

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux Enfants

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

1909



VEVEY
Ed. RECORDON, PROFESSEUR
— 1909 —

Vevey. — Imprimerie Säuberlin & Pfeiffer.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux Enfants

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

A nos lecteurs !

Voici presque un demi-siècle qu'à cette place, année après année, ceux qui s'occupent de la « Bonne Nouvelle » viennent, tous les mois de janvier, exprimer à leurs lecteurs leurs souhaits affectueux à l'occasion de l'an nouveau qui commence. Une fois de plus ils les formulent de tout cœur, demandant au Seigneur de répandre ses bénédictions les plus précieuses sur la tête de ceux qui lisent ce journal.

« Ceux qui lisent. » Ils sont nombreux et c'est à peine si le rédacteur et ses collaborateurs en connaissent quelques-uns personnellement, mais en songeant à eux, ils se sentent portés à leur adresser à tous cette question importante que posa un jour Philippe à l'eunuque éthiopien : « **Comprends-tu ce que tu lis ?** » (Actes VIII, 30.) Leur ardent désir est en effet d'amener leurs jeunes amis à sonder, dans la mesure où leur âge leur permet de le faire, les choses profondes de Dieu, de les amener à la connaissance de ces biens célestes et permanents à côté desquels le monde ne peut rien, absolument rien offrir qui soit digne de leur être comparé.

C'est ainsi qu'ils cherchent à répandre la bonne semence, suppliant le Seigneur de bénir leurs efforts, afin qu'en chacun de ceux auxquels ils s'adressent, se réalise cette promesse : « Et celui qui a été semé sur la bonne terre, c'est celui qui **entend** et **comprend** la parole, qui aussi porte du fruit, et produit l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente. » (Matthieu XIII, 23). Et l'on trouve encore en Marc IV, 24 : « Prenez garde à ce que vous **entendez**. »

Telles sont donc les deux choses auxquelles la Parole de Dieu rend attentifs ceux qui l'ont entre les mains, — et **tous** ceux qui lisent ces lignes sont de ce nombre :

ENTENDRE et COMPRENDRE.

Quelqu'un demandera peut-être, comme le fit l'eunuque à Philippe : « Comment donc pourrais-je comprendre, si quelqu'un ne me conduit ? » De nouveau, c'est la Parole qui fournit la réponse : « Demandez, dit-elle, et il vous sera donné; cherchez et vous trouverez; heurtez, et il vous sera ouvert; car **quiconque demande, reçoit**; et celui qui cherche, trouve; et à celui qui heurte, il sera ouvert. » (Luc XI, 9, 10.) L'esprit de prière, le sentiment de sa faiblesse, la pleine dépendance vis-à-vis du Seigneur, voilà ce qu'il veut trouver chez ceux qui lui appartiennent.

Les Ephésiens sont aussi exhortés à « marcher soigneusement,... saisissant (ou achetant) l'occasion,

parce que les jours sont mauvais.» Cette parole retentit d'une manière particulièrement sérieuse au moment où l'année se renouvelle. Puisse-t-elle parler à la conscience de tous les lecteurs de ce journal qui ont le privilège de connaître le Seigneur comme leur Sauveur, et quant à ceux qui sont encore étrangers à cette grâce, qu'ils se rappellent cet avertissement : «Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur.» (Psaume XCV, 7-8; Hébreux III, 15; IV, 7.)

Mon cher enfant.

Une nouvelle année
A fui, et pour toujours...
Dieu, qui te l'a donnée,
En a béni le cours.

Sur une terre aride,
Altérée et sans eaux,
Où l'homme, le cœur vide,
Marche accablé de maux,

Le Bon Berger qui t'aime
T'a tenu par la main,
Et chaque jour lui-même
Aplanit ton chemin.

Ici, là, quelques roses,
De pur et frais jasmin,
Aux fleurs à peine écloses,
Bordèrent ton chemin.

Que Dieu te continue
Sa grâce à l'avenir,
Qu'elle soit maintenue
Dans ton cœur sans faillir.

Les honneurs de la terre
Ne sont que vanité;
L'approbation du Père
Est pour l'éternité!... .

De la paix le symbole,
Humble et silencieux,
L'olivier nous console,
Regardant vers les cieux.

C'est bien l'arbre qui veille
Quand tout dort ici-bas;
Il dit à qui sommeille :
« Prends garde où vont tes pas! »

Quand la froidure austère
En décembre a paru,
Que sur l'aride terre
Tout paraît triste et nu,

L'olivier plein de grâce,
En son feuillage vert,
Ne porte aucune trace
Des rigueurs de l'hiver.

Cet arbre incomparable
Ploie sous les fardeaux,
En nombre incalculable,
Que portent ses rameaux.

Enfant, tu vois l'inage,
En ce monde ruiné,
Que le péché ravage,
A la mort condamné.

De la grâce infinie,
Qui parut en Jésus,
En Lui, l'Arbre de vie,
D'ineffables vertus.

L. P.-J.



LE NOUVEAU TESTAMENT.

AVANT-PROPOS.

Dans notre étude biblique, nous arrivons au Nouveau Testament, ayant parcouru l'Ancien, au moins dans sa partie historique, pendant bien des années, durant lesquelles plus d'une génération des lecteurs de « la Bonne Nouvelle » a passé de l'en-

fance à l'adolescence; plusieurs d'entre eux sont allés auprès du Seigneur, et parmi ceux-là se trouvent de chers serviteurs de Dieu qui ont travaillé à cette étude biblique.

De ceux qui, aujourd'hui, s'occupent de ce journal et de ses lecteurs, nous ne savons lesquels pourront suivre encore longtemps l'étude des Évangiles que nous désirons commencer avec l'aide du Seigneur. L'existence humaine est fragile; nous voyons chaque jour disparaître de notre entourage des jeunes et des vieux, des bien portants et des malades, de sorte que nous pouvons bien dire, selon le petit cantique bien connu :

Le temps s'en va, l'heure s'écoule,
Qui sait où nous serons demain?

Question solennelle pour ceux qui ne peuvent pas dire au Seigneur : « Viens, » car nous n'attendons pas la mort, mais le retour du Seigneur Jésus, en vue duquel nous devons être prêts. Si nous sommes prêts pour le retour de Christ, qui peut avoir lieu aujourd'hui, nous le serons aussi pour le cas où nous aurions à passer par le délogement.

Si Dieu nous accorde la grâce de nous occuper un peu des Évangiles, cette partie des Écritures qui nous présente le Sauveur dans la plénitude de sa grâce au milieu des pécheurs, qu'il veuille, dans sa riche bonté, que cette simple étude contribue, par son Esprit, à amener à Lui ceux d'entre nos

lecteurs qui ne le possèdent pas encore comme leur Sauveur; et pour ceux qui le connaissent déjà, qu'ils soient amenés par ce moyen à comprendre toujours davantage les perfections de sa glorieuse personne, afin de croître à l'image de ce Divin modèle, en attendant de lui être rendus semblables et de le contempler face à face.

Les Evangiles.

Le mot évangile signifie : « Bonne nouvelle. » En effet, quelle bonne nouvelle que celle qui présente aux hommes un Sauveur parfait, expression de l'amour de Dieu pour eux!

Nos lecteurs savent que les Evangiles sont au nombre de quatre et que tous, ils racontent la vie du Seigneur Jésus ici-bas. Mais vous êtes-vous demandé pourquoi Dieu nous a donné quatre écrits inspirés pour faire connaître la vie de son Fils bien-aimé dans ce monde, lorsqu'il semble qu'un seul eût suffi? La raison se trouve dans le fait que le Seigneur devait être présenté sous des caractères divers. Un récit unique ne pouvait convenir à l'Esprit de Dieu pour montrer, dans ses gloires diverses, celui dont les prophètes avaient parlé, qui était tout à la fois le Messie promis aux Juifs, le fils de David, Emmanuel (Dieu avec nous), le Serviteur et prophète, le Fils de l'homme, celui qui tout en étant la semence de la femme, était en même temps le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Il a fallu, pour révé-

ler une Personne si glorieuse, quatre récits qui le présentent sous les quatre grands caractères dont les prophètes en avaient parlé.

MATTHIEU place devant nous le Seigneur sous le caractère de **Messie** promis aux Juifs; il est appelé au premier verset : « Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham. » Nous avons eu souvent l'occasion de parler du Seigneur sous ces titres-là, dans l'histoire d'Israël.

MARC raconte la vie du Seigneur comme répondant au caractère de **prophète** ou de **serviteur** dont Esaïe, entre autres, a parlé. (Chap. XLII, 1; XLIX, 3, 5, 6; LII, 13; LXII, 11.) Le Psaume XL le montre comme ayant annoncé la justice dans la congrégation d'Israël. (v. 9-10.) Moïse a annoncé un prophète que l'Éternel susciterait au peuple (Deutéronome XVIII, 15, etc.) Voilà déjà deux caractères du Seigneur qui occupent une grande place dans l'Ancien Testament : celui de Messie et celui de Serviteur.

Le troisième, non moins glorieux, est celui que LUC présente : le **Fils de l'homme**; l'homme selon les conseils de Dieu. Le premier homme, Adam, a, par son péché, perdu droit à tout, sauf au jugement. Le Second homme, semence de la femme — ce qu'Adam n'était pas, puisqu'il n'était pas né de femme — hérite, en vertu de la rédemption, de tout ce que le premier a perdu; c'est pourquoi il dut mourir et tout racheter; aussi c'est à Lui,

l'homme parfait, qu'appartiennent la gloire et la domination sur toute la création, comme on le voit. (Psaume VIII, 3 à 9 et Daniel VII, 13 et 14.) C'est donc Luc qui nous présente la vie du Seigneur comme Fils de l'Homme.

Il reste encore le plus glorieux des caractères de Christ : celui de **Fils de Dieu**, celui sans lequel les trois autres ne pouvaient avoir leur réalisation parfaite, car le Messie, le Serviteur, le Fils de l'Homme, devait être le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, le Créateur des cieux et de la terre qui est la lumière et la vie des hommes. (Jean I, 4.) C'est l'apôtre JEAN qui nous le présente comme Fils de Dieu ici-bas.

Ces quelques mots aideront nos lecteurs à entrevoir les glorieuses raisons que Dieu a eues pour faire écrire quatre récits concernant la présentation de son Fils bien-aimé aux hommes. Vous comprendrez qu'il est absurde de vouloir unifier ces récits comme certains hommes le voudraient, sous prétexte de rendre les Evangiles plus compréhensibles, en abolissant les différences et les prétendues contradictions qui s'y trouvent; ils n'ont pas compris que ce sont quatre récits différents, et très différents, et non quatre répétitions plus ou moins concordantes.

L'évangéliste conduit par l'Esprit de Dieu, et non remis aux soins de sa mémoire, a, dans chacun des Evangiles, rapporté les récits, les miracles, les

paraboles, qui servaient à mettre en relief les caractères du Seigneur que Dieu voulait présenter; de là proviennent les différences que l'on y trouve. Tout ce que le Seigneur a dit et fait, quoique parfait, n'était pas nécessaire pour présenter la vérité à l'égard de sa Personne; aussi ce qui était utile à l'un ne l'était pas toujours à l'autre. Encore un exemple à l'appui de la chose avant d'aller plus loin. Matthieu annonce la naissance du Messie, le roi des Juifs; ce sont des mages, des gens de la cour royale, qui viennent lui rendre l'hommage dû à un roi; ils lui apportent des dons, de l'or, de l'encens et de la myrrhe; tout y est en rapport avec le caractère de roi. Marc, qui présente le ministère du Serviteur, ne parle pas de sa naissance. Il n'est pas nécessaire de connaître la naissance ou la généalogie d'un serviteur; on attend de lui l'accomplissement de son service. Luc, au contraire, entre dans beaucoup de détails relatifs à la naissance du Fils de l'homme, la semence de la femme, entrant dans ce monde dans l'humilité la plus profonde. Il est adoré par d'humbles bergers dans une étable; et les anges qui célèbrent sa naissance disent : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts; et, sur la terre, paix; et bon plaisir dans les hommes. » (Luc II, 14.) Tout cela, avec d'autres détails encore, est en accord parfait avec le caractère de Fils de l'homme. En Jean, pourrait-il y avoir une généalogie ou une naissance, puisque le sujet est le Fils

de Dieu? Absolument pas! « Au commencement — des choses créées — était la Parole; et la Parole était Dieu. » (Jean I, 1.) Et lorsqu'il s'agit de sa présence au milieu des hommes, il est dit : « Et la parole devint chair, et habita au milieu de nous, et nous vîmes sa gloire comme d'un fils unique de la part du Père. » (Jean I, 14.) Vous voyez que pas un détail de chacun de ces récits, ne peut être remplacé par ceux d'un autre. En en faisant un seul, on ne distingue plus rien. Il en est ainsi tout au long des quatre évangiles, quoique ce ne soit pas toujours facile à discerner.

EVANGILE SELON MATTHIEU.

La généalogie de Jésus Christ.

Chap. I, 1-17. — Le Seigneur Jésus est donc présenté en Matthieu comme l'objet des promesses et des prophéties faites au peuple de Jéhovah. (On pense qu'il a été écrit en vue des croyants d'entre les Juifs, afin de fortifier leur foi en la personne de leur Messie que le peuple avait rejeté; de là viennent les nombreuses citations de l'Ancien Testament, surtout d'Ésaïe, qui a beaucoup parlé du Christ.) La généalogie est, comme le premier verset l'indique, celle de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham, l'héritier des promesses faites à Abraham, et l'héritier du trône de David. Elle part d'Abraham et traverse trois séries, de quatorze générations chacune, pour arriver à Joseph, le mari

de Marie, mère de Jésus. C'est la généalogie officielle du Seigneur, celle qui seule était valable pour les Juifs, parce qu'elle devait être la généalogie paternelle, elle était donc celle de Joseph, qui était **estimé** parmi les Juifs être le père de Jésus. (Voir Luc III. 23.) Les trois séries de générations correspondent aux trois grandes phases de l'histoire d'Israël depuis l'appel d'Abraham : d'Abraham à David (v. 2 à 6); de David à la transportation à la naissance de Babylone, (v. 7 à 11); et de la transportation à la naissance de Christ. (v. 12 à 16.)

Si la venue du Christ au milieu de son peuple répondait aux promesses faites dès longtemps, elle était autrefois en rapport avec la grâce de Dieu envers un tel peuple; et le Seigneur naissant dans ce monde ne pouvait pas surgir d'une race d'hommes illustres dont l'histoire serait sans taches, puisqu'il descendait ici-bas. Donc sa gloire ne provenait pas de ses pères selon la chair, mais bien de ce qu'il était en lui-même, venu du ciel pour apporter la grâce et la vérité. Ainsi c'est sur le pied de la pure grâce qu'il est en rapport avec son peuple. Aussi voyons-nous dans cette généalogie, qui était glorieuse pour le Juif orgueilleux de descendre d'Abraham et de David, des noms qui nous rappellent de tristes choses; car à côté d'hommes d'heureuse mémoire, tels qu'Abraham, David, Ezéchias, Josias, nous voyons des rois impies tels que Joram, Achaz, Manassé.

En outre, l'Esprit de Dieu a trouvé bon de mentionner des personnes faciles à omettre dans une généalogie officielle, si Dieu n'avait pas eu des raisons spéciales pour les citer; ce sont quatre femmes au souvenir desquelles se rattachent des faits humiliants dans l'histoire des ancêtres. **Thamar** (v. 3), rappelle l'immoralité de Juda. **Rahab** (v. 5), une prostituée Cananéenne, reçut les espions envoyés par Josué à Jéricho. **Ruth** (v. 5), n'a rien de déshonorant dans sa vie, sauf qu'elle était une Moabite, peuple dont l'Éternel avait dit qu'ils n'entreraient jamais dans la congrégation d'Israël. Puis le nom de la mère de Salomon (v. 6), ramène à notre mémoire le grave péché de David, qui avait fait mourir Urie à la guerre pour prendre sa femme.

Mais si ces noms font honte au cœur naturel qui cherche des sujets de gloire dans l'homme, les péchés qu'ils rappellent font ressortir l'immense grâce de Dieu qui s'est occupé de tels êtres en leur donnant un Sauveur. Nous ne pouvons entrer dans l'histoire de chacune de ces femmes; nous y verrions l'activité de leur foi, car là où la grâce de Dieu opère, il y a aussi des œuvres qui en sont le fruit. Puis Dieu leur a accordé l'honneur de figurer dans la généalogie du Messie. Combien il est vrai que « là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. » (Romains V, 20.)

(A suivre.)

Questions sur l'étude biblique du mois de janvier.

1. — Pourquoi y a-t-il quatre évangiles?
 2. — Quels caractères du Seigneur sont présentés dans chacun d'eux?
 3. — Quel caractère de Dieu ressort de la mention de certaines personnes dans la généalogie?
-

Seitschan.

Les lecteurs de la « Bonne Nouvelle » aimeront à entendre un récit sur l'opération de la grâce de Dieu dans le cœur d'un petit garçon japonais, du nom de Seitschan. Ses parents étaient païens et ne connaissaient rien du Dieu vivant et vrai; le père en particulier était un idolâtre zélé et avait même une idole chez lui. Vis-à-vis de la maison des parents de Seitschan vivait une vieille chrétienne et deux ou trois autres Japonais chrétiens. Le petit garçon visitait souvent la vieille dame; par elle il apprit à connaître l'histoire merveilleuse de Jésus. Son cœur reçut avec joie la bonne nouvelle de l'amour de Dieu et, bien qu'il n'eût que huit ans, il saisit toutefois un grand nombre de vérités chrétiennes avec une étonnante intelligence. Particulièrement importante lui parut la vérité du retour du Seigneur pour enlever son Eglise et souvent il disait :

« Quand le Seigneur Jésus viendra, j'irai à sa rencontre, en compagnie de ma tante¹, de ma sœur et de mon oncle qui demeurent en haut. »

C'est ainsi qu'il attendait le retour du Seigneur avec un cœur heureux et une simplicité enfantine. Très souvent il fréquentait l'école du dimanche et le moniteur dit à plusieurs reprises :

« Seitschan semble bien comprendre la Bible, il suit les leçons toujours avec beaucoup d'intérêt. »

Tous les soirs, avant de se coucher, il priait doucement. Un soir, comme il avait terminé sa prière, sa mère lui demanda :

« Qu'as-tu dit là tout à l'heure ? »

— J'ai dit, » répliqua ce petit garçon, « Seigneur Jésus quand je me serai endormi, veille, toi, sur moi. » C'est ainsi que ma tante qui demeure en haut, m'a appris à prier. »

La mère joignit ses mains sur la tête et s'écria :

« Quelle prière magnifique pour un garçon aussi petit que toi ! »

De la sorte, malgré l'idolâtrie de ses parents, Seitschan confessait sa foi en Jésus et il fut pour cela souvent grondé. Son père chercha bien des fois à le persuader d'adorer les idoles, mais l'enfant refusa avec énergie.

(1) C'est l'habitude des enfants japonais de donner à leurs amis selon leur âge les noms de tante, oncle, sœur, etc.

Un été, la température s'étant subitement rafraîchie, Seitschan prit froid et se plaignit de violentes douleurs dans le dos. Ses parents firent venir un médecin et prièrent aussi avec ardeur leur idole. Mais ces deux moyens n'eurent aucun effet. Le malade s'affaiblit toujours plus. Au commencement, on lui avait dressé un lit près de l'idole qui était dans le haut de la maison; mais, sur ses instantes prières, on le redescendit. Il était alors couché devant une fenêtre, d'où il pouvait voir la maison de la vieille chrétienne, « sa tante. » Les parents inquiets recoururent à toutes sortes de remèdes insensés et contraires pour sauver leur enfant malade. C'est ainsi qu'ils voulurent lui faire boire de l'eau sacrifiée à l'idole, qui n'était plus pure, mais il refusa. Ensuite on lui apporta de la soupe bouillie avec du fumier de cheval et on lui dit :

« Si tu ne bois pas cela, Seitschan, tu mourras; bois donc! »

Comme il la repoussa, on lui apporta d'autres remèdes mystérieux; mais Seitschan secoua la tête ou ferma résolument les lèvres, et rien ne put le décider à en goûter. Quelques jours plus tard son père quitta la maison, afin d'engager par enchantement l'idole à guérir l'enfant malade. Le soir s'approchait; le soleil allait se coucher. Seitschan était dans son lit, pâle et amaigri; mais sur ses traits on pouvait voir une expression de paix profonde. Le moment de son départ était venu et, quand le

soleil disparut à l'horizon, l'esprit bienheureux avait quitté l'enveloppe mortelle.

Seitschan s'endormit doucement et paisiblement. Il s'en alla pour être avec Jésus en qui il avait cru.

Plus tard, la mère dit une fois à la « tante » qui demeurait dans la maison en face :

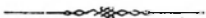
« Mon Seito ¹ fut un fidèle chrétien; dans quelque temps je veux croire, moi aussi, au Dieu de mon Seito. »

Hélas! la pauvre femme savait que Jésus était le Sauveur, mais elle ne pouvait se décider à renoncer à rien pour Lui; elle n'avait pas de cœur pour Lui, comme son petit garçon. Les parents ensevelirent le corps de Seitschen d'après les coutumes païennes, avec toutes sortes de cérémonies idolâtres. Mais son âme s'en était allée au Seigneur, et tout ce qu'on fit de son corps était sans importance. Combien il doit être heureux maintenant auprès de Jésus! Et quand le Seigneur viendra, nous le verrons lui aussi dans l'immense foule des rachetés. Il n'a vécu que huit ans ici-bas, mais là-haut, dans la gloire, il vivra et contempera son Sauveur pour l'éternité.

Chers amis! Vous pouvez être encore jeunes, mais la plupart d'entre vous sont plus âgés que ne l'était Seitschan, quand Dieu le rappela à Lui. Vous

(1) Nom de tendresse que la mère employait pour désigner son petit garçon.

ne savez pas quand la mort s'approchera de vous; si cela arrivait aujourd'hui ou demain, pourriez-vous vous endormir le cœur à l'aise comme il le fit? Ou bien appartenez-vous encore à ceux qui n'ont pas de paix et pas d'espérance? Celui qui croit en Christ n'a plus aucune crainte de la mort. Il connaît celui qui a vaincu la mort et qui a fait luire la vie et l'incorruptibilité.



Le triomphe de la grâce.

La petite fille, dont je désire vous parler, se nommait Anna. Elle était d'un caractère éveillé, vif, aimable, son esprit, porté à la réflexion, lui fit, toute petite déjà, prendre un intérêt touchant aux récits de la Parole de Dieu, que lui faisait sa pieuse mère; les souffrances du Sauveur surtout lui prenaient le cœur :

« Maman, encore, » disait-elle, « parle-moi du Seigneur Jésus. »

Son jeune cœur était sensible aux maux des autres. Plusieurs fois on la vit chercher à consoler ses parents par des paroles d'affection, leur citant même des versets de la Parole de Dieu, que sa mère lui avait appris. Les pauvres surtout excitaient vivement ses compassions. Chaque fois que l'un

d'eux venait à la maison demander quelque aumône, leur amie intercédait en sa faveur :

« Vois, maman, comme il est malheureux. Tu auras bien quelque vêtement à lui donner. »

Ses yeux brillaient de joie quand on leur faisait du bien.

A l'âge de dix ans, la santé d'Anna commença à décliner. Peu à peu les forces diminuèrent. Elle devint même très faible, sans rien perdre pour cela ni de son entrain, ni de sa gaieté. Une chose surtout lui pesait; c'était d'abandonner l'école; aussi se réjouissait-elle à la pensée d'y retourner dès qu'elle le pourrait. Il lui fallut aussi renoncer à tous les divertissements actifs des enfants de son âge, et se contenter du dessin, pour lequel elle avait quelque facilité, et de petits travaux à l'aiguille. La lecture lui devint de jour en jour plus chère, et finit même par être sa seule distraction.

L'été suivant, elle eut encore assez de forces pour faire chaque jour une courte promenade, pas toutefois sans difficulté. Un jour d'automne, se promenant dans le jardin, elle vit, devant une fenêtre ouverte de la maison voisine, une personne sérieusement malade :

« La mort s'est fort approchée de nous, » dit-elle. « qui sait si je ne serai pas, peut-être, la première qu'elle viendra chercher ? »

Durant l'hiver, elle put rarement sortir, sauf le dimanche, réservant son peu de force pour assister

au culte, son plaisir par excellence. De retour à la maison, elle inscrivait les passages de la Parole qui avaient été lus, et les cantiques chantés. Sa mère ne peut oublier sa tristesse un certain dimanche lorsque, après s'être préparée déjà péniblement pour aller au culte, elle dut y renoncer; les larmes coulaient sur ses joues. Dès lors, elle ne demanda plus à sortir de la maison. Les douleurs de rhumatisme inflammatoire devinrent presque permanentes, et parfois même très aiguës. Sa mère lui dit que les amis sympathisaient de tout leur cœur à ses douleurs, mais que Dieu seul pouvait les atténuer, et même la guérir, s'il le jugeait bon. D'autre part les soins du médecin ne donnant pas de résultat, Anna supplia le Seigneur de lui être en aide :

« Seigneur Jésus, souviens-toi de moi! Je souffre beaucoup. »

Aux souffrances physiques vinrent s'ajouter des angoisses morales plus pénibles encore. Peu à peu Anna fit l'humiliante découverte de la méchanceté de son propre cœur. En outre, les paroles du Seigneur Jésus à Nicodème : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu, » retentissaient solennellement dans son cœur. Souvent on l'entendait prier :

« Seigneur Jésus, donne-moi un cœur nouveau! »

D'une voix émue, elle demandait à ses parents de prier pour elle :

« Il faut que le pécheur soit né de nouveau! »

Le dernier dimanche de janvier, elle désira avoir la visite d'un serviteur de Dieu qu'elle aimait beaucoup :

« Demandez à Dieu que mes souffrances ne soient pas sans fruit. Oh ! si seulement je connaissais le Sauveur ! J'ai peur de mourir dans mes péchés ! Que Dieu ait pitié de moi ! »

La pensée de l'éternité et celle de devoir rencontrer Dieu dans ses péchés la terrifiaient. Dans leur angoisse, ses parents la sollicitaient à accepter le fils de Dieu sur la croix :

« Dieu l'a donné aussi pour toi. Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. Jésus lui-même a dit : Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. Et encore : Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi. » (1 Timothée I, 15; Matthieu XI, 28; Jean VI, 37.)

Dans l'angoisse de son âme, le sommeil l'abandonna. Pendant six ou sept nuits, elle put à peine fermer les yeux. Durant ces heures solennelles, où la nature entière est silencieuse, sa mère lui lut les déclarations de la Parole de Dieu qui lui parurent le mieux répondre aux besoins de paix avec Dieu de la chère petite malade angoissée. Elle lut aussi plusieurs récits d'enfants qui avaient trouvé le salut en croyant en Jésus, après avoir passé, eux aussi, par de grandes angoisses :

« Que tu es heureuse, toi, maman, qui connais le Seigneur ! mais, moi, quelle misérable enfant je suis ! Oh ! que je suis malheureuse ! »

Une autre nuit sa mère lut Jean III ,14, 15, 16 : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » En sanglotant, Anna s'écria :

« Je crois que Jésus est le Fils de Dieu !

— Tu ne périras pas, ma chérie, » s'écria la mère en la serrant sur son cœur, et mêlant ses larmes à celles de sa fillette, « tu as la vie éternelle : celui qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle. »

En vérité Anna était sauvée. L'amour de Dieu inonda son âme. N'avait-il pas pour elle, pécheuse coupable et perdue, donné son propre Fils ? Ce fut une nuit de joie pour toute la famille, joie à laquelle vinrent prendre part tous les enfants de Dieu du voisinage.

Il y en eut un qui ne prit aucune joie à la paix d'Anna. Vous l'avez nommé : c'est Satan, l'ennemi de Dieu et des hommes. Les douleurs de l'heureuse enfant devinrent même excessives. De méchantes pensées traversèrent son esprit. Elle les repoussa, il est vrai, aussitôt et même s'en affligea ; néanmoins elle fut profondément troublée :

« Tu as eu de telles pensées et tu oses dire que tu es sauvée!... Il n'en est rien; tu es perdue!... »

Sa mère lui ayant expliqué que tout cela venait de Satan, le Méchant, le menteur et le père du mensonge. Anna, de nouveau heureuse, s'écria :

« Loin de moi, cruel adversaire!... O, merci, mon Sauveur!... je n'ai rien à faire avec lui; tu m'as rachetée pour Dieu par ton sang pour toujours! »

Ayant dû passer tout un mois au lit, Anna exprima le désir que son père la transportât sur ses bras au salon, voisin de sa chambre. On lui accorda son désir, mais ses grandes souffrances en diminuèrent notablement le plaisir. Elle y fut pendant quelques heures, enveloppée et serrée sur les genoux de sa mère, sa sœur lui soutenant la tête avec tendresse. De nouveau dans son lit, son âme parut s'épanouir sous les effets de l'amour de Dieu et de son Sauveur. Avec une force contrastant avec son extrême faiblesse, au grand étonnement de tous, elle se mit à chanter, car elle aimait beaucoup le chant :

Pèlerin dans ce désert horrible,
Tu me guides, Sauveur Tout-puissant;
Sans frayeur je repose paisible
Dans tes bras, sur ton cœur bénissant.

C'est en toi, ô fontaine de vie
Que, pécheur, j'ai trouvé le salut;
Au désert, c'est ta grâce infinie
Qui me suit et me montre le but.

De te voir dans ta gloire suprême
Tout mon cœur brûle d'un saint désir;
Mon Sauveur, ma paix, mon trésor même,
Près de toi cessera tout soupir.

Un autre jour, après de pénibles souffrances,
heureuse elle chanta :

De ton amour, Jésus, remplis mon âme!
Petit oiseau, je vole dans ton sein!
L'onde frémit, le ciel tout noir s'enflamme,
La foudre gronde et tout tremble soudain.
Jour de douleur, jour de tempête,
Jour de triomphe pour la foi!
Abrité, Jésus, sous ton aile.
Je ne crains rien, tout près de toi!...

Pendant qu'elle chantait, sa mère et sa sœur
avaient peine à retenir leurs larmes, en voyant son
pauvre corps miné par la souffrance si aiguë que
même, parfois, elle lui donnait comme des convul-
sions. Oh! grâce infinie, merveilleuse que celle qui,
se déployant dans ce jeune cœur, le portait triom-
phalement au-dessus de la terre et de ses dou-
leurs!...

Elle ne parlait plus de se rétablir, mais de s'en
aller vers le Seigneur :

« Quelle consolation m'apporte la pensée d'être
bientôt avec Jésus! Je le verrai, lui qui m'a tant
aimée! »

La pensée des tourments éternels des pécheurs,
qui meurent dans leurs péchés, oppressait son cœur.

étréint par l'amour de Dieu :

« Si je déluge, » dit-elle à une amie dont elle aimait particulièrement les visites, « j'aimerais que l'on parle sur ces paroles : « Cherchez le Seigneur, et vous vivrez. »

— Pourquoi ?

— Afin qu'elles puissent être utiles à d'autres.

— Tu ne veux donc pas qu'on parle de toi ?

— Il n'y a rien à dire de moi, sinon que je m'en suis allée heureuse vers le Seigneur, qui m'a aimée, et m'a lavée de mes péchés dans son sang. »

Une dame, qui se trouvait présente quand elle souffrait cruellement, exprima son étonnement que Dieu pût permettre qu'une petite créature innocente, un si cher petit ange dût tant souffrir. Anna, en proie à une visible émotion, exprima de la crainte au sujet de cette personne :

« Combien elle se trompe, Mme B., quand elle m'appelle une « petite créature innocente, » un « cher petit ange. » C'est de la flatterie; Dieu ne parle pas ainsi de moi. Je n'étais pas un ange, mais une méchante petite fille, haïssable, que Dieu dans son grand amour a sauvée de son juste jugement. Pour que je ne périsse pas, il a dû sacrifier son Fils unique, le Seigneur Jésus. A présent, je suis plus qu'un ange, je suis son enfant bien-aimée. Oui, à tous ceux qui ont reçu le Seigneur Jésus, il leur a donné le droit d'être enfant de Dieu. »

(A suivre.)

Réponses aux questions du mois de décembre.

1^o Histoire passée : Psaume LXVIII, 7-14; 24-27; prophéties : v. 18, 22, 23, 29-35.

2^o Psaume LXIX, 21; (Jean XIX, 28-29.)

3^o Psaume LXXII.

4^o Psaumes LXXXVI et CXLV.

5^o Psaumes CIII et CXXXIX.

6^o Psaumes LXIX, 25 et CIX, 8. (Actes I, 20.)

Questions pour le mois de janvier.

Règne de Salomon.

A lire 1 Rois II, 13-46; III à V; 2 Chroniques I-III.

1. — Où est-il dit : 1^o que Salomon aimait l'Éternel; 2^o que l'Éternel aimait son peuple; 3^o que Salomon était le bien-aimé de l'Éternel? (2 Samuel.)

2. — Quelle requête vous frappe le plus dans la prière de Salomon en 1 Rois III?

3. — Prouver, par des passages à l'appui, que Salomon fut le plus sage des hommes, un poète, un botaniste, un naturaliste.

4. — Combien nous reste-t-il de ses cantiques?

5. — Où Salomon devait-il sacrifier avant la construction du temple?

6. — En quoi les Sidoniens étaient-ils fameux?



Monceaux de pierres dans le désert.

« Dresse-toi des signaux, place-toi des poteaux (ou des monceaux), mets ton cœur au chemin battu, au chemin par lequel tu es venue. Retourne, vierge d'Israël, retourne à ces tiennes villes. » (Jérémie XXXI, 21.)

Le prophète Jérémie, qui prononçait ces paroles, vivait dans un temps de profonde affliction pour les Juifs. Un grand roi, venu d'un pays lointain, le souverain d'une nation puissante, était arrivé à la tête d'une immense armée et avait envahi le pays. Il avait réduit tous les jeunes hommes en esclavage et avait passé les vieillards au fil de l'épée. Jérémie avait, dès longtemps, prédit de la part de l'Éternel les maux qui devaient assaillir son pays;

mais ni les magistrats, ni le peuple, ne voulurent prêter l'oreille aux avertissements de l'envoyé de Dieu. Au lieu de revenir à l'Éternel et de se confier en lui, ils se figurèrent que le roi d'Égypte pourrait les délivrer de la main des Chaldéens. Mais leur espoir fut déçu. Les Égyptiens furent vaincus dans une grande bataille, celle de Carkemish, et alors une frayeur subite s'empara du cœur des Juifs; sachant le sort qui les attendait, ils se répandirent en lamentations. Le désespoir prit la place de la vanterie. Il en est toujours ainsi.

Par mille moyens différents, le prophète avait cherché à mettre le peuple en garde contre le danger qui le menaçait. Il le supplia de renoncer aux idoles, de ne point se confier dans le roi d'Égypte, mais de revenir à l'Éternel. Il fit devant lui beaucoup de choses que nous trouverions très étranges, mais les peuples orientaux sont habitués aux paraboles, comme nous le voyons par l'enseignement du Seigneur. Ainsi, en une certaine occasion, Jérémie convoqua les anciens du peuple et les anciens des sacrificateurs dans une vallée située aux portes de Jérusalem; là ils trouvèrent le prophète tenant entre ses mains un vase de poterie. Ce vase, il l'éleva au-dessus de sa tête et le brisa devant leurs yeux.

Quel étonnant spectacle que celui-là! Cherchez à vous le figurer : la vallée remplie par la foule du peuple, les hautes murailles de la ville, à l'arrière-

plan la silhouette majestueuse du temple, et là, seul, au milieu de la multitude, l'envoyé de l'Éternel faisant cette chose extraordinaire. Mais ensuite, Jérémie leur explique la portée de son action : « Ainsi dit l'Éternel des armées : Je briserai ce peuple et cette ville, comme on brise un vase de potier, qui ne peut être raccommodé... »

Tout ceci se réalisa; mais Dieu avait encore mis dans la bouche de son prophète des paroles de consolation pour ceux qui croyaient en lui parmi le peuple, bien qu'ils dussent, eux aussi, être transportés dans un pays lointain. Le passage que vous avez lu en tête de ce petit article est un passage de conseil; mais au dixième verset du même chapitre le prophète dit que, bien que Dieu l'Éternel ait dispersé Israël, il le rassemblera de nouveau. « Je mettrai ma loi au dedans d'eux, dit l'Éternel, et je l'écrirai sur leur cœur, et je serai leur Dieu, » ajoute-t-il plus loin; « je pardonnerai leur iniquité et je ne me souviendrai plus de leur péché. » (v. 33-34.)

Ils devaient se dresser des « signaux, » se placer des « poteaux » (ou « monceaux »). Souvenez-vous qu'ils allaient être transportés dans un pays lointain, pour vivre parmi des étrangers, qui ne connaissaient ni leur religion, ni leur langage. Dans ce temps-là on n'avait pas de cartes géographiques, pas de chemins de fer, ni de courriers postaux, pas même de routes; ainsi il était nécessaire pour

eux de placer des monceaux qui marqueraient le chemin par lequel ils s'en allaient, afin qu'ils ne s'égarassent pas en revenant dans leur pays. Quelle pensée réconfortante pour de pauvres captifs de savoir que leur temps d'esclavage ne durerait pas pour toujours ! Ils pouvaient espérer revoir leur patrie bien-aimée. Bien qu'ils sortissent en pleurant, ils devaient revenir « avec chants de joie. » Enfants, vous trouverez dans les années à venir combien la certitude que le temps est court et que la peine et la douleur finiront bientôt, aide merveilleusement à supporter ce que les hommes appellent « les mauvais côtés de la vie. »

En voyageant dans le désert, nous dit un explorateur, je remarquai que mon Bédouin s'orientait grâce à des monceaux de pierres, marquant le chemin par lequel nous devons passer, et je fis aussi l'observation que jamais nous ne passions un de ces monceaux sans que chaque Arabe y ajoutât sa pierre, afin d'en augmenter la dimension. Quelquefois ces monceaux étaient si considérables que nous pouvions les distinguer même au milieu de l'obscurité, ou quand nous étions aveuglés par le simoun. Ah ! mais il était triste aussi de voir souvent le chemin jonché de squelettes de chameaux ou d'ossements humains, blanchis par le soleil, tout ce qui restait des victimes de ces terribles solitudes.

Souvent, lorsque je voulais explorer quelque partie inconnue du désert, j'ai élevé moi-même un

petit monceau de pierres, afin de pouvoir m'orienter au retour. Parfois, j'ai placé un morceau de papier sous la pierre terminale, afin de rendre mon point de repère plus reconnaissable encore. J'ai vu des indigènes faire de semblables monceaux alors que nous explorions des ruines sur le Nil supérieur. Le grand voyageur Palgrave, qui a parcouru presque toute l'Arabie centrale, parle d'un terrible désert qu'il dut traverser. Jamais on n'approche du « Désert rouge » sans éprouver des appréhensions, trop souvent justifiées. Des caravanes entières ont disparu dans ces régions, sans laisser de trace. Mais un Arabe dévoué transporta à dos de chameau, au prix de peines inouïes, une énorme quantité de pierres, au milieu des sables et là il éleva ce que les indigènes appellent un « Regui, » ou monceau de dix mètres de hauteur; cette pyramide grossière est un précieux point de repère au milieu de la solitude que ne traverse aucune route. Mais ce qui est plus beau encore, c'est qu'un second Arabe suivit l'exemple du premier et éleva un second monceau plus loin dans le désert. Palgrave raconte comment, étant sur le point de périr de fatigue et d'inanition au cours de son voyage, il aperçut cette pyramide et reprit courage; dès lors lui et les siens se trouvaient sur la bonne route. Voilà bien une illustration de ce que le prophète écrivait. Il recommande aux Israélites d'élever des signaux, afin qu'au temps où Dieu choisirait de

les faire revenir de l'exil ils trouvassent ainsi le bon chemin.

Enfants, n'y a-t-il pas là une leçon pour nous? Nous avons aussi des **monceaux** à élever, en étudiant la bonne Parole de Dieu et en réalisant les promesses qu'elle contient. Tournons nos cœurs vers le droit chemin, vers ce Christ qui descendit ici-bas pour nous sauver; il se peut que nous errions loin de lui dans l'aride désert de ce monde; mais dans sa Parole nous trouvons tous les points de repère qu'il nous faut, tous les **monceaux** de miséricorde qu'il a établis pour nous ramener à lui.



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(*Suite.*)

Naissance du Seigneur.

Chap. I, 18 à 25. — Le récit de la naissance du Christ, très court dans notre évangile, est raconté de manière à établir par les Ecritures que Jésus, méconnu et rejeté par son peuple, était bien le Messie promis. L'évangéliste montre que sa naissance eut lieu conformément à cette prophétie d'Esaië VII, 14 : « Voici, la vierge sera enceinte et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel. » (Emmanuel veut dire : Dieu avec nous.)

Un ange annonça à Joseph qu'il ne devait pas craindre de prendre la vierge Marie pour sa femme, car elle mettrait au monde un fils, qui, tout en étant bien fils de Marie, serait d'origine divine, ainsi que son nom l'indiquait. L'ange lui dit : « Tu appelleras son nom Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. » Jésus signifie : Jéhovah-Sauveur. Ce nom nous dit que le Christ est bien l'Éternel, mais l'Éternel-Sauveur, venu dans ce monde pour naître comme un homme, afin de sauver les pécheurs du milieu de son peuple, comme du monde entier.

La personne du Seigneur Jésus est merveilleuse et insondable : Il est homme tout en étant Dieu. Il fallait qu'il en fût ainsi pour que vous et moi nous eussions un Sauveur. Il fallait qu'il fût homme pour pouvoir mourir ; mais il fallait qu'il fût Dieu afin de triompher de la mort, ressusciter et entrer dans la gloire, frayant ainsi au croyant le chemin qui délivre du jugement et amène jusque dans la sainte présence de Dieu. Aussi l'union de la divinité et de l'humanité de Christ est-elle un mystère insondable, que Dieu seul connaît et qui fait le sujet de notre adoration et de nos louanges dès maintenant et pour l'éternité. La personne du Seigneur est si glorieuse qu'il dit lui-même : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père. » Mais il dit aussi : « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler. »

(Matthieu XI, 27.) Puissent tous nos jeunes lecteurs qui ne sont pas encore sauvés, ne pas méconnaître plus longtemps un tel Sauveur; car : « Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut? » (Hébreux II, 3.)

Les mages.

Chap. II. — Au moment de la naissance du Seigneur, des mages en Orient virent une étoile par laquelle ils comprirent que le roi des Juifs était né. Ces mages, qui s'occupaient d'astrologie, de magie et de certaines sciences, étaient en honneur dans les cours royales. Ceux qui sont mentionnés ici, tout en appartenant à cette classe de savants, étaient sans doute pieux; ils savaient qu'un roi était promis aux Juifs et ils l'attendaient. (Nombres XXIV, 17.) Avertis de sa naissance par l'apparition de cette étoile, ils se mirent en route afin de lui rendre hommage. Arrivés à Jérusalem, ils demandent à voir le roi des Juifs qui a été mis au monde, s'attendant sans doute à trouver la ville remplie de joie par cet événement. Hélas! il n'en n'était rien. Le peuple n'attendait pas plus son roi que les peuples chrétiens n'attendent aujourd'hui la venue du Seigneur Jésus. (1 Thessaloniens I, 10.)

Lorsque Hérode apprit l'arrivée des mages et le but de leur visite, il fut troublé et tout Jérusalem avec lui. Il réunit donc les principaux sacrificateurs

et les scribes, pour leur demander où le Christ devait naître. Ils lui répondirent : «A Bethléem de Judée; car il est ainsi écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement la plus petite parmi les gouverneurs de Juda, car de toi sortira un conducteur qui paîtra mon peuple Israël.» (Michée V, 2.)

Le trouble causé par la nouvelle de la naissance du roi promis par les Écritures, nous fait voir dans quel triste état se trouvait le peuple. Ramenés de la captivité; conservés sur leur terre, au travers de mille difficultés, pour attendre leur Messie; gémissant sous le joug des Romains; ayant sur eux un roi exécration, le misérable Hérode,¹ un étranger; possédant les Écritures qui leur annonçaient la délivrance d'un tel état par l'arrivée de leur vrai roi, le fils de David, les Juifs ne l'attendent nullement; au contraire, sa naissance les troubla au lieu de les réjouir. Cela nous fait voir que la présence de Dieu gêne plus les hommes que leurs maux et leurs peines. Hélas! comme nous l'avons dit : Aujourd'hui, avec la lumière du christianisme, on n'attend pas davantage le Seigneur, et pourtant chacun, comme les sacrificateurs et les scribes d'alors, possède la Parole de Dieu qui enseigne clairement que le Seigneur va revenir. Il y a longtemps que l'Église professante a perdu de vue cette

(1) Voir sur Hérode la note à la fin du chapitre.

vérité, qui déplaît au cœur naturel et qui effraie le monde, car après l'enlèvement des saints, éclateront les jugements apocalyptiques. « Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. ...Alors une subite destruction viendra sur eux, ... et ils n'échapperont point » (1 Thessaloniens V, 1-3), tandis : « qu'il apparaîtra à salut à ceux qui l'attendent. » (Hébreux IX, 28.) Et vous tous, jeunes lecteurs, l'attendez-vous ?

Personne n'était plus troublé à Jérusalem qu'Hérode, le faux roi des Juifs. Aussi appela-t-il secrètement les mages pour savoir quand l'étoile leur était apparue; puis il les envoya à Bethléem, leur disant de revenir auprès de lui lorsqu'ils auraient trouvé le petit enfant, feignant de vouloir, lui aussi, lui rendre hommage, tandis que son cœur était rempli du désir de le faire mourir.

Dieu guidait ces mages pieux; il se servait de la connaissance qu'avaient les sacrificateurs pour leur enseigner où ils trouveraient Celui qu'ils cherchaient, et, lorsqu'ils furent en route, il fit apparaître l'étoile qu'ils avaient vue en Orient; elle alla devant eux et se tint au-dessus du lieu où était Jésus. « Quand ils virent l'étoile, ils se réjouirent d'une fort grande joie. Et étant entrés dans la maison, ils virent le petit enfant avec Marie sa mère; et, se prosternant, ils lui rendirent hommage; et ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des dons, de l'or, et de l'encens, et de la myrrhe. » (v. 11.)

Dieu veillait à ce que son Fils reçût, à son entrée dans ce monde, les honneurs dus à un roi. Puisque les chefs de son peuple n'étaient pas en état de les lui rendre, il trouva ces sages d'entre les gentils pour accomplir ce service. En Luc, d'humbles bergers sont admis à voir le Seigneur à sa naissance, puisque le peuple ne l'attendait pas.

Dès le début de sa vie ici-bas, le précieux Sauveur a été méconnu et méprisé; mais Dieu a toujours enseigné à quelques-uns à le discerner, à le recevoir et à l'honorer. Il en est de même aujourd'hui.

Note. — Cet Hérode est appelé dans l'histoire « Hérode le Grand. » D'origine Iduméenne (les Iduméens étaient issus d'Édom, et n'avaient aucun droit à régner en Israël), il était, par un de ses nombreux mariages, allié à la célèbre famille juive des Macchabées. C'est par finesse qu'il obtint des Romains le trône de Judée. Véritable tyran, cruel, ambitieux, il faisait mourir tous ceux qui lui portaient ombre, dans le peuple comme dans sa famille. Soupçonneux, méfiant, ce qui arrive lorsqu'on a mauvaise conscience, il se débarrassait de qui le gênait. Cela fait comprendre le peu de cas qu'il fit de la vie des petits enfants de Bethléem, pensant atteindre dans le nombre un prétendant au trône qu'il occupait à tort. Pour rendre son règne tolérable aux Juifs, qui naturellement le haïssaient, il fit restaurer splendidement le temple de Jérusalem.

On travailla quarante-six ans à cette reconstruction; c'est à ce temps que les Juifs font allusion en Jean II, 20. Hérode mourut l'année après le massacre des enfants de Bethléem, après un règne de trente-quatre ans.

Son fils **Archélaüs** lui succéda; il fut aussi cruel que son père. Son règne fut court.

Hérode, dont il est parlé dans les évangiles, pendant le ministère du Seigneur, était un autre fils d'Hérode le Grand, mais il était, comme nous le voyons en Luc III, 1, tétrarque **de la Galilée**. (Le titre de **Tétrarque** désignait à l'origine celui qui gouvernait la quatrième partie d'un état démembré.) Il régna jusqu'après la mort du Seigneur.

Le roi **Hérode**, nommé Hérode-Agrippa I dans l'histoire, dont il est parlé au chap. XII des Actes, sans être fils du précédent, était petit-fils d'Hérode-le-Grand, il était **roi de Judée**.

Agrippa II, devant lequel l'apôtre Paul fit son apologie à Césarée, était aussi un Hérode, fils du précédent.

Hérode et les enfants de Bethléem.

Dieu veillait sur le divin petit enfant qui, par sa naissance dans ce monde, était exposé à la haine de Satan et des hommes.

Connaissant les criminelles intentions d'Hérode, Dieu avertit les mages de retourner dans leur pays sans passer auprès du roi, ce qu'ils firent. (v. 12.)

Après leur départ, Joseph eut un songe dans lequel le Seigneur lui apparut et lui dit : « Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère, et fuis en Égypte, et demeure là jusqu'à ce que je te le dise ; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire périr. » (v. 13.)

Avant même qu'Hérode n'eût formé son criminel dessein, Joseph était averti de fuir, par Dieu lui-même. Le misérable ignorait qu'au-dessus de lui il y en avait un « qui connaît les pensées des hommes » (Psaume XCVII, 7), et il savait encore moins quelle était la gloire de ce petit enfant, qui ne pourrait mourir que lorsqu'il se livrerait lui-même quand le temps serait venu. Toutefois, pour protéger son Fils, Dieu n'a pas voulu accomplir un miracle qui eût attiré l'attention des hommes, mais il prévint Joseph en silence, comme si Jésus eût pu être mis à mort. Puis cela donnait lieu à l'accomplissement d'une prophétie d'Osée qui disait : « J'ai appelé mon fils hors d'Égypte. » (Osée XI, 1.) Comme Israël avait été appelé hors d'Égypte autrefois, Christ devrait l'être, lui, le vrai Israël ; et Celui qui devait sortir d'Égypte, n'avait pas besoin d'être délivré, comme Israël l'avait été, mais il venait lui-même pour délivrer le peuple, à la croix, du pouvoir d'un plus puissant que Pharaon.

Hérode, voyant que les mages s'étaient joués de lui, fut fort en colère. Vous comprenez, chers enfants, le caractère et l'origine de cette colère :

Hérode était l'instrument de Satan qui poussait cet homme sanguinaire à faire mourir Celui qui devait lui briser la tête; et cela eut lieu quand Jésus mourut sur la croix ¹. Mais c'est en vain que Satan et les hommes cherchent à s'opposer à Dieu. Dans un jour à venir, les rois de la terre se lèveront ensemble contre l'Éternel et contre son Oint, et il est dit : « Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux. le Seigneur s'en moquera. » (Psaume II, 4.) Croyant ne pas manquer son but, Hérode fait tuer tous les petits enfants mâles qui se trouvent dans le territoire de Bethléem, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps, est-il dit : « qu'il s'était enquis auprès des mages. » (v. 16.) On peut comprendre d'après ce passage, qu'il s'était écoulé environ deux ans depuis que l'étoile était apparue aux mages en Orient, leur annonçant la naissance du Seigneur. Donc le petit enfant Jésus était en tout cas dans sa deuxième année à ce moment-là ².

La douleur causée à Bethléem par le massacre de ces enfants entraine dans l'accomplissement d'une prophétie de Jérémie (chap. XXXI, 15) : « Une

(1) Voir la *Bonne Nouvelle* de 1908, pages 239 et 240.

(2) En faisant attention au récit biblique, on voit qu'il est absurde de placer les mages et les bergers ensemble à l'étable de Béthléem, comme on l'a fait dans certains chants et récits relatifs à la naissance du Seigneur, puisque les bergers sont liés à sa naissance, tandis que les mages ne vinrent qu'environ deux ans plus tard.

voix a été ouïe à Rama, des lamentations et des pleurs, et de grands gémissements, Rachel pleurant ses enfants; et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont pas.» Rama désigne la contrée dans laquelle était située Bethléem. Si le Seigneur avait été reçu, accomplissant la restauration d'Israël dont parle ce chap. XXXI de Jérémie, ces petits enfants n'eussent pas été mis à mort; ils auraient joui de son règne; mais ayant participé immédiatement à la rejection de Christ, ils auront leur part avec Lui dans la gloire céleste, ce qui vaut encore infiniment mieux. Pour la terre, il est vrai, leur mort est un sujet de pleurs. Il est triste aussi de penser qu'un des premiers effets de la présence de Christ ici-bas, ait été le massacre de ces petits enfants : cela montre ce qu'est le cœur de l'homme. Mais, comme quelqu'un l'a dit : « Si la terre se vide, c'est pour remplir le ciel. » Le but de Dieu est de peupler, avec des hommes parfaitement heureux, une terre nouvelle; voilà pourquoi, dans son insondable amour, il a fait descendre son Fils bien-aimé sur cette terre corrompue et remplie de violence.

(A suivre.)



**Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de janvier.**

1. — Pour présenter le Seigneur sous quatre caractères différents.
2. — En Matthieu, le Messie; en Marc, le Serviteur; en Luc, le Fils de l'homme; en Jean, le Fils de Dieu.
3. — La grâce.

Questions.

1. — Que signifient les noms de Jésus et d'Émanuel?
 2. — Sous quel roi de Juda Esaïe annonça-t-il la naissance de Jésus?
 3. — Pourquoi Hérode voulait-il tuer le petit enfant Jésus?
 4. — Quelle part les petits enfants tués à Bethléem auront-ils dans le règne de Christ?
-

Sommaire des événements compris

entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Malachie, contemporain de Néhémie, est le dernier des prophètes. (A. C. 420 env.) Que savons-nous du peuple juif dans l'intervalle compris entre l'Ancien Testament et le Nouveau? Daniel nous donne, à ce sujet, des détails circonstanciés. (XI, 1-35.) Mais cette histoire ne s'étend que jusqu'au règne d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie; elle a été racontée, avec assez de détails, dans « la Bonne Nouvelle, » il y a deux ans¹.

Les livres des Macchabées, entre autres, nous renseignent sur les événements de cette sombre période du règne d'Antiochus, et sur celle qui suivit. Ces récits sont généralement conformes à la vérité historique, sans pour cela être inspirés, différence importante à établir entre eux et ceux que l'Écriture nous fait connaître. D'après l'histoire, voici donc une brève esquisse du règne des Macchabées jusqu'aux temps qui précèdent le Nouveau Testament.

Vous vous souvenez que les Juifs, après les 70 années de leur captivité à Babylone, furent assu-

(1) Juillet et août 1906.

jettis aux **Mèdes** et aux **Perses**. Ils furent sujets des Perses pendant plus de deux siècles.

Alexandre le Grand mit fin à l'empire perse, (A. C. 330), et les Juifs passèrent sous la domination macédonienne. Après sa mort, son vaste empire fut partagé entre ses quatre généraux : Ptolémée eut l'Égypte et Séleucus la Syrie; la Palestine fut soumise successivement à l'un et l'autre de ces états. Les Juifs eurent beaucoup à souffrir de la part de chacun d'eux, surtout sous le règne d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie. (A. C. 175.) Le culte de l'Éternel fut aboli et un grand nombre de Juifs abandonnèrent le vrai Dieu. Ceux qui restèrent fidèles durent se réfugier dans les cavernes ou les déserts pour échapper à la mort.

Pendant le souverain sacrificateur **Mattathias** et ses cinq fils résolurent de demeurer fidèles à leur Dieu et de résister, à main armée, aux ordres de ce roi impie et sanguinaire. Il est fait allusion à ces fidèles témoins, en Daniel XI, 33-35, où finit le témoignage de la prophétie quant aux rois du nord et du midi, issus de l'empire d'Alexandre.

Mattathias quitta Jérusalem et se fixa au bourg de Modin, situé sur une montagne. Des envoyés d'Antiochus arrivèrent à Modin dans le but de forcer les Juifs qui y demeuraient de sacrifier aux idoles. **Mattathias** leur dit :

« Quand toutes les nations dépendantes du roi renonceraient à leur religion pour obéir à ses or-

dres, moi, mes fils et mes frères, nous serons fidèles à l'alliance de nos pères; à Dieu ne plaise que nous abandonnions jamais la loi de l'Éternel et ses commandements! »

Il finissait de prononcer ces mots, qu'un Juif s'avance vers l'autel pour sacrifier aux faux dieux. Mattathias se précipite sur lui, le tue, et renverse l'autel. Appelant à lui tous ceux qui ont encore du zèle pour la gloire de Dieu, il s'enfuit avec ses fils dans les montagnes de Juda, où les plus pieux de ses compatriotes ne tardèrent pas à le rejoindre. Mattathias se trouve bientôt à la tête d'une petite armée avec laquelle il parcourt le pays et détruit les autels. Quelques mois s'écoulèrent; l'intrépide vieillard, sentant sa fin approcher, adressa ses dernières exhortations à ses fils, et remit le commandement de sa troupe à Juda surnommé Macchabée. (A. C. 166.)

Juda Macchabée se distingua par sa vaillance; ayant battu successivement plusieurs armées syriennes, il se rendit maître de Jérusalem, à l'exception de la citadelle, qui resta occupée par une garnison d'Antiochus. Il purifia le temple, choisit des sacrificateurs intègres et fit démolir l'autel qui avait servi au culte des idoles. (A. C. 164.)

Apprenant la défaite de ses troupes et les succès des Juifs, Antiochus tomba malade et mourut à la suite d'horribles souffrances et de cuisants remords. Mais la lutte engagée avec les armées syriennes se

poursuivit sous ses successeurs. Juda Macchabée trouva la mort dans un combat, où il fut écrasé par le nombre. (A. C. 161.)

Son frère **Jonathan** le remplaça et se montra digne de lui par son courage et son amour pour son peuple. Il reconstruisit la ville et les remparts de Jérusalem, et reçut la dignité de souverain sacrificateur. (A. C. 153.) Au sein de son activité triomphale, il fut assassiné par Tryphon qui prétendait à la couronne de Syrie. (A. C. 143.)

Des cinq fils de Mattathias, il ne restait plus que Simon : Eléazar et Jean étaient morts précédemment, les armes à la main. Simon prit le commandement suprême, et vint à bout d'assurer l'indépendance de sa nation. Le roi de Syrie, Démétrius, le reconnut souverain sacrificateur et chef de la nation juive, lui abandonna toutes les forteresses de la Judée, et n'exigea de lui aucun tribut ni impôt. (A. C. 142.)

A dater de ce moment, les Juifs commencèrent une ère nouvelle. On inscrivit en tête des registres et des actes publics : « La première année de Simon, souverain sacrificateur, chef du peuple et général des Juifs. » Simon répara les forteresses du pays et en étendit les limites. La garnison syrienne, qui se trouvait encore dans la citadelle de Jérusalem, demanda à capituler et la forteresse fut détruite.

A diverses reprises, une alliance avait été faite

avec les Romains; cette alliance fut solennellement renouvelée. En l'an 140, le peuple décerna à Simon le titre de prince, outre la dignité de souverain sacrificateur. Sous son gouvernement, les Juifs purent vivre en paix et le culte de l'Éternel fut rétabli.

Mais un événement inattendu vint répandre la consternation dans le pays. Simon fut assassiné par son gendre Ptolémée, ainsi que sa femme et deux de ses enfants.

Jean Hircan, l'un des fils de Simon, succéda à son père. Il soumit les Samaritains et conquit l'Idumée qui devint une province juive. Homme juste et vertueux, il sut se faire aimer du peuple et mourut après avoir exercé le pouvoir pendant trente années. (A. C. 105.)

L'héritier du trône fut **Aristobule**, fils de Jean Hircan. Il changea son titre de prince en celui de roi. Meurtrier de sa mère et de l'un de ses frères, il termina son existence dans de sombres angoisses, après un an de règne. Après lui, **Alexandre Jeannée**, autre fils de Jean Hircan, fut roi des Juifs pendant vingt-sept ans. Il était cruel et guerrier et eut à lutter contre la guerre civile en Judée. A la suite d'une maladie due à l'intempérance à laquelle il se livra vers la fin de sa vie, il mourut âgé de quarante-neuf ans. (A. C. 78.)

La veuve d'Alexandre Jeannée, **Alexandra**, occupa le trône à la mort de son mari. Elle avait deux fils, dont l'aîné, **Hircan**, fut nommé souverain sacri-

ificateur et le cadet. **Aristobule**, commandant des troupes. Après la mort de leur mère, les deux frères se disputèrent la couronne; Hircan était soutenu par Antipater, Iduméen de naissance; mais Aristobule, plus belliqueux, s'empara violemment du pouvoir.

A ce moment-là, le général romain Pompée conduisait une armée contre le roi d'Arménie. A son passage à Damas, il fut pris par les deux frères pour arbitre de leurs querelles. Aristobule, mécontent, voulut résister; mais Pompée le somma de lui livrer toutes les forteresses du pays et marcha sur Jérusalem qui soutint un siège de quelques mois. (A. C. 63.) Il fit démolir la muraille de Jérusalem, laissa Hircan en possession de sa charge, lui donna le titre d'éthnarque, ou chef du peuple, et rendit les Juifs tributaires des Romains. Ainsi l'ère de l'indépendance de la nation juive, sous les Macchabées, dura environ quatre-vingts ans.

Hircan continua à gouverner la Judée, aux conditions imposées par les Romains. Au fond, c'était l'Iduméen Antipater qui était le véritable maître par son influence. Le contre-coup des guerres civiles des Romains et les tentatives des frères et des neveux d'Hircan pour usurper le pouvoir à Jérusalem, mirent le pays en état continuel d'agitation, et amenèrent une invasion des Parthes qui traînèrent en captivité le faible et malheureux Hircan. (A. C. 39.)

Aussitôt Hérode, fils d'Antipater, se rendit à Rome pour exposer les événements de Judée au triumvir Antoine, dont il était le protégé. Le sénat romain nomma Hérode roi de Judée, et le fit couronner au Capitole. Cependant, comme Jérusalem était restée, depuis le départ des Parthes, en la possession d'Antigonus, neveu d'Hircan, Hérode dut en entreprendre le siège, avec le secours des Romains. Ce ne fut que deux ans plus tard qu'il put s'en emparer; et Antoine fit décapiter Antigonus, le dernier des princes macchabéens.

Ainsi finit la dynastie des Macchabées; et **Hérode**, surnommé le Grand, commença à régner sur les Juifs l'an 37 avant Jésus-Christ.

Le triomphe de la grâce.

(Suite.)

Bien plus près que les anges,
Tout près de notre Dieu,
Nous dirons ses louanges
Dans le céleste lieu.
Nous aurons la couronne,
En mains la harpe d'or,
Vers Jésus, sur son trône,
Nos chants prendront l'essor.

Nous n'aurons plus à craindre
 Ni peines, ni douleurs,
 Nul sujet de nous plaindre,
 Ni de verser des pleurs.
 Contemplant tous la face
 Du Sauveur plein d'amour,
 Nous chanterons sa grâce
 Dans l'éternel séjour.

Le lendemain elle dit à sa mère :

« Tu sais, maman, la flatterie n'est pas de Dieu. Tu me feras plaisir, si tu n'invites plus Mme B. à me faire visite. Comment pense-t-elle être sauvée? Je crains qu'elle ne fonde sa confiance sur ses propres mérites, et non sur le sacrifice du Fils de Dieu. »

Un dimanche elle reçut la visite d'un ami pieux. Voyant la grâce de Dieu, comme jadis Barnabas à Antioche, lui aussi se réjouit. (Actes XI, 23.) Avant de se retirer, il l'exhorta à demeurer attachée de tout son cœur au Seigneur :

« Merci, » dit-elle. « Il le fera; c'est lui qui est fidèle. »

C'est toi, Jésus, c'est ta grâce,
 Ta croix, ton sang précieux,
 C'est le regard de ta face
 Qui nous rend justes, heureux.

Notre âme en paix se repose
Sur toi, bien-aimé Sauveur,
L'Auteur, la source, la cause
De notre éternel bonheur.

Le soir, après que son père eût prié avec elle, son âme s'épanouit de bonheur en goûtant que le Seigneur est bon :

Etre avec toi, voir ta beauté,
Savourer ta tendresse,
Jouir de ta riche bonté,
Quelle immense allégresse!

Le médecin qui la soignait était un chrétien. Étonné de sa patience, il lui dit :

« Tu n'as plus longtemps à souffrir, mon enfant, bientôt tu seras avec le Seigneur. »

Elle manifesta à plusieurs reprises le besoin d'écrire à une de ses amies et de lui laisser en souvenir un témoignage de son affection. Le samedi suivant, elle demanda ses livres et ses jouets. Quand elle les eut tous autour d'elle, d'un cœur heureux elle montra à sa sœur, une à une, les diverses choses qu'elle désirait remettre à ses amies. Elle la pria d'écrire sur chaque objet le nom de la personne à laquelle elle le destinait, suivi d'un verset de la Parole de Dieu. A sa plus jeune sœur elle donna en outre son Nouveau Testament, avec cette

inscription : « De ta sœur Anna, mourante, mais très heureuse. »

Sa mère entra sur ces entrefaites. Elle ne put retenir ses larmes. La sérénité de cœur avec laquelle l'enfant se dépoillait de tous ses trésors, l'émut profondément :

« Maman, » dit-elle, l'attirant à elle pour l'embrasser, « ne pleure pas, je suis si heureuse. »

(A suivre.)

« Heureux est le Croyant... »

Heureux est le croyant qui près de toi demeure :
Il goûte la douceur de ton immense amour ;
Gardé par ta puissance, ici-bas, d'heure en heure,
Il s'achemine en paix vers le divin séjour.

Heureux tout près de toi, dans ta haute retraite,
Qu'a-t-il à redouter au plus fort du danger ?
Si l'épreuve survient, la délivrance est prête :
N'es-tu pas, ô Jésus, son fidèle Berger ?

Heureuse est ta brebis, sous ta sainte houlette :
Tu la fais reposer parmi des parcs herbeux ;
Dans ton gras pâturage, il n'est point de disette,
Point de loups ravissants, de serpents venimeux.

Heureux en ta présence, à l'abri de ton aile,
Ton faible racheté craindrait-il le trépas ?
Fortifié sans cesse, en ta grâce fidèle,
Il attend ton retour, te servant ici-bas.

Réponses aux questions du mois de janvier.

1. — 1 Rois III, 3; 2 Chroniques II, 11; 2 Samuel II, 24-25.
 2. — 1 Rois III, 9.
 3. — 1 Rois IV, 30-32, 34.
 4. — Psaume CXXVII; le Cantique des cantiques, qui est de Salomon. (I, 1.)
 5. — 1 Rois III, 15.
 6. — 1 Rois V, 6.
-

Questions pour le mois de février.

A lire 1 Rois VI-VII, 2 Chroniques III-V.

1. — Donner en mètres les dimensions des trois parties du temple : portique, lieu saint, lieu très saint, ou oracle. (Pour faciliter le calcul, on comptera la coudée à m. 0.50, bien que la mesure exacte fût à peu près m. 0.493.)
2. — Qu'y avait-il dans le lieu très saint du temple, qui ne se trouvait pas dans le tabernacle?
3. — Que contenait l'arche au temps de Salomon? Que contenait-elle au temps de Moïse? (Hébreux IX.)

4. — Qu'est-ce que la construction du temple ofirite de particulier au point de vue de la préparation des pierres qui le composaient? Pouvez-vous trouver une allusion à cela dans I Pierre?

5. — Quels sont les métaux qui entrèrent dans la construction du temple?

6. — Dans le tabernacle, il y avait **un** chandelier, **une** table pour les pains de proposition et **une** cuve d'airain dans le parvis. Qu'en était-il du temple? Que fit Salomon du tabernacle et des ustensiles du lieu saint?

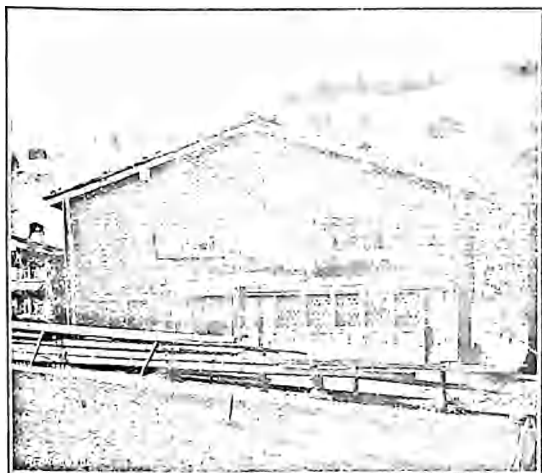
Erratum.

Dans le numéro de janvier, page 14, rétablir le texte comme suit :

Ligne 9 : « de David à la transportation de Babylone (v. 7 à 11); et de la transportation à la naissance de Christ. » (v. 12 à 16.)

Ligne 14 : « toutefois » au lieu de « autrefois. »

Ligne 17 : « sans taches, puisque c'était comme Sauveur d'une race perdue qu'il descendait ici-bas. »



Maison natale de Zwingli.

(Cliché de la maison Wehrli S. A., Kilchberg, près Zurich).

ULRICH ZWINGLI.

CHAPITRE PREMIER.

Premières années.

Le Toggenbourg est une des contrées les plus riantes de la Suisse orientale. Tout y présente un aspect paisible et florissant. Une grande variété

de hameaux et de villages prospères donne au fond de la vallée un charme particulier, tandis que, sur les pentes, se voient des milliers de maisons propres semées au milieu des prés, des jardins ou des arbres fruitiers. Plus haut encore, au-dessus de la zone forestière, des chalets, noircis par le temps, servent d'abri aux montagnards qui font paître leurs superbes troupeaux dans des pâturages plantureux.

Dans les villages, les maisons, les rues, partout on rencontre une propreté proverbiale. Chaque demeure est entourée d'un joli jardin, orné de fleurs, cultivé avec amour et qui contribue certainement à l'agrément du foyer domestique. Partout l'hospitalité se pratique avec franchise et la plus charmante sincérité. Les habitants de la vallée sont connus pour leur caractère particulier; leur gaieté d'esprit et leur humeur enjouée ont beaucoup d'attrait; un sang vif et généreux coule dans les veines des jeunes et des vieux, et quiconque visite ce petit peuple en garde le meilleur souvenir.

Le Toggenbourg s'élève graduellement dans la direction de l'est. Au point culminant, sur un col d'où l'on descend dans la vallée du Rhin, se trouve le petit village de Wildhaus, au pied des gigantesques escarpements du Säntis. On jouit de là d'une vue grandiose, non seulement sur les majestueuses cimes environnantes, mais encore sur les lointaines sommités autrichiennes, au delà du Rhin. De l'autre

côté, au contraire, offrant un contraste frappant avec ce vaste développement des puissantes chaînes alpestres, s'étalent, verdoyantes et paisibles, les prairies de la vallée; çà et là une forêt de sapins met une tache sombre dans le paysage, tandis qu'ailleurs la fine silhouette d'un clocher, s'élevant au milieu des vergers, dénote l'emplacement d'un village enfoui dans la verdure.

Ce fut au sein de cette nature grandiose, où l'œuvre du Créateur se révèle dans sa sublime beauté et ne peut manquer de parler au cœur de ceux qui la contemplent, que naquit, le 1^{er} janvier 1484, Ulrich Zwingli. On montre encore le chalet où il vit le jour. C'est une demeure rustique, mais solide, respirant quelque aisance. De lourdes pierres, posées sur le toit de bardeaux, l'empêchent d'être emporté par le vent qui, surtout quand il vient du sud, souffle avec furie dans ces régions élevées. Les chambres d'habitation n'occupent que le rez-de-chaussée, tout le haut de la maison servant de gale-tas et de grenier. On remarque les curieuses fenêtres, composées chacune d'un seul vitrage, lequel est lui-même constitué par de petits carreaux de verre colorés et ajustés les uns aux autres par des lamelles de plomb.

La famille de Zwingli jouissait de l'estime générale. Son père remplissait les fonctions d'ammann ou bailli de la commune; il avait huit fils, dont Ulrich était le troisième, et en outre deux filles.

Deux oncles d'Ulrich appartenaient au clergé : l'un, le frère de sa mère, était curé à Wildhaus; l'autre, frère de son père, occupait une position analogue à Wesen.

Les premières années du jeune garçon se passèrent dans les travaux champêtres. Chaque été, il accompagnait son père sur les pâturages de la haute montagne et y restait trois mois environ pour surveiller les troupeaux. Il y a, dans la nature alpestre, quelque chose de particulièrement propre à élever l'âme. Elle s'ennoblit, semble-t-il, en contemplant les grandeurs de la scène qui l'environne; elle oublie les petites choses, les mesquineries de la vie quotidienne. « J'ai souvent pensé, » disait de Zwingli un de ses amis, « que le fait d'avoir vécu, pour ainsi dire, plus près du ciel, sur ces hauteurs sublimes, donna à son caractère un cachet céleste et divin. » Et, en effet, le jeune homme, élevé par des parents pieux, quoique plongés dans les ténèbres du catholicisme, sentait ses pensées se diriger vers Dieu, le Créateur de toutes les splendeurs qui l'environnaient, dont la puissance éclatait autour de lui, mais dont la bonté s'étend jusqu'aux plus infimes de ses créatures. Souvent aussi, plus tard, il aimait à se rappeler ces beaux jours de son enfance, passée au sein des merveilles de la nature, et à insister sur la profonde impression qu'elles lui avaient laissée. C'est ainsi que le Seigneur préparait son serviteur pour l'œuvre à

laquelle il le destinait. Comme David, il le prit du milieu des troupeaux; et comme Amos aussi, Zwingli ne pouvait-il pas dire : « Je n'étais pas prophète, et je n'étais pas fils de prophète; mais je gardais le bétail... et l'Éternel me prit quand je suivais le menu bétail, et l'Éternel me dit : Va prophétiser à mon peuple. » (Amos VII, 14, 15.)

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU.

(Suite.)

Retour d'Égypte.

II, 19-23. — Un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, en Égypte, pour lui annoncer qu'Hérode était mort : « Lève-toi, » lui dit-il, « et prends le petit enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël. » Comme il avait obéi pour s'en aller, il obéit maintenant pour revenir. En chemin, apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée, il craignit d'y aller, sachant, sans doute, que le fils était aussi cruel que le père. Encore averti divinement en songe, Joseph se retira en Galilée et alla se fixer à Nazareth où il habitait auparavant, comme nous l'apprend l'évangile selon Luc. (I, 26-27 et II, 4.) Marie et

Joseph avaient quitté cette ville pour venir à Bethléem en vue du recensement ordonné par l'empereur Auguste, circonstance dont Dieu se servit pour que son Fils naquit à Bethléem, selon les Écritures. Ils revinrent à Nazareth non seulement à cause de la méchanceté d'Archélaüs, mais afin que s'accomplît encore cette parole des prophètes : « Il sera appelé nazaréen, » nom qui indique non seulement qu'il venait de cette ville, dont le nom signifie : « séparé, consacré, » mais qui désignait aussi le caractère de Jésus comme le vrai Nazaréen, l'homme absolument séparé de toute influence de ce monde pour servir Dieu dans une parfaite consécration. Sa perfection comme nazaréen provenait de sa divinité, mais se réalisait dans sa parfaite humanité. Le nom de nazaréen était aussi un terme de mépris par lequel l'homme, dans son aveuglement et sa haine, désignait Celui qui, dans sa parfaite sainteté, était l'expression de l'amour de Dieu pour le pécheur. Car Nazareth était un endroit méprisé dans la contrée de Galilée, qui, elle-même aussi, était méprisée par les Juifs¹.

Dans quelle humilité le Seigneur est venu pour nous sauver, chers jeunes lecteurs, Lui, le Fils éternel de Dieu, Dieu lui-même, s'anéantissant comme tel, prenant la forme d'esclave ! Étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-

(1) Quoique les Galiléens fussent Juifs, les Juifs, dans les évangiles, sont les habitants de la Judée.

même. (Philippiens II, 7-8.) Dès sa naissance, il est méprisé et délaissé des hommes, celui qui réalise dans toute sa vie ici-bas, qu'il est « l'homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur, et comme quelqu'un de qui on cache sa face; il est méprisé, et nous n'avons eu pour lui aucune estime. » (Ésaïe LIII, 3.) Dès son entrée dans ce monde, il doit fuir la persécution; rentré dans son pays, la méchanceté de l'homme le contraint à se retirer dans une contrée et dans une localité méprisées par l'orgueil du Juif; et là, dans l'humilité, il passe trente années sur lesquelles nous n'avons pas de détails, sauf ce qui est rapporté en Luc II, 41 à 52. Il travaillait du métier de Joseph, car non seulement il est appelé : « le fils du charpentier, » mais aussi : « le charpentier, » en Marc VI, 3.

Cet abaissement du Sauveur ne touche-t-il pas vos cœurs, chers enfants, lorsque vous vous dites en le considérant : « C'est pour moi qu'il a quitté la gloire pour prendre une telle place dans ce monde, et finalement, pour subir sur la croix le jugement terrible que j'avais mérité à cause de mes nombreux péchés. » Combien alors, la vie de ceux qui connaissent le Sauveur et qui jouissent de son amour, ne doit-elle pas lui être consacrée et ressembler à la sienne, dans l'humilité, le renoncement, ces caractères du nazaréen, séparé de toute souillure, consacré à Dieu, que Lui a réalisés dans toute leur perfection! Vous pouvez tous imiter son exemple,

chers lecteurs qui croyez en ce bien-aimé Sauveur. Le secret pour suivre sa trace, c'est de l'aimer, et le secret pour l'aimer, c'est de penser à son amour pour vous, et d'en jouir.

Jean le baptiseur.

Le temps arrive pour la manifestation de Christ à Israël; mais le Seigneur ne pouvait prendre place au milieu de son peuple dans le triste état où il se trouvait, sans une œuvre opérée dans les cœurs. Esaïe avait prophétisé que la venue du Seigneur serait annoncée et préparée par un précurseur : « Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, faites droits ses sentiers. » (Esaïe XL, 3.) Ces paroles font allusion à ce qui se passait autrefois au moment de l'arrivée d'un souverain. Les routes n'étant pas entretenues comme elles le sont aujourd'hui, on faisait enlever les obstacles, niveler et redresser les chemins, de manière à faciliter la marche du roi et de sa suite. Ici, la préparation pour la réception du roi était morale, elle devait s'accomplir dans les cœurs, par l'action de la parole de Dieu et du Saint-Esprit. Jean le baptiseur avait reçu de Dieu cette mission au milieu du peuple. Matthieu ne parle pas de la naissance de Jean, mais Luc en donne le récit détaillé et intéressant. Ici, comme en Marc, Jean apparaît soudain, prêchant dans le désert de la Judée et disant : « Repentez-

vous, car le royaume des cieux s'est approché. » Chose étrange que de voir quelqu'un prêcher dans un désert, mais ce désert représente le cœur du peuple, le cœur naturel de tout homme, pour Dieu. Quelle merveilleuse bonté de sa part, qu'il ait fait prêcher les richesses de sa grâce ! En effet, Jean avait vécu dans la solitude, dans une séparation entière d'avec un peuple corrompu. Il portait le vêtement des prophètes (voir 2 Rois I, 8) : un manteau de poil de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins ; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. (v. 4.) Les sauterelles, grosses et abondantes en Orient, servent encore à l'alimentation des habitants de ces contrées. Mais celui qui vit pour Dieu, séparé de ce monde, ne se nourrit pas de ce que le monde peut fournir.

Le Seigneur, ou Jéhovah, dans la personne de Jésus, allait venir ; le royaume des cieux s'approchait, celui dont le gouvernement siège dans le ciel, en contraste avec les royaumes dont le gouvernement est de la terre. Le Seigneur ne pouvait pas établir son règne sur le peuple dans l'état de péché qui le caractérisait. S'il se fût présenté soudain dans l'exercice de son pouvoir, il eût anéanti par le jugement ce peuple, composé uniquement d'hommes pécheurs. Comment donc un pécheur peut-il avoir place dans un royaume où seul ce qui est de Dieu peut subsister ? C'est ce que Jean annonçait en prêchant la **repentance** et en disant au peuple

de croire en celui qui devait venir. (Actes XIX, 4.) Il se tenait à part du peuple, comme nous l'avons vu. On venait à lui de partout; on confessait ses péchés, puis on était baptisé dans le Jourdain, du baptême de la repentance, et rendu propre pour recevoir le Messie. Considérez bien cela, jeunes lecteurs, qui pourriez n'avoir pas encore le pardon de vos péchés; car Dieu agit d'après le même principe pour la conversion d'un pécheur aujourd'hui. Dieu vous offre maintenant le ciel; mais à cause de son absolue sainteté, vous ne pouvez y entrer, parce que vous êtes pécheurs. Alors Dieu vous offre le pardon. Que devez-vous faire? **Confessez vos péchés.** Ne dites pas seulement : « J'ai eu tort, » mais dites : « Voilà ce que j'ai fait. » Alors vous pourrez vous écrier, avec le psalmiste : « Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité; j'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché. » (Psaume XXXII, 5.)

Tous ceux qui venaient à Jean en toute droiture de cœur, confessant leurs péchés, étaient propres à recevoir le Seigneur, qui par ses souffrances à la croix, en ferait l'expiation. Mais il se trouvait là aussi des pharisiens et des sadducéens qui voulaient participer au royaume des cieux en vertu de leur position nationale, croyant que, pour obtenir une telle part, il suffisait d'appartenir à la race d'Abraham, sans que leur état de péché fût en jeu. Ils se

trompaient entièrement, car ce n'est qu'en vertu de la grâce, par laquelle Dieu pardonne au pécheur, que le Juif, comme tout homme, peut jouir des bénédictions apportées par le Seigneur. Aussi Jean, indigné de leur manque de conscience et de leur mépris des droits et du caractère de Dieu, leur dit : « Race de vipères, qui vous avertis de fuir la colère qui vient ? » Il ne leur dit pas qu'ils sont trop mauvais pour éviter cette colère, mais : « Produisez donc du fruit qui convienne à la repentance, » c'est-à-dire : « Reconnaissez avec droiture votre état de péché, confessez-le, et que votre marche réponde à vos paroles. » Il faut des fruits qui prouvent la réalité de ce que l'on professe. C'était inutile de se vanter de sa position d'enfant d'Abraham; l'épreuve que Dieu avait faite de ce peuple et, par lui, du cœur de tout homme, était à son terme et n'attirait sur lui que le jugement. Aussi, Jean ajoutait-il : « Déjà la cognée est mise à la racine des arbres; tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit est coupé et jeté au feu. » Le jugement ne s'exécutait pas encore; la hache n'était pas encore levée; elle était posée au pied de l'arbre, prête à frapper, si les fruits de la repentance ne se produisaient pas.

Jean annonce ensuite l'arrivée de Celui qui venait après lui, qui était plus puissant que lui, dont il n'était pas digne de porter les sandales; il ne baptiserait pas d'eau, mais de l'Esprit Saint et de feu :

de l'Esprit Saint, qui serait la puissance de vie par laquelle ceux qui croyaient pourraient servir et glorifier Dieu dans le nouvel état de choses que le Seigneur introduirait; **de feu**, le jugement de Christ sur ceux qui ne le recevraient pas. « Il a son van dans sa main, et il nettoiera entièrement son aire et assemblera son froment dans le grenier; mais il brûlera la balle au feu inextinguible. » Le van sert à séparer la balle du grain, lorsqu'on a battu le blé. L'aire était Israël, et le Seigneur venait pour accomplir ce triage et exécuter plus tard le jugement. C'est ce que les Juifs alors, ainsi que tout homme aujourd'hui, avaient à prendre en considération, afin d'agir en conséquence, en acceptant, comme pécheurs coupables, la grâce venue dans la personne de Celui qui sera le Juge pour ceux qui l'auront rejeté comme Sauveur.

Baptême de Jésus.

Vers. 13-17. — Quelle scène merveilleuse ces versets placent devant nous! Nous venons d'entendre la solennelle invitation à la repentance, adressée par Jean au peuple, en annonçant l'arrivée d'un plus puissant que lui, le Seigneur, qui sauverait les siens de leurs péchés.

Le peuple était dans l'attente de Celui qui allait paraître. D'où viendrait-il? Comment apparaîtrait-il? Quel serait son aspect?

Un jour arrive auprès de Jean, sur les bords du Jourdain, un homme venu de Nazareth de Galilée, le plus humble des hommes qui eût jamais été vu sur la terre, afin d'être baptisé, lui aussi. Jean, enseigné de Dieu, le reconnaît aussitôt (Jean I, 29-31), et veut l'empêcher de se faire baptiser, disant : « Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi ! » Que pouvait penser le peuple qui assistait à cette scène ? Celui-là serait-il donc le Messie ? Comment se fait-il qu'il demande à être baptisé, lui, dont Jean a dit qu'il n'était pas digne de porter les sandales, lui qui doit exercer le jugement sur les pécheurs, lui qui n'a point de péchés à confesser ? Oui, c'est bien Lui, mais, mystère insondable ! au lieu d'apparaître dans l'éclat de sa gloire messianique, il vient en grâce se joindre aux pécheurs repentants, prendre place au milieu d'eux, les accompagner dès leurs premiers pas dans le chemin que Dieu leur ouvre pour les sortir de leur triste condition, pour les conduire aux bénédictions qu'il venait leur apporter, avant d'accomplir son œuvre en jugement. Ces repentants étaient les seuls sur la terre d'Israël en qui il pût prendre plaisir ; c'est ce qu'exprime le Psaume XVI, 3 : « Tu as dit aux saints qui sont sur la terre, et aux excellents : En eux sont toutes mes délices. » Le Seigneur exprime la même pensée en disant : « Il y aura de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf jus-

tes qui n'ont pas besoin de repentance.» (Luc XV, 7.) Quel amour que celui dont Jésus a été l'expression ici-bas et qui trouve son plaisir, sa satisfaction dans un pécheur qui se repent! C'est au milieu de ceux-là que nous verrons ce précieux Sauveur tout le long de son ministère ici-bas; et pour l'éternité, ce sont eux encore, alors glorifiés, qui l'entoureront en célébrant sa grâce et sa gloire dans un monde nouveau. Dieu veuille que tous nos lecteurs soient du nombre!

A Jean le baptiseur qui, par une humilité bien compréhensible, refusait de le baptiser, Jésus répond : « Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice. » Là encore, nous voyons la merveilleuse et condescendante grâce qui le faisait s'associer aux pécheurs repentants, à Jean comme serviteur, en lui disant : « Il nous est convenable d'accomplir toute justice. » C'était juste, pour celui qui entrait par la repentance dans le chemin de Dieu, de se faire baptiser; le Seigneur qui entre en grâce dans ce chemin, comme homme, ne veut pas qu'il y ait d'exception pour lui; Jean doit donc accomplir ce qui est juste à cet égard.

(A suivre.)

Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de février.

1. — Jéhovah — Sauveur et Dieu avec nous.
 2. — Sous Achaz.
 3. — Parce que ce petit enfant était le vrai roi des Juifs.
 4. — Une part céleste.
-

Questions.

1. — Quelles sont les diverses acceptions du mot de Nazaréen appliqué à Christ?
 2. — Que représente le désert?
 3. — Quelle est la préparation nécessaire pour recevoir Christ?
 4. — Qui sont les « excellents qui sont sur la terre? »
-

Le triomphe de la grâce.

(Suite et fin.)

Peu de jours après cela, elle fut privée de l'usage de ses membres, et incapable de tout mouvement volontaire. Ses souffrances étaient redoutables chaque fois qu'il fallait la changer de position.

Après une de ces mauvaises crises, elle dit :

« Que le Seigneur est bon ! Combien il m'a aidé ! »

Puis elle supplia les siens de ne plus demander à Dieu de la laisser encore avec eux :

« Persuadez plutôt, » dit-elle avec emphase, « à mes frères et à mes sœurs de chercher le Seigneur, tandis qu'il est facile à trouver. »

Souvent le sentiment du danger des siens inconvertis lui donnait de l'angoisse. Dans un moment de vives souffrances, elle dit avec force à sa sœur :

« Cherche le Seigneur tandis que tu peux le trouver ! »

Dans une autre occasion, elle dit à sa mère :

« Maman, que de fois j'ai manqué envers toi ! mais je sais que tu m'as pardonné. »

La mère, fort étonnée, lui assura que rien de répréhensible ne s'était manifesté ni envers elle, ni envers son père, ses frères ou ses sœurs :

« Tu as souffert avec tant de patience, ton exemple de soumission à la volonté de Dieu nous a si souvent encouragés... »

— Oh ! maman, parfois j'ai senti d'autres sentiments que ceux que j'ai manifestés. »

Une amie de la famille, qui la veilla plusieurs nuits avec une de ses sœurs, dit :

« J'estime comme une faveur de pouvoir entourer cette enfant si patiente et toujours heureuse et reconnaissante ; elle répand le parfum de Christ dans une bonne mesure. »

Ainsi un soir de douleurs très grandes :

« Je chemine, » dit-elle, « dans la vallée des larmes, vallée de l'ombre de la mort. »

Bien que je sente se rompre
Toutes les fibres du cœur,
De mon bonheur rien ne sombre
Dans les bras de mon Sauveur.
Quand sur ma face amaigrie
La mort posera son sceau,
Dans ton sein je serai ravie ;
Près du Berger sera l'agneau !

Dans la nuit, comme si quelqu'un l'eût appelée :
« Je viens ! » dit-elle. Sa mère lui présenta une cuillerée d'une boisson réconfortante :

« Merci, maman. Je n'ai besoin de rien que de voir mon Sauveur. »

Il lui fallut renoncer au chant, du moins de manière à être entendue, car elle continua de chanter dans son cœur, tant l'hydropisie et la faiblesse avaient fait des progrès. Même le docteur s'en étonnait :

« Sous peu, » dit-il aux parents, « elle s'éteindra... Prends courage, ma petite amie, tu es maintenant tout près de la gloire. »

Le jour suivant elle demanda à son père de lui lire Jean X et le Psaume XXIII. Cette lecture lui laissa beaucoup de bénédiction,

En lui faisant visite, un ami exprima sa douleur de ne pouvoir lui apporter aucun soulagement :

« Priez le Seigneur de me donner la patience dont j'ai besoin. Dieu seul peut me soulager. »

Quelqu'un ayant dit :

« Oui, tu le seras certainement.

— En vérité, » dit-elle, « le Seigneur m'a soutenue jusqu'ici; il le fera jusqu'à la fin. Je suis si heureuse, et cependant mes douleurs sont parfois excessives; il me paraît qu'on me transperce les os avec des aiguilles. »

Sa mère désirait que le docteur lui administrât quelque calmant, qui la fit dormir :

« Maman, je préfère sentir mes douleurs plutôt que de tomber dans l'incapacité de penser et de parler. »

Son désir d'être avec Christ se montrait toujours plus grand :

« O Seigneur, je te prie de soutenir mes parents après mon départ pour être avec toi. Donne-leur de pouvoir dire : Que ta volonté soit faite, le Seigneur soit béni! Sanctifie mes afflictions pour le bien éternel de mes frères et de mes sœurs. Accorde-leur la grâce de sentir leurs péchés devant toi, afin qu'ils soient sauvés. Donne-moi toute la patience qui m'est nécessaire pour attendre le repos auprès de toi. Celui qui se confie en toi ne sera pas confus. »

Souffrant beaucoup, tout à coup elle s'écria :

« Tous les sentiers du Seigneur sont gratuité et vérité. Je t'ai élue au creuset de l'affliction. »

Cette dernière parole surtout touchait profondément son cœur :

« Mais jour heureux où je serai avec toi. Il n'y a point de creuset au ciel.

— Oui, » ajouta quelqu'un. « S'il tarde, attends-le, car sûrement il viendra.

— Que la volonté de Dieu soit faite. Oh! si je savais mes frères et mes sœurs au Seigneur. Que de joie il y aurait au ciel si tous se repentaient de leurs péchés! »

Elle eut ensuite une conversation avec son frère aîné qui lui fit grand plaisir :

« Demande à Dieu un cœur nouveau; il te le donnera. Je désire que mes afflictions soient sanctifiées pour votre bien à tous. »

« Je ne comprends pas, » lui dit quelqu'un, « que tu doives souffrir autant, et aussi que, si jeune, tu te dises une pécheresse.

— Certes je suis une pécheresse; mais Jésus m'aime; il m'a lavée de mes péchés dans son sang. Tous, nous sommes nés dans le péché; aux yeux de Dieu, il n'y a point de différence, parce que tous ont péché et sont également privés de sa gloire.

— Mais il y a tant d'enfants qui pensent être meilleurs que beaucoup d'autres; ce n'est donc pas ce que tu penses de toi-même?

— En vérité, je ne le pense pas!

— Que désires-tu que je demande à Dieu dans ma prière pour toi ?

— Patience et soumission dans mes afflictions; qu'il se fasse toujours mieux connaître à mon cœur.»

Dans un moment où il lui semblait que le Seigneur se faisait bien longtemps attendre, elle dit :

« Viens, Seigneur Jésus ! Pourquoi les roues de ton chariot vont-elles si lentement ? Quand je lisais la vie des martyrs, je ne pensais pas que j'aurais à tant souffrir dans mon corps. Le Seigneur ne change pas; il ne charge pas au delà des forces qu'il donne; il sait ce qu'il fait; il ne peut se tromper. Près du Seigneur, mon bonheur sera d'autant plus grand que mes peines le furent sur la terre... Ma chère maman, le Seigneur te récompensera de tout ton dévouement envers moi.

— Peut-il donner plus qu'il ne fait ? Il te comble de ses grâces; il te donne patience, soumission, une espérance qui ne confond point, une joie ineffable et glorieuse, et la pensée de le voir bientôt. Oui, bientôt quand nous le verrons tel qu'il est, que nous connaîtrons comme nous avons été connus, d'un même cœur dans la perfection nous l'adorerons, et pour toujours ! »

Un matin elle dit à sa mère :

« Que le Seigneur est bon ! Cette nuit il m'a donné deux paroles qui m'ont remplie de consolation et de confiance : « Ton Dieu a commandé ta force. » « Ta force durera autant que tes jours. »

« Puissé-je me remettre plus complètement à ses tendres soins. Le repos vient! quel repos! le repos de Dieu avec Jésus! De sa main, Il essuiera toutes larmes de nos yeux. Et qui voudrait alors ne point en avoir versé?

— Est-ce en Christ seul que tu as mis ta confiance? » lui dit quelqu'un.

« En qui d'autre pourrais-je me confier? Peut-on être sauvé par un autre que par Lui?

Quel autre ai-je au cieus,

Quel autre en ces lieux

Que toi, mon Sauveur,

Mon Berger, mon Guide, l'Ami de mon cœur?

Après une crise si douloureuse qu'elle était tout en nage, elle dit :

« Le Seigneur Jésus, dans son agonie pour nous, a sué des grumeaux de sang, tandis que moi, ce n'est que des gouttes d'eau. »

A une amie, émue à la vue de ses tortures, elle dit :

« Le souvenir de toutes nos afflictions nous portera à adorer le Seigneur quand nous verrons tout ce qu'il a fait par elles pour sa gloire. »

Regardant ses mains décharnées et son corps consumé :

« Le Seigneur le ressuscitera incorruptible, glorieux, en force et corps spirituel, quel contraste!... Maman, quand je serai au moment de m'en aller

vers le Seigneur si je ne puis parler, comment pourrai-je te faire comprendre que je suis heureuse? Je voudrais que tous pussent le savoir, si même j'étais incapable de le dire d'aucune manière. Je partirai la première, mais le temps passe si vite; toi, papa, et j'espère tous mes frères et toutes mes sœurs, nous serons de nouveau ensemble avec le Seigneur, et pour toujours. »

La pensée de voir avec le Seigneur, les chrétiens dont elle connaissait le nom et l'histoire, lui apportait une grande joie. Les conversations frivoles, mondaines, l'affligeaient. Jésus était son tout; en vérité ses regards n'étaient pas fixés sur les choses qui se voient, lesquelles sont pour un temps, mais sur celles qui ne se voient pas et qui sont éternelles. Les maux d'autrui la touchaient fort. Une nuit un incendie dévora plusieurs maisons dans un quartier pauvre de la ville. Elle s'en affligea amèrement :

« Sans abri, pauvres gens, ils ont tout perdu. Avec toi, Seigneur, il n'y aura plus ni cri, ni travail, ni larmes. »

Un parent ayant reçu la fausse nouvelle de la mort de sa petite cousine, écrivit aux parents une bonne lettre de condoléances chrétiennes. Anna se réjouit à la lecture de cette lettre :

« Elle est propre à vous consoler après mon départ. »

Depuis des mois, la mort avait perdu toute ter-

reur pour elle. Elle la considérait plutôt comme une servante pour lui ouvrir la porte de sortie de ce pauvre monde et l'introduire auprès de son Seigneur et Sauveur, le trésor et l'amî de son cœur. Le moment de son départ approchait rapidement. Son combat, ses souffrances, ses larmes, ses détresses, allaient s'évanouir comme un rêve et ne laisser que le Seigneur dans sa gloire et sa beauté devant elle dans le paradis de Dieu. La nuit était avancée. Anna ne parlait plus. Les yeux fermés, seule sa faible respiration trahissait la présence de la vie. Mais quelle paix, quel repos sur son visage. Dieu y avait mis son sceau. Quelqu'un dit à mi-voix :
« Elle n'entend plus ! »

Elle murmura :

« Oui, j'entends... mon âme est pleine de joie... il est là... paix vous soit!... paix vous soit!... »

Telles furent ses dernières paroles. Sans agonie, elle s'endormit en Jésus : absente du corps, elle était présente avec le Seigneur.

Oh, qu'heureux en ta présence
Sont les rachetés, Seigneur!
Toute ta magnificence
Comble leur cœur de bonheur.
Là, rien ne saurait leur nuire,
Dans ton ciel, non, plus de pleurs,
Car sur eux toi tu fais luire
De Dieu toutes les splendeurs!

Laisser pour toujours la terre,
Pour le divin paradis!
Lieu d'amour, lieu de lumière,
De Dieu le repos promis!
Pour nous aussi viendra l'heure
De nous en aller vers eux.
Oui, Père, c'est ta demeure,
Ton palais, Dieu bienheureux!

HISTOIRES d'INDIENS.

La plupart de mes jeunes lecteurs ont entendu parler des Peaux Rouges d'Amérique, ces farouches guerriers qui peuplaient autrefois les prairies et les forêts du Nouveau Monde. Vivant en tribus indépendantes les unes des autres, ils ont longtemps résisté à l'influence des blancs, des « visages pâles, » comme ils les appellent, et, récemment encore, un grand nombre d'entre eux demeuraient plongés dans les ténèbres du paganisme. Cependant l'Indien en général ne se montre point rebelle à la prédication de l'Évangile, au contraire. Sa religion lui enseigne que le « Grand Esprit » qui a créé toutes choses, aime les hommes et qu'il est rempli de bonté et de compassion, mais que, préoccupé de mille choses élevées, il n'a pas le loisir de s'intéresser

beaucoup à ce qui se passe ici-bas. Ainsi le pauvre Indien ne sait comment résister aux attaques du Muche-Maneto ou Mauvais Esprit qui rôde sur la terre, et il semble soupirer après une révélation meilleure et plus complète.

Il y a bien, bien des années de cela, quatre Indiens, appartenant à la tribu des « Têtes-plates, » apparurent, au cœur de l'hiver, dans la cité de St-Louis, située sur le puissant fleuve du Mississipi, dans les États-Unis. Ces hommes semblaient avoir enduré les plus cruelles privations. Le soleil brûlant de l'été, puis les rigueurs de l'hiver, avaient laissé leurs traces sur leurs visages bronzés; car bien des lunes s'étaient écoulées depuis le jour où, quittant leurs forêts natales, ces fils du désert avaient entrepris leur long et périlleux voyage. Ils avaient dû traverser le territoire de tribus ennemies. Passionnantes étaient les aventures qu'ils avaient rencontrées; bien des fois ils avaient failli perdre et la peau de leur crâne et leur vie. (On sait que les Indiens ont l'horrible habitude de scalper leurs ennemis vaincus.) Durant des semaines entières, alors qu'ils traversaient les défilés sauvages des Montagnes Rocheuses, leur attention avait dû sans cesse être en éveil; car, des sombres cavernes cachées au milieu de ces solitudes, pouvait surgir à chaque instant la terrible panthère ou l'ours gris plus redoutable encore.

Mais, bien que l'extérieur de ces quatre hom-

mes témoignât éloquemment des peines qu'ils avaient eues à supporter, ils n'avaient eux-mêmes que peu à dire de leurs expériences personnelles. Leur cœur était rempli d'un seul désir, si grand, si absorbant, que toute autre chose semblait insignifiante en comparaison. Dans ces cœurs une semence, répandue comme par hasard, avait germé, produisant un besoin de l'âme si profond que, pour le satisfaire, ils avaient affronté toutes les tempêtes, tous les dangers inouïs qui les attendaient dans ce voyage effrayant.

(A suivre.)

PRIÈRE du SOIR.

Oh! que ta main paternelle
Me bénisse à mon coucher,
Et que ce soit sous ton aile
Que je dorme, ô bon Berger!

Pardonne-moi, dans ta grâce,
Les péchés que j'ai commis,
Et que ton Esprit me fasse
Obéissant et soumis!

Fais reposer sous ta garde
 Amis, frères, sœurs, parents,
 Et que ton œil les regarde
 En bonté, petits et grands!

Que ta faveur se déploie
 Pour consoler l'affligé;
 Donne au pauvre un peu de joie,
 Au malade la santé!

Seigneur, reçois ma prière;
 Sous ta garde je m'endors,
 Heureux de savoir qu'un Père
 Plein d'amour veille au dehors.

Réponses aux questions du mois de février.

1. — Portique, 10 mètres de long sur 60 mètres de hauteur (2 Chron. III, 4), et 5 mètres de profondeur. (1 Rois VI, 3.) La maison, c'est-à-dire le temple, avait 20 mètres de longueur (v. 17), sur 10 de largeur et 15 de hauteur. (v. 2.) L'oracle avait 10 mètres de long, sur 10 de largeur et 10 de hauteur. (v. 10.)

2. — Deux chérubins en bois d'olivier, hauts de 5 mètres. (v. 23.)

3. — 1 Rois VIII, 9; 2 Chroniques IV, 10; Hébreux IX, 4.

4. — 1 Rois VI, 7; 1 Pierre II, 5.

5. — L'airain et l'or. (1 Rois VII.)

6. — Dix chandeliers, dix tables (2 Chroniques IV, 7-8); une mer de fonte et dix cuves d'airain. (1 Rois VII, 23 et 38.) Il transporte le tabernacle et les ustensiles du lieu saint dans le temple. (2 Chroniques V, 5.)



Questions pour le mois de mars.

A lire 1 Rois VIII-X; 2 Chroniques VI-IX.

1. — A quel moment de l'histoire d'Israël peuvent s'appliquer prophétiquement les requêtes de Salomon en 1 Rois VII, 35 et 46-49?

2. — Quelle fonction, jusqu'alors réservée au souverain sacrificateur, Salomon remplissait-il trois fois l'an?

3. — Quels grands voyages fit la flotte de Salomon?

4. — Quelle fut la seule conquête de Salomon?

5. — Quel fut le sort des anciens habitants du pays sous le règne de Salomon?

6. — Qu'est-ce que la reine de Shéba était venue chercher auprès de Salomon, et que rapporta-t-elle dans son pays?



«...Père saint, je t'adore...»

En ce jour, à son aurore,
Objet béni de mon cœur.
O Père saint, je t'adore.
Par Jésus, notre Sauveur.

La nature, au charme austère,
Révèle ici ta grandeur :
Les monts, la vallée entière
Disent : « Gloire au Créateur! »

Monuments de ta puissance,
Proclamant ta majesté,
Ils pâlisent en présence
De ta grande charité.

Elle a brillé sur la terre
En Jésus, le Rédempteur,
Qui nous conduisit au Père,
A la source du bonheur.

Beaucoup mieux que la nature,
Le racheté, ton enfant,
Dira ta bonté qui dure,
Et d'un cœur reconnaissant.

En ce jour, à son aurore,
Objet béni de mon cœur,
O Père saint, je t'adore,
Par Jésus, notre Sauveur.

LE NOUVEAU TESTAMENT.**ÉVANGILE SELON MATTHIEU.***(Suite.)***Le Saint-Esprit descendant sur Christ.**

De sa demeure céleste, Dieu contemplant cette scène merveilleuse, où l'objet de ses délices éternelles, l'homme de ses conseils, était confondu avec les autres hommes et refusait lui-même toute distinction. Alors il proclame lui-même publiquement ce qui distingue son Fils. Jésus ayant été baptisé, « les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui. Et voici une voix qui venait des cieux, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. »

De grandes et merveilleuses choses sont présentées dans ce moment sublime. Enumérons-en seulement quelques-unes :

1^o Le ciel est ouvert, afin que les regards de Dieu et son bon plaisir reposent sur un objet selon son cœur, chose que Dieu n'avait pu faire jusqu'ici à l'égard d'aucun homme.

2^o La proclamation par Dieu lui-même que Jésus était son propre Fils.

3^o La première manifestation de la Trinité : le **Père** envoyant le **Saint-Esprit** sur le **Fils**, pleine révélation de Dieu qui caractérise les bénédictions du christianisme, où Dieu est révélé comme Père

par le Fils et où le Saint-Esprit est le sceau par lequel Dieu reconnaît le croyant comme enfant. C'est la grâce parfaite!

4^e Le Seigneur est scellé du Saint-Esprit en vertu de sa nature divine, absolument exempte de toute tache, afin que, dans la puissance de cet Esprit, cet Homme divin accomplisse son ministère de grâce au milieu des hommes, tandis que le croyant n'a pu être scellé du Saint-Esprit qu'une fois l'œuvre expiatoire de Christ accomplie, Dieu ne pouvant le reconnaître comme enfant avant qu'il n'ait été purifié de ses péchés par le sang de Christ.

Remarquons aussi la forme sous laquelle le Saint-Esprit descend sur Christ. La colombe exprime l'humilité, la grâce, la douceur qui l'ont caractérisé dans son service d'amour ici-bas.

Quels sujets infinis les évangiles placent devant nous! Quelle profondeur divine nous entrevoyons dans la glorieuse personne de Jésus, l'Homme-Dieu venu en grâce au milieu des pécheurs! Mais c'est encourageant de savoir que, si ces choses merveilleuses sont cachées aux sages et aux intelligents, cachées à la raison humaine, elles sont révélées aux petits enfants, c'est-à-dire aux croyants.

La tentation.

Chap. IV, 1 à 11. — Nous avons vu le Seigneur prenant place au milieu des repentants. Nous le

suivrons dans l'activité de sa grâce; mais auparavant, nous le voyons emmené par l'Esprit pour être tenté par le diable; car il est le second Homme, l'Homme obéissant, qui vient remplacer le premier homme, Adam, l'homme désobéissant.

Vous savez, mes jeunes lecteurs, qu'au commencement, lorsque Dieu eut préparé sur la terre un lieu de délices, Eden, il y plaça Adam, chef de la création, capable de jouir d'un bonheur parfait dans l'innocence, à la seule condition d'obéir à la parole de Dieu. Il ne devait pas manger du fruit défendu. Dans cet heureux état, Satan vint tenter nos premiers parents en leur offrant autre chose que ce que Dieu leur avait accordé, en les engageant à faire ce qui leur était interdit. Hélas! ils désobéirent à Dieu; ils tombèrent sous le pouvoir de l'ennemi, et subirent dès lors, ainsi que tous leurs descendants, les conséquences de leur désobéissance. Aussitôt après, Dieu dit à Satan que la semence de la femme lui briserait la tête (Genèse III, 15), c'est-à-dire lui ôterait son pouvoir. Cette semence de la femme, c'est le second Homme venu du ciel, que nous voyons entrer en scène dans notre chapitre. Il est seul de sa race, aussi seul qu'Adam au jour où il fut placé en Eden; le seul, au milieu de tous les hommes, dont Dieu puisse dire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. » Mais quelle différence quant aux circonstances où ces deux hommes se trou-

vaient! Le premier était au sein du paradis terrestre; le second entre dans le même monde, mais ruiné par le péché, un monde devenu un désert, un lieu où Dieu ne trouve rien qui puisse le satisfaire, un lieu hanté par les bêtes sauvages (Marc I, 13). souillé, où Satan agit en maître. Voilà ce qu'est devenu, ensuite de la désobéissance du premier Adam, la scène de ce monde, autrefois un lieu de délices, et dans ces circonstances Jésus vient recommencer l'histoire du second homme, l'homme obéissant. Il dit en entrant dans le monde : « Voici je viens, il est écrit de moi dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté. » (Hébreux X, 7.) La volonté de Dieu était pour Christ la règle absolue. Alors Satan se présente pour tenter Christ, comme il l'avait fait avec Adam, pensant l'amener sous son pouvoir et l'empêcher d'accomplir la volonté de Dieu; mais il trouve son vainqueur dans l'homme parfaitement obéissant, ainsi que nous allons le voir.

Première tentation.

« Alors Jésus fut emmené dans le désert par l'Esprit pour être tenté par le diable. Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, après cela il eut faim. Et le tentateur s'approchant de lui, dit : Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. » (v. 1-3.)

Dieu avait proclamé que Jésus était son Fils

bien-aimé. Alors Satan vient, en quelque sorte, lui dire : « Agis comme Fils de Dieu; use de ta puissance pour apaiser ta faim. » Si le Seigneur était le Fils de Dieu, il était aussi homme, et c'est comme tel qu'il voulait obéir à Dieu. Au lieu d'entrer en pourparlers avec Satan, il lui répond d'après la règle que Dieu a donnée à l'homme pour se conduire dans ce monde : la parole de Dieu, et lui dit : « Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Deutéronome VIII, 3.) Ainsi donc, tant qu'il n'y aurait pas une parole de Dieu qui lui dît de faire des pains et de manger, il ne le ferait pas.

Avoir faim est un besoin naturel bien légitime, surtout après avoir jeûné quarante jours; mais pour Christ, ce n'était pas une raison pour manger, si en cela il n'obéissait pas à Dieu. Il en est de même pour le croyant aujourd'hui : le motif de nos actes ne doit pas se trouver seulement dans ce qui est naturel et légitime, mais dans la volonté de Dieu, pour sa gloire : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » (1 Corinthiens X, 31.) Si Satan vient nous proposer autre chose que ce qui peut se faire pour le Seigneur, répondons-lui, comme Jésus, par la parole de Dieu; c'est le seul moyen d'obtenir la victoire, car il ne peut rien contre l'obéissance.

Seconde tentation.

Satan vaincu une première fois, en tentant le Seigneur par une chose nécessaire au corps, l'attaque une seconde fois par une tentation spirituelle. Pour cela il emploie la Parole, en citant un passage des Psaumes qui garantit la protection de Dieu au Messie, ce qu'il était précisément. « Il le transporte sur le faite du temple et lui dit : Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre. » (Psaume XCI, 11-12.) Jésus lui répondit : « Il est encore écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu. » (Deutéronome VI, 16.) Tenter Dieu, c'est faire quelque chose pour éprouver la vérité de ce qu'il a dit. Nous pouvons compter sur les promesses de Dieu dans une confiance absolue, sachant que nous en ferons l'expérience en son temps, si nous demeurons dans le chemin de l'obéissance. Satan omit intentionnellement une partie du v. 11 du Psaume qu'il citait : « Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, **de te garder en toutes tes voies.** » Les voies du Seigneur étaient des voies d'obéissance. Hors de là, nous ne pouvons compter sur la protection divine. Le Seigneur se confiait entièrement en son Dieu. Ne dit-il pas : « Garde-moi, ô Dieu, car je me confie en toi » ? (Psaume XVI, 1.) Ainsi il était inutile de

mettre Dieu à l'épreuve, ce qui s'appelle le tenter. Satan est vaincu par la citation d'une parole de Dieu. Le Seigneur pouvant dire : « Il est encore écrit, » il est un modèle pour nous.

Troisième tentation.

Après cela, le diable le transporte sur une fort haute montagne ¹, pour lui montrer tous les royaumes du monde et leur gloire; puis il lui dit : « Je te donnerai toutes ces choses si, te prosternant, tu me rends hommage. » Ici, Satan essaie de tenter le Seigneur par la gloire du monde. Il est vrai que le Seigneur, comme Fils de l'homme, doit recevoir la domination sur tout l'univers; les royaumes du monde lui seront assujettis et il recevra la gloire et l'honneur des nations. (Daniel VII, 13-14; Apocalypse XXI, 26; Esaïe LX, 11-12). Mais pour cela, il fallait qu'il remportât la victoire sur Satan et non qu'il lui rendit hommage. Aussi Satan se démasque complètement en prenant à l'égard du Seigneur la place de Dieu, ce qu'il a fait si facilement avec le premier homme. Jésus lui dit : « Va-t'en Satan, car il est écrit : Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » Jésus préfère passer par la mort, pour re-

1) On lit dans certains livres que le diable transporta le Seigneur *en pensée ou en esprit* sur le temple ou sur la montagne. S'il en était ainsi, la Parole l'aurait dit. Ce n'est pas en esprit qu'il eut faim, ni qu'il alla sur la montagne.

cevoir la domination des mains de son Dieu, que de reconnaître Satan et la recevoir de lui. A la fin Satan donnera son pouvoir à l'homme qui, pour un temps, exercera une grande puissance, mais sera détruit par le souffle de la bouche du Vainqueur de Satan. (2 Thessaloniens II, 8. Lisez aussi Apocalypse XIII et Daniel X, 39.)

Satan s'en va, vaincu par l'homme obéissant. Le Seigneur a remporté la victoire; il a lié l'homme fort et va piller ses biens (chap. XII, 29), c'est-à-dire accomplir son ministère, « allant de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance. » (Actes X, 38.)

« Le diable le laisse et les anges viennent le servir. » Les anges sont des esprits administrateurs envoyés pour servir en faveur de ceux qui doivent hériter du salut. (Hébreux II, 14.) Le Seigneur, homme ici-bas, est servi par les anges qu'il avait créés. Combien cela devait paraître étrange à ces êtres célestes, de venir servir leur créateur qui avait pris la forme d'un homme! Aussi, ils désirent regarder de près dans ces choses. (1 Pierre I, 12.)

Rappelez-vous que c'est par l'obéissance à la Parole que Jésus a obtenu la victoire et que nous avons le même moyen à notre disposition. Faibles et impuissants devant Satan, il ne nous peut rien si nous obéissons à la parole de Dieu. C'est pourquoi il importe de la connaître, afin de pouvoir répondre à l'ennemi : « Il est écrit. » et « il est encore

écrit. » Car il sait aussi employer la Parole pour tâcher d'arriver à ses fins. Jamais il n'a été aussi actif que maintenant. Lisez donc beaucoup votre Bible, dès votre jeune âge, quoique vous ne puissiez peut-être pas tout comprendre. Son contenu se gravera dans votre esprit plus facilement, votre mémoire n'étant pas encore fatiguée par les choses de la vie; et plus tard, l'Esprit de Dieu vous fournira les passages dont vous aurez besoin. (Voir Deutéronome VI, 6-9.)

Souvenez-vous aussi, quant à la gloire de la personne du Seigneur, que la tentation n'a pas eu lieu pour voir si Christ succomberait, mais pour démontrer qu'il ne pouvait pas succomber; car, malheureusement, il n'est pas rare d'entendre mettre cela en question. Ainsi, celui qui possède Christ pour sa vie, possède une vie qui a été mise à l'épreuve en Christ ici-bas et qui ne peut succomber à la tentation. C'est pourquoi l'apôtre Jean dit : « Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même et le méchant ne le touche pas. » (1 Jean V, 18.) Pour réaliser cela pratiquement, il faut agir comme le Seigneur devant l'ennemi. Et nous le possédons comme Souverain Sacrificateur, pour nous secourir au moment opportun. « Car en ce qu'il a souffert lui-même étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés. » (Hébreux II, 18.)

(A suivre.)



**Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois de mars.**

1. — Séparé, consacré. Habitant de Nazareth. Terme de mépris.
2. — L'état du monde et du cœur de l'homme pour Dieu.
3. — La confession du péché, ou la repentance.
4. — Les pécheurs repentants.

—•••••—

QUESTIONS.

1. — Quel trait essentiel distingue le dernier Adam du premier?
2. — Pourquoi Jésus n'usa-t-il pas de sa puissance de Fils de Dieu pour faire des pains?
3. — Qu'est-ce que tenter Dieu?
4. — Par quel moyen pouvons-nous résister à Satan?

—•••••—

UN SOLENNEL AVERTISSEMENT.

Mes chers jeunes amis chrétiens,

Je m'en vais lentement à mon repos éternel. La consommation fait son œuvre de mort et, si le Seigneur tarde, je serai bientôt auprès de Celui que mon âme désire. Mais avant de m'en aller à la maison, je voudrais vous envoyer à tous un court message que je vous prie d'accepter comme

l'exhortation de quelqu'un qui souhaite, par la grâce de Dieu, de vous épargner les tristes expériences par lesquelles il a passé lui-même et qui l'ont amené enfin au bord de la tombe. Cependant, dans tout ce qui m'est arrivé, je puis voir la bonne main de mon Dieu qui véritablement « se meut dans un mystérieux chemin pour accomplir ses merveilles. » Ainsi je puis rendre grâces en toutes choses, sachant que ma condition présente est conforme à « la volonté de Dieu dans le Christ Jésus » en ce qui me concerne.

Encore enfant, j'ai cru au Seigneur, mais, pendant bien des années, je retournai en arrière et m'en allai si loin de Dieu que ceux qui me connaissaient intimement auraient pu douter que j'eusse jamais vraiment reçu l'offre du pardon de Dieu ou reconnu en Christ « l'Agneau immolé. » Je me lançai dans les plaisirs de tous genres, non seulement dans ma patrie, mais dans tous les pays de l'Europe où j'ai voyagé, désirant « voir le monde; » et je l'ai vu, et je puis confirmer qu'il « gît dans le méchant. »

Bien petite était la satisfaction que j'éprouvais dans ces soi-disant plaisirs, car j'avais toujours conscience que, comme enfant de Dieu, ma vie était un déshonneur pour mon Sauveur, lors même que, comme c'était le cas pour Lot, ceux avec lesquels j'étais mêlé ignorassent que je n'étais pas des leurs. Mon abandon du Seigneur constituait pour moi un

reproche continuel, et quoique, durant un séjour en Grèce, je fisse l'expérience que c'était une chose mauvaise et amère d'avoir tourné le dos à la vérité, cependant tel était l'empire du monde sur moi que je continuai à marcher dans mes voies d'insouciance.

A mon retour en Angleterre, je me trouvais aussi loin de Dieu que jamais. Néanmoins il y avait dans mon cœur le désir de rentrer en relations avec Lui, et je ne saurais dire les amers désappointements que je ressentis dans mes essais de regagner ma position perdue. Si seulement j'avais pu jouir du calme qu'on possède, lorsque « la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence » garde le cœur et l'esprit. Il suffira de dire qu'après avoir suivi les réunions pendant plus d'une année, je conclus qu'il n'y avait point d'espérance pour moi, car il semblait que nul ne se souciât de mon âme. Je me souviens bien du dimanche soir où j'arrivai à cette conclusion, car je quittai la salle d'évangélisation où je me trouvais et m'en allai tout droit où je savais rencontrer mes camarades mondains. Mais Celui dont les pensées n'étaient pas mes pensées dit aussi : « Vos voies ne sont pas mes voies. » Et il en fut ainsi, car quelques semaines seulement après avoir accepté un poste en Egypte, je dus le quitter à cause de la maladie qui me saisit après une attaque de fièvre. Je ne saurais dire exactement comment cela se fit ; c'était sans doute une réponse aux prières de ceux qui

m'aimaient et désiraient me voir ramené à Christ. Je ressentis un terrible coup quand je réalisai de quelle redoutable affection j'étais atteint, mais je fus enfin amené à reconnaître les droits de Dieu sur moi et à voir, après mes vains efforts pour m'approcher de Christ, que Lui « restaure notre âme »; car quel autre que le Seigneur Jésus aurait ainsi cherché une brebis perdue jusqu'à ce qu'il la trouvât? Ses voies dépassent certes toute intelligence, car dans le voyage que je fis autour du monde après avoir quitté l'Égypte, il me fut permis, à moi, indigne renégat, non seulement de prêcher la Parole à des païens, mais encore, en plus d'une occasion, de m'adresser à des assemblées d'enfants de Dieu. Comme mon cœur monte à Lui maintenant dans mes tranquilles méditations sur sa miséricorde et son amour invariable! Car c'est à cause de ses miséricordes que je n'ai pas été consumé, « parce que ses compassions ne cessent pas, » et je puis dire par expérience : « Elles se renouvellent chaque matin. » Et quoiqu'il arrive bien souvent que le bien que je voudrais, je ne le fais pas, mais bien le mal que je ne voudrais pas, grâces à Dieu, je sais que ce n'est plus moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi (Romains VII, 16-25), et quand Satan vient me tenter au sujet du complet pardon de mes péchés et de mon acceptation en Christ, alors se présente à mon esprit ce merveilleux passage de 1 Corinthiens XV, 17 : « Si Christ n'a pas

été ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés.» Or nous savons quel fait irréfutable c'est que la résurrection, car il y a longtemps que Pierre l'a dit : « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, ce dont nous sommes tous témoins. » (Actes II, 32.) Puis je me rappelle que l'amour de Dieu pour moi ne dépend de rien que je puis faire, mais du fait que je suis son enfant, et par là je connais que je suis son enfant, puisque « quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu. »

Le trait suivant me paraît être un commentaire frappant de cette vérité. Une dame exprimait la pensée que Dieu ne pouvait l'aimer à cause de ses manquements continuels. Elle avait un domestique indou qu'elle appréciait beaucoup, à cause de sa fidélité. Elle avait aussi un fils très méchant qui lui causait de nombreux chagrins. Un chrétien voulant lui montrer combien ses craintes étaient fausses lui dit :

« Vous préférez, sans doute, votre domestique à votre fils.

— Non, en vérité, » répondit-elle, évidemment offensée par cette question. « Comment pouvez-vous demander une chose pareille ?

— Eh bien, madame, » répondit le visiteur, « comme la conduite de votre domestique vous cause pleine satisfaction, tandis que vous avez à vous plaindre de l'indocilité de votre enfant, ne

serait-ce pas naturel que vous aimiez davantage le premier que le second? »

La dame comprit. L'enfant était son enfant malgré toutes ses fautes, et c'est pour cela qu'elle l'aimait. Le serviteur, malgré sa conduite exemplaire, ne se trouvait pas dans la même relation.

Ainsi, chers amis, ne vous laissez jamais aller au découragement. Le chemin est difficile, mais le péché n'a plus d'empire sur vous. Rappelez-vous l'injonction souvent répétée de l'apôtre : « Soyez sobres. » Cela déjà vous préservera de bien des reculs et de bien des heures de regret. N'oubliez pas, comme me le disait une vieille sœur de Taranaki, dans la Nouvelle-Zélande, que, si vous avez joui une fois de la présence de Christ plus que vous n'en jouissez actuellement, vous avez reculé. Rappelez-vous aussi qu'un jeune homme peut rendre pure sa voie, en « prenant garde » non seulement à lire ce qui est écrit dans la parole de Dieu, mais à agir de manière à pouvoir dire avec le psalmiste : « J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pèche pas contre toi. » Vous êtes à Christ; vous ne pouvez pas faire les choses que vous voudriez, car vous êtes laissés ici pour le représenter. Apprenez par conséquent à le connaître, car nous ne pouvons représenter quelqu'un que nous ne connaissons pas. Dieu attend de vous que vous portiez du fruit. Il a dit lui-même : « Que pourrait-on faire de plus à ma vigne que ce que j'ai fait? » Prenez

donc garde que, ne portant pas de fruit, ou même étant une entrave à l'œuvre du Seigneur par une marche insouciant, Dieu ne trouve bon de vous retrancher. Cherchez à vivre dans la puissance consciente du Saint-Esprit non contristé, de sorte que, si tout va mal pour vous du côté des choses terrestres, vous puissiez dire : « Tu demeures. »

Christ demeure à jamais et quand nous regardons
Vers son parfait amour, alors nous apprenons
Que tout ce qui semblait le meilleur sur la terre
Ne se trouve après tout qu'un vain rêve éphémère;
Elles peuvent tomber, ces idoles du cœur;
Christ reste. En le trouvant, on a le vrai bonheur.

Un mot encore, avant de terminer ma lettre qui vous donne un chapitre de l'histoire de ma vie. Si jamais vous êtes retournés en arrière, rappelez-vous que Dieu ne peut mentir et qu'il dit en 2 Chroniques XXX, 9 : « L'Éternel, votre Dieu, fait grâce et est miséricordieux, et il ne détournera pas sa face de vous, si vous revenez à lui. »

« L'Éternel te bénisse, et te garde ! L'Éternel fasse lever la lumière de sa face sur toi et use de grâce envers toi ! L'Éternel lève sa face sur toi et te donne la paix ! » (Nombres VI, 24, 25, 26.)

Votre affectionné,

Clarence NOEL.

P. S. — Dieu a repris à lui notre ami, le dimanche 25 octobre, après de terribles souffrances. Jusqu'à la fin, il n'a jamais proféré une plainte, justifiant Dieu et disant : « Je le mérite. »

ULRICH ZWINGLI, (suite).

CHAPITRE II.

Années d'études.

Quand on étudie la carrière des grands serviteurs de Dieu, on est frappé de voir avec quel soin le Seigneur a créé pour chacun d'eux, un ensemble exceptionnel de circonstances qui les ont admirablement préparés à leur tâche. La biographie de Zwingli le démontre bien.

Agé de neuf ans à peine, il montrait de si hautes capacités intellectuelles que son père trouva qu'il y avait mieux à faire pour lui que de garder les troupeaux. Il le conduisit donc à Wesen où son oncle, le curé, promit de le suivre de son mieux. Mais la science du brave homme n'allait pas loin et, au bout d'une année déjà, remarquant, lui aussi, les capacités extraordinaires de son neveu, il persuada à ses parents de l'envoyer à Bâle pour y poursuivre ses études.

La ville de Bâle jouissait alors d'une grande réputation dans le monde scientifique. Dans son université, fondée en 1460, enseignaient des professeurs éminents. Ses imprimeries publiaient des centaines d'ouvrages d'auteurs anciens et modernes. Enfin, dès le début de la Réformation, un nombre considérable de fugitifs, persécutés dans leurs pays d'origine, y trouvèrent un asile sûr. Parmi eux, citons seulement le Hollandais Erasme qui s'établit

à Bâle en 1521. Cinq ans auparavant, il y avait fait paraître une remarquable édition du texte grec du Nouveau Testament, œuvre à la fois très scientifique et remarquablement consciencieuse, d'après laquelle Luther donna sa version allemande de cette partie de la Bible. L'intérêt qu'Erasme portait à la Parole de Dieu et la correspondance qu'il soutint avec Luther avaient fait croire qu'il se rallierait à la Réforme; malheureusement il était de ceux chez qui la semence tombe dans des endroits rocailleux : « C'est celui qui entend la Parole, et qui la reçoit aussitôt avec joie; mais il n'a pas de racine en lui-même, mais n'est que pour un temps; et quand la tribulation ou la persécution survient à cause de la Parole, il est aussitôt scandalisé. » (Matthieu XIII. 20, 21.)

A Bâle, Zwingli eut pour instituteur, dans l'école élémentaire, Georges Binzli dont la douceur le faisait chérir de tous ses élèves. Le jeune garçon fit, sous sa direction, des progrès si rapides qu'il ne tarda pas à dépasser tous ses camarades, même les plus âgés. Il en résulta parmi eux une telle jalousie à l'égard de leur condisciple, qu'au bout de trois ans il dut quitter Bâle pour se rendre à Berne où il suivit les leçons d'un latiniste de haut mérite, le pieux chanoine Wölflin qui, selon la coutume du temps, avait latinisé son nom sous la forme de Lupulus (le petit loup).

Lupulus était aussi un poète de talent. Avec lui,

Zwingli apprit à composer des vers qu'il aimait à mettre en musique, car il avait un goût prononcé pour le chant. Sa belle voix attira même sur lui l'attention des moines dominicains, qui cherchèrent à l'attirer dans leur ordre en l'invitant à loger dans leur couvent. Mais on ne les connaissait que trop comme des gens de mauvaise vie. Le père de Zwingli frémit à la pensée que son fils fût entré en contact avec eux et, pour l'éloigner radicalement du piège où Satan tâchait de l'entraîner, il lui fit quitter brusquement Berne et l'envoya poursuivre ses études à l'université de Vienne, où il passa cinq heureuses années.

En 1502, nous le retrouvons dans la maison paternelle à Wildhaus. Mais il n'y resta pas longtemps. Son esprit s'était aiguisé, son intelligence s'était épanouie, et il brûlait du désir d'approfondir ses connaissances. Son père ne s'y opposa point, et Zwingli regagna Bâle où, tout en donnant des leçons de latin à l'école de Saint-Martin, afin de pourvoir à sa subsistance, il suivit les cours de l'université et spécialement ceux de Thomas Wittembach. Ce professeur distingué exerçait sur ses élèves une profonde et salutaire influence.

Il leur annonçait des temps nouveaux dans lesquels la grâce divine agirait avec puissance, où la vieille théologie serait remplacée par l'enseignement de la parole de Dieu et spécialement des écrits des apôtres. Il s'élevait avec force contre nombre de

pratiques de l'église catholique, telles que le célibat des prêtres, qu'il traitait d'institution funeste, anti-biblique, et la vente des indulgences, pur charlatanisme à ses yeux. « La mort de Christ, » ajoutait Witteimbach, « constitue le seul moyen de salut pour nos âmes. »

Ces paroles agirent sur le cœur de Zwingli comme un baume bienfaisant, « comme la rosée, comme une pluie fine sur l'herbe tendre, et comme des ondées sur l'herbe mûre. » (Deutéronome XXXII, 2.) « L'étude de la théologie, » avait-il dit peu auparavant, « c'est du temps perdu. » Il n'y trouvait, en effet, ni Christ, ni le Sauveur dont son âme avait besoin. Il avait cherché à éteindre sa soif à « des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau » (Jérémie II, 13), et maintenant il pouvait s'abreuver à la fontaine des eaux vives lorsque ses yeux eurent été ouverts, comme ceux d'Agar dans le désert. (Genèse XXI, 8-21.)

A l'âge de vingt-deux ans, Zwingli reçut la prêtrise et fut appelé comme curé à Glaris. Mais avant de quitter Bâle, il se lia d'amitié avec Capiton et Pellican, qui devaient être plus tard ses collaborateurs dans l'œuvre de la Réforme. *(A suivre.)*

HISTOIRES D'INDIENS.

(Suite)

Mais pour les hommes insouciants auxquels ils s'adressaient, la demande de ces Peaux Rouges,

émaciés et épuisés de fatigue, semblait bien étrange et même incompréhensible. Ils venaient, disaient-ils, du pays du soleil couchant; ils avaient voyagé durant bien des lunes à travers les montagnes neigeuses et les prairies désertes. Ils avaient entendu parler du Dieu de l'homme blanc et aussi du livre du ciel; un étranger les avait visités et leur avait dit des choses qui avaient mis la tribu entière en émoi. Il leur avait parlé du grand Dieu qui a créé l'univers et leur avait déclaré que l'homme blanc possédait un livre traitant de ce Dieu et de la manière de s'approcher de lui. Aussi, pour obtenir ce volume, les quatre Indiens avaient quitté leurs wigwams¹, là-bas, près de l'Océan Pacifique. Et ils venaient, en suppliants, pour obtenir un exemplaire de la Parole de Dieu.

Quelques personnes, intéressées par l'aspect étrange des Indiens et par leur extraordinaire requête, les conduisirent auprès du commandant militaire de la ville et les pauvres gens lui répétèrent leur simple histoire en implorant son secours. Malheureusement pour eux, bien que le général fût un homme bienveillant, il appartenait à la religion catholique romaine. Il amena les Indiens auprès de l'évêque et des prêtres de son église, qui les reçurent avec la plus grande hospitalité, leur montrèrent des images de la vierge Marie et des saints, mais

1) C'est ainsi qu'on désigne les habitations des Peaux Rouges.

firent la sourde oreille à leur demande mille fois répétée de posséder une Bible. Ne se souciant aucunement des choses qui leur étaient présentées, les Indiens suppliaient sans se lasser, mais en vain.

Epuisés par les fatigues de leur voyage, deux des sauvages moururent à St-Louis. Les deux survivants découragés, rongés par la nostalgie de leurs forêts natales, se préparèrent à regagner leur patrie lointaine. Avant leur départ, les citoyens organisèrent en leur honneur un grand banquet; des discours furent prononcés, et l'un des Indiens dut prendre la parole à son tour. Sa réponse mérite d'être lue et méditée avec attention, car ne résume-t-elle pas, dans son éloquence fruste et sauvage, le cri du cœur de tant de pauvres êtres fatigués et chargés, cherchant la vérité, mais ne sachant comment la saisir? **C'est le Livre qu'il leur faut.** Notre langue se prête mal à rendre les poétiques accents du pauvre Indien, mais voici à peu près ses paroles :

« Je suis venu à vous, sur la piste guerrière, du pays du soleil couchant au delà des grandes montagnes. Vous étiez les amis de mes pères qui s'en sont allés par le long chemin dont on ne revient pas. Je suis venu avec un œil à demi-ouvert, cherchant la lumière pour mon peuple qui est assis dans les ténèbres; je m'en retourne avec mes deux yeux fermés. Comment puis-je retourner aveugle vers mon peuple? Je me suis frayé un chemin jusqu'à vous d'un bras vigoureux, au travers des tribus enne-

mies et des pays inconnus, car je voulais rapporter un grand trésor à mon peuple. Je m'en retourne les mains vides et les deux bras brisés. Deux frères m'avaient accompagné. Ils étaient des braves qui avaient traversé de nombreux hivers et des guerres sanglantes. Nous les laissons endormis auprès de vos wigwams et de votre grande masse d'eau. Ils étaient las depuis bien des lunes et leurs mocassins¹ s'étaient usés. Mon peuple m'avait envoyé pour chercher le Livre du ciel du visage pâle. Vous m'avez conduit là où vos femmes dansent, comme nous ne permettrions pas aux nôtres de danser; le livre n'était pas là. Vous m'avez conduit où on adore le Grand Esprit avec des cierges; le livre n'était pas là. Vous m'avez montré les images des bons esprits et du bon pays au delà de celui-ci; mais le livre qui nous en apprend le chemin, vous ne me l'avez pas donné. Je m'en retourne le long du triste sentier, vers mon peuple, au pays des ténèbres. Vous avez alourdi mes pieds par vos présents; mes bras se fatigueront à les porter, mais parmi tous vos dons, je ne vois pas le livre. Lorsque, devant le conseil assemblé, après bien des lunes, je dirai à mon pauvre peuple aveugle que je ne rapporte pas le livre, aucune parole ne sortira de la bouche des vieillards, ni de celle des jeunes guerriers. L'un après l'autre, ils se lèveront et sortiront en silence. Mon peuple mourra dans les ténè-

1) Chaussures indiennes.

bres et s'en ira vers d'autres prairies, par le long chemin d'où l'on ne revient jamais. Aucun visage pâle ne nous accompagnera, et point de livre ne nous indiquera la route. Je n'ai plus de paroles! »

Combien pathétique est la plainte du pauvre Indien et quelle responsabilité que celle de ces hommes, soi-disant civilisés, qui lui refusaient la Parole de vie! Mais Dieu, dans sa grâce, permit que parmi les auditeurs se trouvât un jeune homme dont le cœur fut touché par le discours du Peau Rouge; il écrivit à des amis habitant le nord des États-Unis, leur racontant ce qui s'était passé. Aussitôt quelques chrétiens s'émurent et s'occupèrent de la chose, mais deux ans s'écoulèrent avant qu'un missionnaire portant la Bible ne pût atteindre la tribu en question.

Pendant ce temps un troisième Indien mourut sur le chemin du retour, et un seul envoyé survécut pour annoncer au Grand Conseil des chefs que ses trois compagnons avaient expiré et que les visages pâles leur refusaient le Livre du ciel. Grand fut le désespoir des pauvres gens, si grand même qu'il se changea dans leurs cœurs en colère et en haine; et lorsqu'enfin le missionnaire les trouva, il eut à lutter chez eux, plus que chez les autres tribus, contre l'amertume et la défiance qui les avaient envahis. Dieu soit béni, sa Parole est puissante et opérante, et le travail de ses serviteurs, bien qu'accompagné de difficultés sans nombre, n'est pas vain devant lui. L'incident suivant en fait foi.

Le chef qui savait pardonner.

C'est un fait bien connu de tous les missionnaires qui ont travaillé parmi les Peaux Rouges, que le sentiment le plus difficile à surmonter chez ces sauvages est leur besoin de vengeance lorsqu'ils ont essuyé une injure quelconque. Quelquefois des dettes sanglantes se transmettent de génération en génération, et le père mourant qui n'a pu lui-même se venger de son ennemi, lègue à son fils le devoir d'user de représailles, le menaçant même, en cas d'échec ou de négligence, des plus affreuses malédictions.

Alors que les vastes plaines du nord-ouest du Canada n'avaient pas encore été ouvertes à la civilisation, les Indiens erraient en liberté dans ces immenses prairies. De toutes leurs tribus, celle des Crees était la plus nombreuse et la plus puissante. La petite vérole et d'autres terribles épidémies n'avaient pas encore sévi parmi eux, enlevant par centaines et par milliers leurs plus vaillants guerriers, et ne laissant aux Peaux Rouges que l'ombre de leur gloire passée. Le chef le plus illustre parmi les Crees, se nommait Maskepetoon, ou « Bras tordu, » parce que l'un de ses bras avait été blessé et déchiqueté de telle façon dans ses combats avec ses terribles voisins, les Indiens Pieds noirs, que, en se guérissant, les muscles s'en étaient rétrécis et déformés, laissant le membre complètement dévié.

(A suivre)

Réponses aux questions du mois de mars.

1. — (Lire 1 Rois VIII et non VII, comme cela a été indiqué par erreur) 1 Rois XVII, 1-2; Daniel X.
2. — 1 Rois IX, 25.
3. — 1 Rois IX, 28; X, 22.
4. — 2 Chroniques VIII, 3.
5. — 1 Rois IX, 20.
6. — 1 Rois X, 2, 13.



Questions pour le mois d'avril.

A lire 1 Rois XI, Proverbes I-VI.

1. — D'après l'ordonnance donnée par Dieu en Deutéronome XVII, 14-20, quels furent les trois points essentiels dans lesquels Salomon manqua?

2. — Quel fut le principal adversaire que Dieu suscita à Salomon? Que savons-nous de la jeunesse de cet homme?

3. — Dans les Proverbes, la sagesse est représentée comme une personne qui fait retentir sa voix sur les places. Quel sera le sort de ceux qui l'écoutent? de ceux qui refusent de le faire?

4. — Qui est-ce qui donne la sagesse? Trouver aussi dans Jacques le moyen de l'obtenir.

5. — Quel verset dans ces chapitres semble faire allusion à l'affection que les parents de Salomon portaient à leur fils?

6. — Relever dans votre lecture 8 passages décrivant la marche selon Dieu (sentier, voie, pied, chemin, etc.) et 4 décrivant celle du méchant.



LE COUCOU.

C'est la saison printanière,
Du coucou j'entends la voix ;
Ainsi que la primevère,
Il vient égayer les bois.

Chantre ailé, plein d'assurance,
Préludant au renouveau,
Il me parle d'espérance,
D'un jour de tous le plus beau.

Je songe à l'ère nouvelle
Qui va s'ouvrir au saint lieu,
A cette gloire éternelle
Promise au peuple de Dieu.

Ce jour est bien près d'éclorre;
Il sera sans lendemain;
La fraîcheur de son aurore
Ne connaît pas le déclin.

C'est pourquoi j'aime à l'entendre
Ce messager du beau temps;
Et je suis heureux d'attendre
Le magnifique printemps.

LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU.

(Suite.)

Retour de Jésus en Galilée.

Maintenant Jésus commence son activité publique. (v. 12-17.) Ayant lié l'homme fort, il va piller ses biens, accomplissant son œuvre de grâce, de patience et de miséricorde, au milieu de ce peuple

aveugle, qui rejettera son Messie. Déjà son précurseur, Jean le Baptiseur, est jeté en prison par Hérode, présage de ce qui attend le Seigneur. (v. 12.) L'emprisonnement de Jean est raconté, en même temps que sa mort, au chap. XIV, 1-12, mais on ne sait au juste combien de temps il a été captif.

Apprenant le triste sort de Jean, Jésus quitte la Judée et se rend en Galilée où la haine d'Hérode avait obligé ses parents à se retirer à leur retour d'Égypte. C'était en même temps l'accomplissement d'une prophétie d'Ésaïe IX, 1-2. Le ministère du Seigneur devait commencer au milieu des pauvres en Israël, et non au milieu des orgueilleux Juifs de Jérusalem et de la Judée. La Galilée était, nous l'avons vu, méprisée par les Juifs à cause du mélange de population étrangère, de son éloignement du centre religieux, et de son incorporation au royaume d'Israël, dont les habitants avaient été transportés en Assyrie sous Pékakh avant le reste des dix tribus. (2 Rois XV, 39.) Mais, selon la belle prophétie d'Ésaïe¹, c'est là que la lumière devait se lever : « Terre de Zabulon, et terre de Nephthali, chemin de la mer au delà du Jourdain, Galilée des nations : le peuple assis dans les ténèbres a vu une grande lumière; et à ceux qui sont assis dans la région et dans l'ombre de la mort, la lumière s'est levée sur eux. » Celui qu'ils connaissaient, comme le fils du charpentier, apparaît tout à coup comme

(1) Ésaïe IX, 1-2; Matthieu IV, 15-16.

la lumière du monde qui resplendit sur eux. C'est dans cette contrée que le Seigneur accomplit la plus grande partie de son ministère.

Ce n'était pas que ces gens-là fussent meilleurs que d'autres, car venu à Nazareth, Jésus en est chassé (Luc IV, 16-30), ce qui l'oblige à aller à Capernaïm, ville qui se trouvait justement dans la Basse Galilée, désignée par Esaïe, sur le passage qui conduisait des bords de la Méditerranée en Orient, « le chemin de la mer. » La grâce de Dieu ne regarde pas à ce qu'est l'homme, sinon pour le sauver. Dieu se plaît à faire briller sa lumière là où les ténèbres sont les plus profondes, afin de mieux manifester ce qu'il est, et aussi afin de montrer qu'il n'agit pas à la façon de l'homme, car il s'occupe de ce que nous méprisons le plus.

« Dès lors Jésus commença à prêcher et à dire : Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. » (v. 17.) Le roi se trouvait là, en effet, mais il fallait se repentir, car il ne pouvait régner sur des hommes pécheurs et impénitents, qui méconnaissaient l'amour de Dieu.

Appel des disciples.

Le Seigneur a voulu s'associer des compagnons dans son œuvre d'amour, et il leur communiquera de la puissance pour l'accomplissement de la mission qu'il allait leur confier.

(v. 18-22.) — « Comme il marchait le long de la

mer de Galilée, Jésus vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient un filet dans la mer, car ils étaient pêcheurs; et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Les disciples avaient à apprendre ce qu'était l'amour de Dieu pour eux, afin de pouvoir, eux aussi, travailler à délivrer d'autres hommes de la misère où le péché les avait plongés. « La mer » représente le monde, dans lequel le filet de l'Evangile est jeté pour amener des hommes à Dieu. (Matthieu XIII, 47; Jean XXI, 1-14.) Ils quittèrent tout et le suivirent. Plus loin, deux autres frères, Jacques et Jean, raccommodaient leurs filets avec leur père. Jésus les appelle aussi; ils quittèrent la nacelle et leur père, et le suivirent.

L'appel du Seigneur avait assez de puissance sur leurs cœurs pour les amener à renoncer à tout afin de le suivre. Lui voulait les former pour le service auquel il les destinait, comme nous l'avons vu au v. 19. Il en est de même aujourd'hui. C'est le Seigneur lui-même qui appelle ses serviteurs et qui les forme, sans avoir besoin pour cela du concours de l'homme qui a voulu lui-même appeler et former les serviteurs de Dieu. Lui dit : « **Je vous ferai pêcheurs d'hommes.** »

Le Seigneur appelle du reste aussi tous les pêcheurs à le suivre dans le chemin qui mène à la vie.

Tous nos jeunes lecteurs ont entendu cet appel! Tous ont-ils répondu?

Activité de Jésus.

Les v. 23-25 nous donnent un résumé de l'activité de Jésus dans son service. Il allait par toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toutes sortes de maladies parini le peuple. L'Évangile du royaume est la bonne nouvelle qui annonce aux hommes l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. Il sera de nouveau annoncé après l'enlèvement des saints, à ceux qui n'auront pas entendu l'Évangile de la grâce prêché depuis la mort du Seigneur jusqu'à aujourd'hui.

La renommée du Seigneur se répandit par toute la Syrie; « et on lui amena tous ceux qui se portaient mal, qui étaient affligés de diverses maladies et de divers tourments, et des démoniaques, et des lunatiques, et des paralytiques, et il les guérit. Et de grandes foules le suivirent de la Galilée, et de Décapolis, et de Jérusalem, et de Judée, et de par delà le Jourdain. » On voit par ce merveilleux résumé, quelle activité le Seigneur a déployée dans ce monde et combien son ministère s'est étendu au delà des territoires juifs, jusqu'aux contrées qui étaient comprises dans l'ancienne délimitation du pays. (Josué I, 4; Deutéronome XI, 24.)

Au jour où Christ régnera, la bénédiction s'étendra aussi dans ces limites et jusqu'aux extrémités de la terre; certains pays même, tels que l'Assyrie

et l'Égypte, seront particulièrement favorisés. (Ésaïe XIX, 24-25.)

Le sermon sur la montagne.

On donne ce nom aux discours du Seigneur rapportés dans les chapitres V, VI et VII. L'Esprit de Dieu les a groupés en un discours ininterrompu dans cet évangile, quoiqu'ils aient été prononcés en diverses occasions, comme on le voit dans l'évangile selon Luc, VI, 20-49; XI, 1-12; XII, 22-31; XVI, 13.

Non seulement le Seigneur annonçait que le royaume s'était approché et qu'il fallait se repentir pour y entrer, mais il présente dans ces discours ce qui caractérise ce royaume et ceux qui en feront partie. Ainsi qu'il est dit de lui : « J'ai annoncé la justice dans la grande congrégation; voici, je n'ai point retenu mes lèvres, Éternel! tu le sais. » (Psaume XL, 9.) Les Juifs prétendaient avoir droit au royaume, parce qu'ils étaient enfants d'Abraham; mais le Seigneur leur enseigne ce qui doit caractériser ceux qui seuls y auront part, ainsi les croyants de nos jours.

Les « bienheureux. »

Le Seigneur commence par désigner les caractères de ceux qu'il appelle « bienheureux. » (V, 1-12.) Ce ne sont pas ceux que le monde appellerait de ce nom, d'où il découle qu'ils ne sont pas du monde.

Chose remarquable, presque toujours dans la Parole, ceux qui sont ainsi désignés ont besoin d'encouragements dans une position difficile, tandis qu'il est dit : « Malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous. » (Luc VI, 26.) Si l'on est agréable aux hommes en admettant leurs principes, on aura affaire avec le jugement de Dieu.

Ces « bienheureux. » déclarés tels par Celui qui sait ce qu'est le vrai bonheur, sont d'abord **les pauvres en esprit**, ceux qui croient Dieu, comme de petits enfants. Ils ne raisonnent pas, ne font pas valoir leur intelligence pour discuter ce que Dieu a dit. Ils croient; ils possèdent le royaume. (Voir chap. XI, 25; XVIII, 3; XIX, 14.) C'est l'opposé de ce qui caractérise les hommes aujourd'hui.

Ceux qui **mènent deuil** sont aussi « bienheureux; » ils ne peuvent que pleurer en voyant les ravages du péché dans le monde, le rejet du roi et de son autorité. Lorsqu'il régnera, ils seront consolés.

Les **débonnaires** sont bienheureux. A cause de leur douceur de caractère, ils n'insistent pas sur leurs droits dans l'état actuel du monde; quand le roi fera valoir les siens, ils hériteront le pays (d'Israël).

Ceux qui ont **faim et soif de la justice** seront rassasiés; ils ne la trouvent pas dans ce monde; ils la recherchent, ainsi que le royaume de Dieu. (Chap. VI, 33.)

Les **miséricordieux** sont ceux qui agissent d'après

les principes de la grâce; miséricorde leur sera faite à leur tour, ils seront délivrés de la condition difficile dans laquelle le roi trouvera le résidu confiant en lui lorsqu'il apparaîtra.

Bienheureux ceux qui ont le **cœur pur**, car ils verront Dieu. Le cœur pur est celui qui n'a que des motifs purs, réglés à la lumière de Dieu qui juge les pensées et les intentions du cœur. Ce n'est pas quelqu'un qui ne pèche plus, mais qui, par exemple, ne veut obéir qu'à Dieu, ne désire pas faire autre chose que ce qui lui plaît.

Au milieu des troubles et de l'agitation causés par toutes les conséquences du péché, bienheureux ceux qui **procurent la paix**; appelés fils de Dieu, ils seront manifestés comme fils de Celui qui est si souvent appelé le Dieu de paix. (Romains XVI, 20; 2 Corinthiens XIII, 11; Philippiens IV, 9; 1 Thessaloniens V, 23; Hébreux XIII, 20.)

Bienheureux ceux qui sont **persécutés à cause de la justice**, à cause de leurs actes justes, la pratique du bien. C'est à eux qu'est le royaume des cieux.

Bienheureux ceux que l'on **injuri**era, que l'on **persécutera**, dont on dira, en mentant, toute espèce de mal, **à cause du nom du Seigneur**, parce qu'ils aiment le Seigneur, et qu'ils se montrent ouvertement pour lui au milieu d'un monde qui le hait. Leur récompense est grande dans les cieux, et non seulement dans le royaume.

Comme nous l'avons dit, tous ces caractères doi-

vent être les nôtres aujourd'hui, en attendant qu'ils soient ceux des futurs témoins de Christ, au milieu du peuple apostat, dans l'attente de leur Roi. Car nous aussi nous attendons le Seigneur, et il désire nous trouver dans la fidélité et la vigilance lorsqu'il viendra. Cherchons donc tous à réaliser ces caractères, qui sont ceux que le Seigneur a manifestés ici-bas, lui notre parfait modèle.

Sel et lumière.

Le Seigneur ajoute au tableau qu'il a fait des caractères de ses disciples, deux autres, qui sont représentés par **le sel** et **la lumière**. (v. 13-16.) « Vous êtes le sel de la terre. » Le sel est l'emblème de ce qui conserve la pureté, en empêchant la corruption. Le croyant doit maintenir ce caractère au milieu du monde, afin d'en reproduire les effets autour de lui. « Car si le sel a perdu sa saveur, avec quoi sera-t-il salé? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes. » Si le croyant ne se sépare pas de la corruption, s'il se mêle au monde, il n'a plus sa raison d'être; il ne sert à rien.

« Vous êtes la lumière du monde. » La lumière manifeste tout, elle brille dans la nuit. Aussi elle doit être mise en évidence, sur un pied de lampe, et non sous un boisseau¹ qui en entraverait le rayonnement. Le boisseau représente les affaires de cette

(1) Ancienne mesure de capacité.

vie qui empêchent si souvent notre lumière de luire. « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » La lumière est toute manifestation de la vie de Dieu devant les hommes. Elle luit par des œuvres qui sont le produit de la nouvelle nature, ce que Dieu appelle des « bonnes œuvres, » ou œuvres justes et droites, et non seulement ce que le monde appelle « des bonnes œuvres, » ou œuvres charitables. Si les hommes voient ces œuvres-là, fruits de la vie divine, ils sont obligés d'en reconnaître l'origine. Soyons plus fidèles, afin que les hommes puissent attribuer à Dieu ce qu'ils voient en nous, et ainsi le glorifier. Au commencement cette lumière brillait plus vivement devant les hommes. (Actes II, 47: V, 13.) Dans le règne de Christ, non seulement les hommes verront cette lumière qui aura Christ pour foyer; mais ils marcheront à son éclat. (Apocalypse XXI, 23.)

(A suivre)

Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois d'avril.

1. — L'obéissance.
2. — Parce que Dieu ne le lui avait pas commandé.
3. — C'est faire quelque chose pour voir si Dieu sera fidèle à sa parole.
4. — En obéissant à la parole de Dieu.

QUESTIONS.

1. — Quelles sont les deux raisons qui ont poussé le Seigneur à commencer son ministère par la Galilée?
 2. — Qui doit appeler et former les serviteurs de Dieu?
 3. — Citer sept classes de bienheureux.
 4. — Comment faire luire sa lumière devant les hommes?
-

ULRICH ZWINGLI.

(Suite.)

CHAPITRE III.

Zwingli à Glaris.

Placé à la tête d'une grande paroisse, Zwingli avait un vif sentiment de sa responsabilité; il apportait un soin minutieux à sa prédication et s'efforçait de dégager les vérités évangéliques des idées étrangères qui s'y étaient associées durant le cours du moyen âge. Son goût pour la musique, son caractère enjoué, les tendances pratiques de son esprit, le rendirent bientôt populaire.

Cependant, les ombres ne manquaient pas sur son chemin. L'ignorance profonde de la plupart des membres du clergé le choquait profondément. Dans

une réunion où se rencontrèrent un grand nombre de curés de la Suisse, on trouva que trois seulement avaient lu la Bible entière; parmi les autres, la majorité connaissait à peine le Nouveau Testament.

Zwingli lui-même avait encore tout à apprendre. « Je reconnais, » disait-il à cette époque, « que je suis un grand pécheur devant Dieu, mais je n'ai pas mené une existence immorale. Je veux être droit et sincère dans toutes les situations où le Seigneur jugera bon de me placer. » Il devait faire bien des expériences douloureuses pour comprendre que les bonnes résolutions ne servent à rien, si elles ne sont pas prises dans la dépendance du Seigneur. Il ne pouvait pas dire, comme l'apôtre Paul : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien; car le vouloir est avec moi, mais, accomplir le bien, cela je ne le trouve pas. » (Romains VII, 18.) C'est que l'Évangile n'avait pas encore atteint sa conscience pour l'amener à s'écrier, le front dans la poussière : « Misérable homme que je suis! » (Romains VII, 24), puis à tourner ses regards vers le Sauveur, auprès duquel, seul, il pouvait trouver la réponse dont il avait besoin, et enfin à dire, avec l'accent de la plus profonde reconnaissance : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie. » (Philippiens IV, 13.)

Quoi qu'il en soit, Zwingli désirait ardemment accomplir à la gloire de Dieu la tâche qui lui incombait. Le souci de ses paroissiens lui causait parfois

de véritables angoisses, et ce passage lui semblait être un appel direct et personnel : « Où est le troupeau qui t'a été donné, le troupeau de ta gloire ? » (Jérémie XIII, 20.) Il écrivait plus tard : « Tout jeune que je fusse, mes fonctions de prêtre me causaient plus d'appréhension que de joie, car j'avais sans cesse présent à l'esprit ce fait que, si l'une ou l'autre de mes brebis périssait par ma faute ou à la suite d'une négligence de ma part, son sang me serait redemandé. » Cependant, il se figurait encore, à ce moment-là, que ce dont le peuple avait besoin, c'était surtout d'une réforme des mœurs et que, pour la réaliser, il fallait déraciner deux abus qui sévissaient alors dans la Suisse entière : les pensions que nombre de magistrats et de citoyens recevaient de souverains étrangers, et le service militaire pour le compte de ces mêmes souverains et du pape, auquel le cardinal Schinner notamment, le grand pourvoyeur du Saint-Siège, entraînait ses compatriotes.

En 1512 et en 1515, Zwingli dut même, en qualité d'aumônier, accompagner en Italie la bannière de Glaris, et il assista aux batailles de Novare et de Marignan. Il vit ainsi de près les maux occasionnés par la guerre; ce spectacle l'impressionna vivement. En outre, ayant dû séjourner quelque temps à Milan, il visita les églises de cette ville et constata qu'on y faisait usage d'une liturgie autre que celle prescrite par Rome. Or, depuis son enfance, il

avait toujours cru que l'église romaine était celle de Christ, invariable et immuable comme Christ lui-même; aussi la découverte qu'il venait de faire le rendit-elle fort perplexe. Il se convainquit peut-être en outre que la liturgie ambrosienne, employée à Milan, se rapprochait davantage de l'enseignement biblique. Quoiqu'il en fût, l'esprit agité par toutes ces pensées qui le troublaient, il s'écriait, avec un accent de profonde sincérité : « Seule la Bible ne change pas ! »

De retour à Glaris, Zwingli se mit à sonder la Parole avec plus de zèle que jamais. Désirant la mieux connaître dans l'original, il étudia la langue grecque, « afin, » disait-il, « de puiser à la source même la doctrine du Christ. » Belle illustration, n'est-il pas vrai? de ce que peut produire dans le cœur le désir sincère d'approfondir les mystères insondables de la volonté du Seigneur. Nous trouvons aussi, dans l'exemple de Zwingli, un sérieux avertissement à l'égard de certaines personnes, bien intentionnées sans doute, mais qui sont trop portées à méconnaître l'utilité de la culture intellectuelle. Nous lisons en I Corinthiens VIII, 1 : « La connaissance enfle; » il y a là, en effet, un grand danger dont nous avons à être gardés. Mais n'oublions pas que nos facultés sont un don que nous a confié le Seigneur, afin que nous l'utilisions à sa gloire. Ne méprisons donc pas les moyens qu'il nous accorde pour les développer; profitons-en largement, mais

ayons toujours devant nous ces mots de Colossiens III, 17 : « Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père. »

Au milieu de ces absorbants travaux, Zwingli apprit qu'Érasme était arrivé à Bâle. Il s'y rendit aussitôt pour le rencontrer, car il avait lu ses nombreux écrits et brûlait du désir de faire sa connaissance personnelle. Bien faits pour se comprendre, les deux hommes éprouvèrent bientôt une vive amitié l'un pour l'autre. Mais pendant son court séjour à Bâle, Zwingli rencontra Myconius et Oecolampade, deux futurs réformateurs, dont l'influence sur lui devait être profonde et durable. Érasme professait pour l'un et l'autre la plus vive estime; il avait fait cadeau à Oecolampade, qui, encore prêtre catholique, proclamait « l'Évangile de la grâce de Dieu, » des premiers chapitres de l'évangile selon Jean, en lui disant : « Nous ne devons chercher dans les Écritures qu'une chose, savoir Jésus-Christ. » Zwingli puisa déjà alors, dans la compagnie de ses futurs compagnons de lutte, des trésors de force et de courage, dont il ne manqua pas de remercier le Seigneur, tellement il est vrai que « le fer s'aiguise par le fer, et un homme ranime le visage de son ami. » (Proverbes XXVII, 17.)

C'est ainsi que s'opérait chez Zwingli un travail de conscience lent, mais profond. Le spectacle des guerres d'Italie, entreprises sur l'appel du pape, lui

avait clairement démontré combien celui qui osait s'intituler « le représentant de Dieu sur la terre, » était loin de pratiquer les enseignements de la Parole, car au lieu d'annoncer aux peuples la bonne nouvelle du salut et de la paix par la foi en Christ, il les entraînait sans cesse à de nouvelles guerres. Doué d'une conscience droite et délicate, Zwingli ne pouvait manquer de se détacher graduellement d'une Église qui se montrait si indigne de sa mission. D'autre part, hanté par la crainte de la mort et par la préoccupation de l'éternité, il fit un sérieux retour sur lui-même. Il comprit l'impuissance absolue de l'homme à réaliser son propre salut, à secouer le fardeau accablant de ses péchés. La lumière jaillit dans son cœur. Il comprit enfin qu'en Christ, et en Christ seul, le pécheur perdu et repentant trouve la réponse à son cri d'angoisse : « Seigneur, aie pitié de moi ! »

Mais Zwingli n'était pas homme à cacher la lampe sous le boisseau, et la hardiesse avec laquelle il proclama les nouvelles doctrines lui valut de telles inimitiés qu'il dût quitter Glaris.

(A suivre.)

HISTOIRES D'INDIENS

(Suite)

Maskepetoon n'avait de passion que pour la guerre et il faisait ses délices des combats à l'indienne, tout de ruses et d'embuscades et se terminant, en

cas de succès, par des cruautés inouïes exercées sur les prisonniers ennemis. Bien pittoresque était le costume de ces guerriers des plaines. Les plumes de l'aigle, l'oiseau royal, formaient leurs coiffures. Leurs boucliers étaient faits du cuir épais enlevé du cou d'un vieux buffle. Leurs vêtements, richement brodés, provenaient des peaux des daims ou des cerfs abattus à la chasse et habilement tannées et préparées par les femmes de la tribu. La plupart des chevaux étaient de magnifiques animaux dressés au combat.

M. Rundle, un prédicateur wesleyen, fut le premier missionnaire qui, au prix de grands dangers, visita les Crees et leur apporta fidèlement le message du salut. Ses paroles frappèrent d'étonnement les sauvages guerriers des prairies. « D'où ce petit homme apporte-t-il ces étranges nouvelles ? » se demandaient-ils les uns aux autres. On convoqua les sorciers pour avoir leur avis; ceux-ci répondirent qu'il était sans doute descendu directement du ciel, mais que ses paroles étaient trop difficiles pour les Indiens.

James Evans à son tour, dans une de ses merveilleuses tournées d'évangélisation, visita Maskepetoon et ses Indiens. Quelques-uns de ces derniers reçurent la vérité et furent baptisés, mais chez le chef lui-même les instincts belliqueux étaient trop prononcés pour qu'il acceptât facilement le message de la paix.

Plusieurs années plus tard, un autre vaillant pionnier de l'Évangile, M. Mc Dougall, s'engagea lui aussi dans ces immenses solitudes, où il devait laisser sa vie. Afin d'avoir plus de prise sur les sauvages et saisir les occasions de leur annoncer Christ, M. Mc Dougall passait parfois des mois entiers en compagnie des hommes rouges, les suivant dans leur vie nomade et chassant avec eux le buffle ou le daim. Chaque soir, lorsqu'on campait pour la nuit, le missionnaire priait avec les Indiens, puis lisait et expliquait la parole de Dieu. Ces simples services, tenus autour des feux de bivouacs au milieu des forêts, sont une des joies du missionnaire. Un soir, M. Mc Dougall lut à ses auditeurs attentifs le récit du jugement et de la mort du Seigneur Jésus. Il insista surtout sur la prière du Sauveur pour ses meurtriers : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » et, connaissant fort bien l'esprit vindicatif des Indiens, il leur représenta avec force que, s'ils désiraient vraiment que le Grand Esprit leur pardonnât leurs fautes, ils devaient avoir en eux-mêmes la pensée de Christ et pardonner à leurs ennemis. Maskepetoon sembla vivement touché par cette conclusion, mais personne ne lui dit rien ce soir-là.

Le lendemain, comme la compagnie, formée par plusieurs centaines de guerriers, chevauchait à travers les magnifiques prairies, un des chefs qui se trouvait à l'avant-garde revint vivement en

arrière à la recherche de M. Mc Dougall; réglant le pas de son fougueux coursier sur celui de la monture plus douce du missionnaire, il supplia ce dernier d'abandonner pour quelques heures la troupe belliqueuse; il ne convenait pas, ajouta-t-il, que « le visage pâle aux bonnes paroles » assistât aux tortures qui allaient être infligées à l'homme se trouvant à la tête de la petite bande d'Indiens qui s'approchaient d'eux.

Il paraît que, plusieurs mois auparavant, Maskepetoon avait envoyé son fils au delà des montagnes, pour chercher dans une vallée abritée quelques chevaux de race qui y avaient hiverné. Le vieux chef choisit un de ses guerriers pour être le compagnon de route de son fils. D'après ce que l'on apprit plus tard, cet homme, poussé par l'amour du gain, et ayant une bonne occasion pour vendre les chevaux, assassina le fils du chef, se défit des animaux et, ayant caché en lieu sûr le prix de son crime, revint auprès de sa tribu. Là, il raconta qu'en traversant un des passages les plus dangereux de la montagne, le jeune homme avait perdu pied et était venu s'abîmer au fond d'un terrible précipice; que, à lui seul, il n'avait pu maîtriser les fougueux coursiers et qu'il avait dû les lâcher dans les plaines.

N'ayant aucune raison pour douter de la véracité du narrateur, Maskepetoon et son peuple durent bien accepter son récit, tout improbable qu'il parût. Toutefois avec le temps, la vérité se fit

jour. La tragédie sanglante avait eu des témoins sans que le meurtrier s'en doutât. Et maintenant, pour la première fois depuis qu'il savait tout, Maskepetoon allait se trouver en présence de l'assassin de son fils. Il n'était donc pas étonnant que son subordonné s'attendît à être le témoin d'une vengeance sanglante. Mais au lieu de se rendre à l'injonction qui lui était faite de rester en arrière, M. Mc Dougall, au contraire, donna la bride à son cheval et vint se placer à quelques pas en arrière du vieux chef, qui, splendidement monté, tenait la tête de sa guerrière escorte. Au grand galop les cavaliers avançaient à travers la plaine, et du cœur du missionnaire s'élevait une ardente prière pour que la colère de l'homme tournât à la gloire de Dieu. Lorsque les deux troupes ne furent plus qu'à quelques centaines de mètres l'une de l'autre, l'œil d'aigle du vénérable guerrier eut vite fait de découvrir le meurtrier. Tirant son tomahawk¹ de sa ceinture, il devança les siens au galop rapide de son coursier et vint se placer en face de l'homme qui lui avait fait le mal le plus terrible qui se puisse infliger.

M. Mc Dougall se trouvait assez près pour suivre toute la scène. Maskepetoon, regardant dans les yeux celui qui lui avait brisé le cœur, parla d'une voix qui tremblait d'émotion contenue, mais sans qu'un muscle de son visage ne trahît ce qu'il res-

1) Hache de guerre.

sentait. « Tu as tué mon enfant; tu mérites la mort. Je t'avais choisi pour être son compagnon; je t'avais honoré d'une place de confiance à ses côtés; tu m'as trahi et tu as assassiné mon fils unique. Tu nous as fait, à moi et à ma tribu, la plus grande injure qui se puisse infliger; tu m'as brisé le cœur, car tu as détruit celui qui m'aurait succédé quand je ne serai plus au nombre des vivants. Tu mérites la mort et, si je t'avais rencontré hier, mon tomahawk serait déjà logé dans ton crâne. Mais, hier au soir, le missionnaire nous a dit que le Grand Esprit voulait que nous pardonnions à nos ennemis, même à ceux qui nous ont fait le plus grand tort. Tu as été mon pire ennemi. » Puis d'une voix vibrante : « Comme j'espère que le Grand Esprit me pardonnera, moi, je te pardonne. » Enfin, se redressant et avec sévérité, il s'écria : « Mais va-t'en du milieu de mon peuple et ne reparais jamais en ma présence. »

Alors le calme de Maskepetoon l'abandonna. Le cœur déchiré par les sentiments contradictoires qui l'agitaient, le vieillard se courba sur le cou de son cheval et laissa libre cours à son émotion. Pour la première fois de sa vie peut-être, le chef indien éclata en sanglots convulsifs.

Maskepetoon se montra dès lors un témoin de Christ fidèle et dévoué. Il abandonna ses goûts belliqueux et, ayant appris à lire, la parole de Dieu devint sa joie et sa consolation. Il passa le reste

de sa vie à faire du bien. Par des exhortations émouvantes et passionnées, il suppliait ses gens à renoncer à leur existence criminelle et à devenir des disciples du Seigneur Jésus. De nombreux Indiens de sa tribu furent touchés à salut et reçurent la paix. Désireux d'être en bénédiction à ses anciens ennemis, les Pieds noirs, Maskepetoon se rendit auprès d'eux, n'ayant en sa main d'autre arme que sa Bible, afin de leur parler de l'amour du Sauveur. Un des chefs sanguinaires de la tribu le vit arriver; se souvenant des combats de jadis, il saisit sa carabine et, au mépris de toutes les lois divines et humaines, il fit feu à bout portant sur le vieux chrétien.

Ainsi mourut Maskepetoon, un vaillant martyr dans la cause de Christ. *(A suivre)*

L'ABEILLE ET LE MIEL

L'atmosphère se réchauffe sous les rayons du soleil du printemps, et la nature commence à sortir du sommeil dans lequel elle était plongée durant les longs mois de l'hiver. Les prés s'émaillent de mignonnes fleurettes aux couleurs variées, et le saule marsault, le noisetier offrent aux diligentes abeilles le premier pollen de l'année pour élever leur couvain. Elles sont maintenant en activité. Le

bourdonnement qu'elles font entendre exprime leur joie de pouvoir se livrer de nouveau à leur labeur habituel, après leur longue réclusion.

Combien diverses sont les leçons que ces admirables insectes nous donnent. Ainsi que nous le verrons, il en est une surtout qu'il importe de retenir.

En général, on prend l'abeille pour l'emblème d'une activité soutenue et intelligente. Chose remarquable, jamais la Bible, qui fait quelquefois mention des abeilles et de leurs produits, n'en parle de cette façon. Dieu ne choisit pas ses exemples dans ceux que l'homme nous présente. S'il veut nous donner un modèle d'activité, il prend la fourmi, cet infime insecte qui n'a pas passionné les hommes comme les abeilles : « Va vers la fourmi, paresseux, » nous dit-il, « regarde ses voies et sois sage. Elle qui n'a ni chef, ni surveillant, ni gouverneur, elle prépare en été son pain, elle amasse pendant la moisson sa nourriture. » (Proverbes VI, 6-8.)

Chers jeunes amis, lorsque dans vos promenades à travers la forêt, vous rencontrerez une fourmi-lière, au lieu de chercher à la détruire, souvenez-vous de l'enseignement que nous donnent ses minuscules habitants, et mettez en pratique les sages recommandations du livre de Dieu; il en résultera une grande bénédiction pour vous.

Mais revenons aux abeilles, et d'abord quelques mots à leur sujet dans les temps anciens.

De tout temps, elles ont attiré, par leurs produits, l'attention des hommes. Les Egyptiens, dès la plus haute antiquité, s'en sont occupés. Chez eux, cet insecte était l'insigne de la royauté; on en trouve la preuve dans les hiéroglyphes très anciens.

Pour désigner son extrême fertilité, le pays de Canaan a été appelé un pays découlant de lait et de miel. (Exode III, 17; Deutéronome XXVI, 9; Jérémie XI, 5.) Du temps des Israélites, les abeilles étaient si nombreuses que leurs produits faisaient l'objet d'un commerce important. (Ezéchiel XXVII, 17.) A l'état sauvage, la fente d'un rocher, un trou dans la terre, le creux d'un arbre et même le corps mort d'un animal desséché par le soleil, leur servaient de demeure et de dépôt pour leurs richesses. (1 Samuel XIV, 25; Juges XIV, 19; Psaume LXXXI, 17.) Les Grecs et les Romains s'honorèrent aussi de la culture de « l'insecte habitant de l'air, » selon l'expression du célèbre poète Virgile qui vivait de l'an 70-19 avant J.-C. Virgile mentionne un vieillard qui soignait des abeilles pour en tirer profit. Ainsi nous voyons que, dès les temps les plus reculés, les abeilles furent domestiquées.

Au cours des siècles, leur culture se perfectionna; une chose n'a pas subi de changement appréciable : c'est la nature de cet insecte, qui est restée la même, ou à peu près, cela au rebours de ce qui existe chez les autres animaux, au service de l'homme : le cheval, la vache, le chien, etc., connaissent leur

maître et s'attachent à lui, en raison des soins qu'ils reçoivent; l'abeille ne connaît son possesseur que comme un intrus contre lequel elle cherche à diriger son dard s'il s'avise de l'approcher. Et pourtant, quel n'est pas l'instinct de cet insecte? Il est si développé qu'il semble toucher à l'intelligence. Il construit, dans la plus complète obscurité et avec une perfection admirable, les rayons destinés à recevoir sa progéniture et le nectar qu'il recueille dans les fleurs. Au dire d'un savant, par la forme et la disposition de leurs cellules, les abeilles ont résolu un des plus beaux et des plus difficiles problèmes de la géométrie : Faire tenir dans un espace des plus réduits le plus de cellules et les plus grandes qui se peuvent construire, avec le moins de matière possible. Et ces rayons, à alvéoles hexagonales, sont disposés d'une façon verticale avec la plus parfaite exactitude et espacés régulièrement. Quel monde de merveilles une ruche ne renferme-t-elle pas? Le travail, l'ordre et l'économie y règnent partout. L'apiculteur a devant lui une page des plus intéressantes du livre de la création, révélant la sagesse et la puissance du Créateur. Nous pouvons dire comme le poète :

« C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage. »

Mais dans la Bible, les abeilles désignent des hommes méchants et cruels, dont il n'y a absolument rien à espérer, une fois que l'on est entre

leurs mains. (Deutéronome I, 44; Psaume CXVIII, 12.) Ainsi, il y a une chose importante que l'abeille est propre à nous rappeler : c'est ce que nous sommes nous-mêmes comme enfants d'Adam.

La nature de l'abeille, que la domesticité n'a, pour ainsi dire, pas modifiée, nous parle de la nature de l'homme qui n'est absolument pas susceptible de changement en bien, en dépit des soins dont il a été l'objet de la part de Dieu. Toute l'histoire du peuple d'Israël le démontre. C'est la preuve humiliante que nous sommes perdus. Et dans cet état, que pourrions-nous présenter à Dieu pour jouir de sa faveur? Nous le verrons dans la suite.

(A suivre).

Réponses aux questions du mois d'avril.

1. — Deutéronome XVII, 16; 1 Rois X, 28-29; Deutéronome XVII, 17; 1 Rois XI, 1-3; IX, 28; X, 14, etc.

2. — 1 Rois XI, 26-28.

3. — Proverbes I, 33; 24-31.

4. — Proverbes II, 6; Jacques I, 5.

5. — Proverbes IV, 3.

6. — Marche selon Dieu : Proverbes II, 9, 20 III, 6, 17, 23; IV, 12, 18, 26. Marche du méchant : chap. I, 16; II, 12-15; III, 14, 19.

Questions pour le mois de mai.

A lire Proverbes VIII-XVI.

1. — Quel chapitre nous parle de Christ avant la fondation du monde ?

2. — Qu'est-ce qui couvre toutes les transgressions ? Trouver un passage correspondant dans Ephésiens II.

3. — Deux passages qui illustrent l'histoire d'Anne, en 1 Samuel I, et plus particulièrement le verset 27.

4. — Qu'est-ce que la crainte de l'Éternel ? (Plusieurs passages comme réponse.)

5. — Relever dans votre lecture quatre « bienheureux. »

6. — Quelles choses sont en abomination à l'Éternel ?



HISTOIRES D'INDIENS

(Suite)

Le vieux sorcier.

Bien loin, bien loin dans les forêts sauvages. à plusieurs centaines de kilomètres au nord-est de la ville de Winnipeg, vivait, dans un village indien, un sorcier fameux. Il avait une terrible réputation parmi son peuple. On attribuait à ses potions empoisonnées la mort mystérieuse d'un grand nombre de ses concitoyens, et plus d'un Peau Rouge estropié et défiguré murmurait des imprécations secrètes contre « les mauvaises médecines. » causes de son mal. Mais nul n'osait élever la voix et encore moins agir, tant étaient grands le prestige du sorcier et la crainte de ses enchantements.

Jusque dans ce village écarté parvint la rumeur des travaux du missionnaire; on disait qu'il parcourait le pays, portant avec lui « le grand livre, » en été, remontant les rivières dans son canot d'écorce, en hiver, traversant les plaines dans son traîneau attelé de chiens; on ajoutait que des centaines de personnes l'écoutaient volontiers, et qu'à sa parole, elles renonçaient à leurs vieilles coutumes et à la religion de leurs pères. En entendant ces cho-

ses, le cœur du vieux sorcier débordait de colère. « Qu'il essaie seulement de venir ici ! » s'écria-t-il, « s'il débarque dans mon village, ni lui, ni ses guides n'en repartiront jamais ! »

La tribu habitait une région tellement inaccessible que des années se passèrent sans que le missionnaire pût se mettre en contact avec elle. Cependant, le moment arriva, durant le courant d'un certain été, où le serviteur de Dieu put s'assurer le concours de deux bateliers indiens, convertis au christianisme; ces hommes s'engagèrent à l'accompagner dans son périlleux voyage. Après de longs entretiens au cours desquels ils discutèrent les menaces du vieux sorcier et les difficultés de la route, et lorsqu'ils eurent supplié le Seigneur de bénir l'entreprise, les trois hommes se mirent en chemin.

Le voyage dura douze jours. Il va sans dire qu'un canot d'écorce de bouleau ne peut contenir des provisions bien considérables. Nos gens donc s'étaient armés de carabines et de munitions en abondance; le gibier ne manquait pas, et ils purent ainsi aisément pourvoir à leurs besoins journaliers. Le cours des rivières était continuellement interrompu par des chutes et des rapides; ils durent plus de cinquante fois porter leur canot sur un parcours considérable. L'un des Indiens se chargeait alors de la frêle embarcation, l'autre Indien et le missionnaire prenaient les couvertures, la vaisselle, les fusils, etc.

Une fois la chute dépassée tout devait être remis en place dans le bateau et le voyage continuait. Du reste, lorsque le temps était beau, l'expédition ne manquait pas d'agrémens; mais quand la pluie se mettait de la partie, la scène changeait du tout au tout. Ils n'avaient pas de tente, et ne rencontraient aucun abri sur leur route. Plusieurs fois, ils furent mouillés jusqu'aux os, et, en une certaine occasion, ils durent rester dans cet état pendant trois jours entiers, jusqu'à ce qu'enfin le soleil percât les nuages et vint sécher leurs vêtements. Le plus souvent, ils passaient la nuit étendus sur quelque rocher et enveloppés d'une couverture. Enfin, après de nombreuses aventures, ils approchèrent du terme de leur voyage. Ils n'étaient plus qu'à huit kilomètres du village, lorsque le cœur des deux bateliers indiens leur manqua; à la grande surprise du missionnaire, ils déclarèrent qu'ils voulaient rebrousser chemin.

« Quoi! » fit le missionnaire, « avoir parcouru au moins trois cents kilomètres et ne pas faire les huit qui restent! Jamais! En avant! »

Alors les deux indigènes avouèrent avoir une peur terrible du vieux sorcier et de ses menaces. Le missionnaire tint bon, leur rappelant leur promesse de le servir fidèlement et leur citant maint passage de la bonne parole de Dieu, propre à les fortifier et à les encourager. Les pauvres Indiens aimaient le Seigneur, bien que leur foi fût très faible

encore, et le désir de le servir en allant apporter l'Évangile à leurs compatriotes, triompha de leurs craintes. Ils reprirent leurs pagaies et bientôt les premiers wigwams du village redouté apparurent, s'échelonnant au bord de la rivière.

Une demi-heure plus tard, les messagers de paix amarraient leur canot devant une des habitations. La localité était pauvre et les huttes avaient toutes un aspect misérable, comme si une malédiction eût reposé sur l'endroit. Des femmes au visage émacié, des enfants pâles et maladifs s'attroupèrent pour voir débarquer les étrangers; les hommes étaient sans doute absents à la chasse. Ces pauvres gens semblaient pour la plupart tout heureux d'accueillir le missionnaire, bien que, par crainte du sorcier, ils n'osassent exprimer leurs sentiments à haute voix.

« Où est le wigwam du vieux médecin (le titre que prend le sorcier parmi les Indiens) dont j'ai si souvent entendu parler? » demanda le missionnaire. On lui indiqua la tente en question, élevée à l'écart, à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Le missionnaire, ayant rassemblé plusieurs petits paquets, se dirigea seul et sans hésiter vers la demeure de son ennemi. Arrivé à la porte, ou plutôt devant la couverture de laine qui en tenait lieu, il l'écarta résolument et, courbant sa haute taille pour ne pas donner de la tête contre les poutres, il entra.

L'intérieur du wigwam était si obscur qu'il se passa quelques instants avant que le missionnaire,

ébloui par la clarté extérieure, pût discerner quoi que ce fût. Cependant il finit par découvrir l'objet de ses recherches, accroupi sur le sol, mâchonnant le tuyau d'une courte pipe. Tenant à la main un paquet de thé et un de tabac, le missionnaire s'avança et frappant le vieillard sur l'épaule, il lui dit cordialement :

« Eh bien! grand-père, comment va? »

Mais le vieux, devinant à qui il avait à faire, se dégagea brusquement en faisant entendre un grognement des moins aimables.

Le missionnaire ne se laissa pas rebuter pour si peu. Il sentait que le Seigneur ne l'avait pas conduit pour rien jusque dans ce village reculé et un désir ardent s'était emparé de son cœur, le désir d'amener ce pauvre homme, qui ne lui voulait que du mal, à la connaissance de Christ.

« Voyons, grand-père, » reprit-il, « je ne suis pas ton ennemi, mais ton ami. Je suis venu de bien loin pour te faire du bien. Mes pieds sont fatigués, mes mains sont crevassées; tous mes membres me font mal après les fatigues de ce long voyage. Nous ne sommes pas venus pour acheter des fourrures ou pour vendre nos marchandises, mais pour te faire du bien, à toi et à ton peuple. Le Dieu du ciel, celui que vous appelez le Grand Esprit, a donné son Livre à l'homme blanc et il veut que l'homme rouge puisse le lire aussi. Écoute, je t'en prie, car ce sont de bonnes nouvelles que je t'apporte. »

Toujours même silence de la part du sorcier. Alors le missionnaire essaya d'un autre système. Prenant un gros paquet de tabac, il le plaça de force dans la main du vieux. « Prends cela, grand-père. » fit-il, « je ne fume pas moi-même, mais on me dit que ce tabac est excellent ! »

Or le tabac, chez les Indiens, joue le même rôle que le sel chez les Arabes. Si un Peau Rouge accepte un présent de tabac, il doit tenir celui qui le lui donne comme un hôte, et malheur à l'Indien qui violerait les lois de l'hospitalité ! Le vieillard hésita un instant, puis la tentation de posséder le précieux narcotique l'emporta sur tous ses scrupules ; ses doigts se refermèrent sur le paquet et le missionnaire vit que son stratagème avait réussi. Alors montrant le thé qu'il avait apporté avec lui, l'Européen dit en regardant quelques morceaux de viande séchée fort peu appétissants, qui pendaient aux solives du toit :

« Tu as la viande ; moi, je fournirai le thé, et nous mangerons ensemble. »

Un éclair de joie maligne passa sur le visage du vieux coquin, il semblait se dire à lui-même :

« Ce missionnaire serait-il assez fou pour se mettre ainsi en mon pouvoir ? mes poisons sont tout puissants ! »

Le missionnaire avait observé son jeu de physionomie et l'avait compris.

« Ne pense pas à tes poisons, » fit-il tranquille-

ment. « Je viens à toi comme ton hôte et je te demande à manger. Laisse-là ta sacoche avec tes mauvaises médecines; soyons amis et mangeons et buvons ensemble. »

Le sorcier se prit à trembler en entendant cette allusion à ses remèdes meurtriers; quel pouvait donc être cet homme qui lisait ainsi ses plus secrètes pensées? un magicien plus habile que lui peut-être. Se tournant rapidement vers sa femme, une vieille toute ridée, accroupie sur le sol dans un coin écarté, il lui ordonna de faire le thé et de préparer le dîner. Elle obéit aussitôt. La viande était sale, les plats plus dégoûtants encore. Mais jamais le missionnaire ne rendit grâces à Dieu d'un cœur plus reconnaissant que lorsqu'il prit place à côté du vieillard devant le festin improvisé.

Le sorcier était vaincu! Peu à peu, il prêta l'oreille aux paroles du serviteur de Dieu; le Seigneur, dans sa grâce, toucha son cœur endurci et avant que le missionnaire songeât à reprendre le chemin du retour, le vieux païen d'autrefois avait brûlé sa sacoche et ses poisons et avait confessé Jésus comme son Sauveur.

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILE SELON MATTHIEU.

*(Suite.)***La loi maintenue et dépassée dans le royaume.**

Dans le reste du chapitre V, le Seigneur maintient les exigences de la loi envers soi-même, en appliquant les principes de la grâce aux autres; il montre que quiconque aura enfreint la loi en portera les conséquences. Si Jésus est venu apporter la grâce, en révélant le Père, ce n'est pas en diminuant les exigences de la nature divine, il n'abolit pas la loi ou les prophètes; au contraire, il en a été l'accomplissement. Pas un iota, pas un seul trait de lettre ne passera que tout ne soit accompli. Les scribes et les pharisiens prétendaient s'y conformer en ne pratiquant que certaines cérémonies; le Seigneur dit aux disciples que si leur justice ne dépassait pas celle de ces hommes-là, ils n'entreraient pas dans le royaume des cieux; car il ne s'agit pas seulement d'accomplir certains actes; il s'agit de l'état du cœur devant Dieu.

La loi disait : « Tu ne tueras point, » mais si quelqu'un se mettait en colère légèrement contre son frère, il était passible du jugement comme celui qui avait tué. « Quiconque hait son frère est un meurtrier, » est-il dit en 1 Jean III, 15; voir aussi v. 11-12. Celui qui disait : fou ou « Raca » (vaurien)

était passible du jugement du sanhédrin ou de la géhenne du feu. Combien ces paroles sont solennelles et nous font voir ce qu'est le mal aux yeux de Dieu! Je suppose que plus d'un de mes jeunes lecteurs se sent repris en entendant ces paroles du Seigneur, car il monte vite des pensées haineuses et peu bienveillantes dans le cœur.

Le v. 24 établit le principe d'après lequel on ne peut se présenter devant Dieu pour lui rendre culte, si l'on n'est pas en règle avec son frère; il faut premièrement se mettre d'accord avec lui. On ne peut s'approcher de Dieu avec du mal dans le cœur.

Les v. 25-26 appliquent cela à Israël qui, par ses péchés, avait Dieu comme partie adverse. Il était en chemin avec Dieu dans la personne de Christ; au lieu de se réconcilier, il a rejeté Christ, et le jugement l'a atteint. Israël est actuellement comme en prison; il n'en sortira que lorsqu'il aura reçu le double pour tous ses péchés et « payé jusqu'au dernier quadrant. » (Esaïe XL, 1-2.)

Nous voyons, aux v. 27-30, qu'il faut être sans miséricorde avec soi-même, à l'égard de tout ce qui peut nous faire broncher et jeter dans la géhenne. Plutôt que de conserver dans nos habitudes quelque chose qui nous entraîne au mal, nous avons à renoncer à tout ce qui, tout en étant agréable, aimable, indispensable, peut nous amener à pécher. Que ce soit l'œil ou la main droite, membres si néces-

saires, il faut s'en séparer. Nous retrouverons ce sujet au chap. XVIII, 8-10.

(v. 33-37.) — La parole doit être prononcée avec le sentiment de la présence de Dieu et acquérir par là toute sa valeur, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir le serment. Prendre Dieu à témoin à tout propos, a-t-on dit, c'est faire intervenir un absent, c'est-à-dire quelqu'un dans la présence duquel on n'a pas l'habitude de parler. Que oui soit oui et que non soit non; ce que l'on y ajoute vient du mal.

Dans le reste du chapitre, on voit que le disciple de Christ se caractérise par le principe de la grâce, d'après lequel agit Dieu révélé comme Père. Sous la loi, c'était « œil pour œil, dent pour dent, » sous la grâce, il ne faut pas insister sur ses droits. C'est le trait distinctif des débonnaires, des miséricordieux, de ceux qui procurent la paix. Le croyant ne doit considérer personne comme son ennemi. Il faut faire du bien à tous, comme ceux qui possèdent la nature de leur Père qui est dans les cieux. L'amour s'élève au-dessus de toute considération charnelle, pour agir selon sa nature. Vous pouvez avoir des camarades qui vous haïssent; il faut leur faire du bien, chaque fois que vous en avez l'occasion; priez pour ceux qui vous font tort ou qui vous persécutent, et vous manifesterez les caractères de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes. Aimer seulement

ceux qui vous aiment, c'est ne pas s'élever au-dessus de ce que font les plus grands pécheurs et de ceux qui n'ont aucune relation avec Dieu. « Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

Manière de pratiquer la piété.

Dans les v. 1 à 18 du chapitre VI, le Seigneur enseigne quels mobiles doivent nous diriger dans la pratique de la piété envers Dieu et envers les hommes. Envers les hommes, elle s'exprime par l'aumône et le pardon; et envers Dieu, par la prière et le jeûne. C'est Dieu qu'il faut avoir en vue dans la réalisation de ces choses, et non les hommes, car c'est avec Lui que nous aurons à faire pour tout ce que nous aurons accompli. Contentons-nous d'avoir l'approbation de Dieu qui, au temps voulu, nous récompensera pour tout ce que nous aurons fait pour lui. Il importe à un si haut degré de ne pas faire l'aumône pour être vu des hommes, que le Seigneur dit : « Que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite. » Pourtant il est assez difficile de faire agir une main sans que l'autre le sache. Mettons donc assez de délicatesse dans notre manière de donner et de faire le bien à d'autres, pour que cela passe inaperçu ici-bas. Lorsque arrivera le jour où chacun recevra sa louange, « ton Père, qui voit dans le secret, te récompensera; » tandis que, dans ce jour-là, si nous

avons déjà reçu les louanges des hommes, nous perdrons celles de notre Père. Et quelle perte! car ce que nous recevons des hommes passe, mais ce que nous recevons de Dieu dure éternellement.

Dans la prière, comme dans tout exercice de piété envers Dieu, n'agissons jamais afin d'obtenir les louanges d'autrui. La prière chez les nations païennes, comme, hélas! en général dans la chrétienté aujourd'hui, est considérée plutôt comme l'accomplissement d'un acte méritoire que comme la présentation à Dieu de véritables besoins. On s'imagine qu'en offrant de nombreuses prières, on gagnera mieux la faveur de Dieu. De là l'invention des chapelets, dans l'église romaine, pour compter le nombre des prières que l'on s'impose. Dieu connaît nos besoins avant même que nous ne les lui présentions; c'est à Lui que nous parlons; c'est de Lui que nous attendons la réponse; c'est pourquoi, il n'est nul besoin de le prier de manière à être vu des hommes.

Dans les v. 8-14, le Seigneur enseigne aux disciples une prière en rapport avec l'état dans lequel ils se trouvaient, alors qu'ils attendaient l'établissement du royaume; ils avaient à demander que tout ici-bas fût en harmonie avec le caractère du Père et de son royaume. Les prières des croyants, quoiqu'elles puissent contenir les mêmes pensées, sont en rapport avec la révélation que Dieu nous a faite de ses pensées à l'égard de l'Eglise et de nos

relations avec Lui. C'est pourquoi nous ne pouvons pas user de cette formule de prière, comme le Seigneur l'a enseignée aux disciples, tout en désirant l'accomplissement de tout ce qu'elle contient. Le chrétien a la liberté de demander à Dieu tout ce qu'il veut, si c'est la connaissance de la pensée de Dieu qui forme ses désirs. Le Seigneur dit à ses disciples, en Jean XV, 7 : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait. » En Luc XI, 5, il enseigne aussi qu'il faut placer ses besoins devant Dieu simplement, tels qu'ils existent. Comme l'ami qui avait besoin de trois pains, il dit : « Ami, prête-moi trois pains. » Il n'y a pas un besoin, pas une difficulté qu'un jeune enfant éprouve et qu'il ne puisse présenter à Dieu en pleine confiance. Exercez-vous, dès votre jeune âge, chers lecteurs, à exposer à Dieu toutes vos peines et toutes vos difficultés. Dieu s'occupe de tout ce qui vous concerne; rien n'est trop petit, comme rien n'est trop grand pour Lui.

Le but de la vie.

(v. 19-34.) — Comme c'est en vue d'un avenir céleste que nous avons à agir, il ne faut pas non plus rechercher les trésors de la terre, où tout est vanité, où tout est exposé à être gâté, détruit, et où tout prendra fin par les jugements. Il faut donc s'amasser des trésors dans le ciel : ceux-

là sont en sûreté et incorruptibles. Là nous trouverons les résultats de notre fidélité à Christ, qui est lui-même notre grand trésor. Le cœur s'attache à ce qu'il aime; si l'objet de notre cœur est dans le ciel, nous nous conduirons d'une manière céleste. S'il est sur la terre, nous agirons d'une manière terrestre et matérielle. Ayons l'œil simple (v. 22 et 23), c'est-à-dire n'ayons d'autre objet devant nous que Christ et ce qui lui convient. L'œil méchant est celui qui considère plusieurs choses à la fois; alors le cœur s'attache à ce qui est de ce monde, et il n'a pas la lumière nécessaire pour se conduire selon la pensée de Dieu, tandis que, avec l'œil qui ne voit que Christ, le corps tout entier est plein de lumière. Puis vient une parole bien solennelle pour chacun de ceux qui ont le privilège d'être en contact avec la lumière de l'Évangile. Si cette lumière, donnée à chacun par la révélation de Dieu le Père, ne produit pas d'effet, et qu'elle laisse le cœur dans les ténèbres de l'incrédulité, combien seront grandes les ténèbres! Elles seront difficiles ou plutôt impossibles à dissiper. La lumière ne se fera qu'au jour du jugement, mais ce sera trop tard.

(v. 24-34.) — Ayant l'œil simple, on ne servira qu'un maître, le Seigneur. Si l'on veut en servir deux, il y en aura un qui sera négligé, même haï, méprisé. Avec un cœur aussi mauvais que le nôtre, vous savez bien, mes jeunes lecteurs, lequel sera le plus vite méprisé, de Dieu ou du monde, Mammon,

car, si le cœur s'attache au monde, Dieu sera délaissé. Quel mépris de Dieu que de se détourner de Lui! Les soucis de la vie présente nous exposent à nous attacher aux choses de la terre et au monde. C'est pourquoi le Seigneur nous exhorte à ne pas être en souci de ce que nous mangerons ou boirons, ni de nos vêtements. Les oiseaux ne font pas de provisions; ils n'amassent pas de fortune; c'est Dieu qui les nourrit. Les lis des champs ne peuvent se préoccuper de leur parure; cependant Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Les oiseaux ont peu de valeur; les lis peuvent tomber sous la faux d'un jour à l'autre et se dessécher, et pourtant Dieu s'occupe de ce qui les concerne. Combien plus Dieu s'occupera-t-il des siens qui ont à ses yeux un si grand prix? « Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec Lui? » (Romains VIII, 32.) Nous pouvons donc rejeter sur lui tous nos soucis, tandis que le monde ne connaît pas Dieu comme Père et ne dépend pas de lui; il n'a, pour sa part, que les choses d'ici-bas et ne travaille que pour la matière. Nous avons à rechercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses nous seront données par-dessus, afin que nous n'ayons pas à nous préoccuper des choses de la vie, de manière à être détournés vers le monde. « Votre Père céleste sait que

vous avez besoin de ces choses. » « À chaque jour suffit sa peine. » Il ne faut pas ajouter à la peine d'aujourd'hui celle de demain, car nous ne verrons peut-être pas un autre jour et, si nous y arrivons, nous y trouverons ce que Dieu aura préparé. Lui qui prépare la nourriture aux petits du corbeau (Job XXXIX, 3), il donne à tous la nourriture en son temps. (Psaume CIV, 27.)

Conduite envers autrui.

Dans le chap. VI, nous voyons l'exercice de la piété envers Dieu et envers les hommes et, au commencement du chap. VII, la conduite à suivre vis-à-vis de nos frères, ou de nos semblables. Les v. 1-5 nous mettent en garde contre la propension du cœur naturel à juger les autres, à vouloir redresser, chez eux surtout, ce qui nous déplaît. Dans son gouvernement, Dieu agira envers nous comme nous aurons agi envers les autres. (Chap. VI, 14, 15.) « De la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré, » tandis que : « Bienheureux les miséricordieux, car c'est à eux que miséricorde sera faite. » Le plus souvent, lorsque nous voyons des défauts chez nos frères — la paille qui est dans leur œil — c'est que nous sommes peu capables d'en juger, ayant dans le nôtre une poutre, c'est-à-dire un péché, un défaut bien plus grave que celui qui nous offusque chez notre prochain. Examinons-nous à la lumière de Dieu et là, voyant tout le mal qui est dans notre

cœur, nous ne jugerons pas notre frère, et si même nous discernons en lui une paille, nous serons miséricordieux.

Combien ces enseignements ont aussi d'à propos dans nos familles, où les enfants sont facilement portés à s'accuser et à se juger les uns les autres, au lieu de s'occuper chacun de soi-même devant Dieu, lui confessant nos propres fautes pour être délivré du mal et être rendu plus agréable à autrui. Pensez-y, mes jeunes lecteurs! Ayez aussi du discernement au sujet des choses saintes (v. 6), pour savoir quand les présenter aux hommes. Il y a des occasions qu'il faut savoir saisir, dit l'apôtre Paul. (Colossiens IV, 5.)

Aux v. 7-12, le Seigneur revient sur le sujet de la prière, car si, d'un côté, notre Père sait de quoi nous avons besoin, il veut que nous mettions de l'énergie et de la persévérance dans nos requêtes. Cherchez, heurtez, demandez; le Père vous entend. Précieux encouragement de savoir qu'il répondra à nos demandes! Celui qui dit : « Je donnerai, » dit aussi : « Demandez. » Si l'homme dont le cœur est méchant sait donner de bonnes choses à ses enfants, « combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent! »

Cette manière d'agir de notre Père doit trouver son expression en nous, de manière à ce que nous soyons des modèles pour les autres. « Toutes les

choses donc que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les-leur, vous aussi de même : car c'est là la loi et les prophètes.» L'apôtre Pierre dit : « Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de Celui qui est bon.» (1 Pierre III, 13.)

(A suivre).

**Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois de mai.**

1. — 1^o Parce que Jean avait été emprisonné.
- 2^o Pour accomplir une prophétie.
2. — Le Seigneur.
3. — 1^o Les pauvres en esprit. 2^o Ceux qui mènent deuil. 3^o Les débonnaires. 4^o Ceux qui ont faim et soif de la justice. 5^o Les miséricordieux. 6^o Ceux qui ont le cœur pur. 7^o Les pacifiques.
4. — Par les bonnes œuvres; en manifestant la vie de Dieu.

QUESTIONS.

1. — Quelle différence Dieu fait-il entre un meurtrier et celui qui hait son frère?
2. — Qui faut-il avoir en vue dans ce que l'on fait?
3. — Qu'est-ce qu'avoir l'œil simple?
4. — Comment faire pour ne pas voir les défauts de son frère?

L'ABEILLE ET LE MIEL

(fin.)

Le miel, si apprécié comme aliment (2 Samuel XVII, 28; Deutéronome XXXII, 13; Psaume LXXXI, 17; Cantique V, 1; Esaïe VII, 15), ne pouvait être présenté à l'Éternel comme sacrifice par feu en odeur agréable; par contre, il pouvait alors être offert comme prémices pour l'usage des sacrificateurs. (Lévitique II, 11, 12; 2 Chroniques XXXI, 5.) Le miel représente, en effet, une chose provenant de l'homme en Adam. Le **levain** est toujours l'emblème du mal; mais le **miel** est le symbole de la douceur, de l'amabilité naturelle. Quelqu'un l'a dit : « Sans doute, il y a souvent dans l'homme de bonnes qualités morales dont on doit tenir compte, selon ce qu'elles valent » : « Si tu trouves du miel, manges-en ce qui t'est suffisant. » (Proverbes XXV, 16.) Mais retenons ceci : il est bon de rester dans de sages limites quant à la jouissance des relations amicales si douces, les uns avec les autres, de peur qu'elles ne dégénèrent, nous laissant de l'amertume. (Proverbes XXIV, 13; XXV, 16, 27; XXVII, 7.)

Comme nous l'apprenons, le miel, aussi bien que le levain, était exclu des sacrifices par feu en odeur agréable à l'Éternel. Quel enseignement pour nous ! On le comprend, comment Celui qui est parfaitement saint pourrait-il agréer l'homme tel

qu'il est, et quoi que ce soit provenant de lui, aussi longtemps qu'il se trouve dans l'état où sa désobéissance l'a plongé?

Avons-nous reconnu ces deux choses importantes que l'histoire de l'abeille et du miel sont si propres à nous donner?

Alors, écoutez les paroles du Seigneur Jésus à Nicodème, le docteur d'Israël : « **Il vous faut être nés de nouveau.** » (Jean III, 7.) Et qui est capable d'accomplir une chose pareille? Dieu seul, et c'est aussi son bon plaisir de faire cela par sa Parole qui nous montre ce que nous sommes, des pécheurs incapables de présenter à Dieu quoi que ce soit; mais elle nous fait connaître aussi sa grâce et le don qu'il nous a fait de son Fils unique et bien-aimé pour nous sauver, selon ce qui est écrit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) Ainsi, souvenez-vous du don inexprimable que la parole de Dieu place devant vous, ou plutôt, si vous ne l'avez pas encore fait, recevez-le par la foi sans retard, aux jours de la jeunesse; alors vous serez heureux de posséder la vie éternelle, d'être rendus agréables dans le bien-aimé (Ephésiens I, 6), et rendus capables de « présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu. » (Romains XII, 1.)

LE PÈRE DES ORPHELINS.

Un monsieur qui passait un dimanche dans un village de la Nouvelle-Angleterre, fit la connaissance d'un pauvre petit orphelin. L'enfant lui raconta que d'excellents amis lui avaient procuré un abri, une bonne nourriture et des vêtements neufs; et que néanmoins tous les témoignages de bienveillance et d'affection qu'il recevait ne pouvaient faire disparaître la tristesse qui pesait sur son cœur comme un poids écrasant. Et, en effet, son regard, sa démarche, sa conversation, tout dénotait qu'il n'était pas heureux. Rarement un sourire errait sur ses lèvres; plus rarement encore, il se laissait aller à jouer avec ses camarades. Tous les siens étaient descendus dans les demeures silencieuses de la tombe, et il était resté seul pour les pleurer. Le monsieur en question résolut d'avoir avec l'enfant une conversation privée et intime et d'essayer de le conduire à la source qui rafraîchit et qui console, et voici comment il s'y prit : l'après-midi du dimanche, il aperçut notre orphelin qui marchait lentement dans la direction du cimetière où reposaient les dépouilles de ses parents. Aussitôt il s'empessa de le rejoindre, et, lui posant familièrement la main sur l'épaule, il lui dit du ton le plus bienveillant :

— Il est donc vrai, Jean, que tu n'as pas de père ?

— Non, monsieur, je n'en ai point, fut-il répondu.

— Ni de mère non plus, je crois ?

— Pas davantage ; je n'ai ni sœur, ni frère.

Et déjà les sanglots étouffaient sa voix.

— Ne t'a-t-on jamais dit, Jean, reprit l'étranger, que Dieu est un bon père pour l'orphelin, et que Jésus est l'ami le plus sûr pour ceux qui sont abandonnés ?

Jean en savait bien quelque chose, car sa tendre mère lui avait enseigné plus d'un verset de la Bible quand il était tout petit ; mais il ne trouva rien à répondre. Son interlocuteur reprit :

— Crois-tu qu'il y ait ici-bas quelqu'un qui ait besoin plus que toi d'avoir Dieu pour père et Jésus pour ami ?

— Non, monsieur ; et cet ami me serait bien nécessaire.

— Et n'as-tu jamais demandé à Dieu de te servir de père ?

— J'ai prié Dieu chaque matin, reprit l'enfant ; mais je crois bien que je n'ai jamais prié comme il faut. »

Sa voix tremblait ; son regard interrogeait avec angoisse celui de son nouvel ami, auquel il semblait dire : « Que faut-il faire ? » Celui-ci l'invita à venir dans sa chambre ; en quelques mots il lui rappela les promesses que le Seigneur a faites à tout pécheur qui se repent, et au bout d'un instant l'orphelin, qui avait écouté avec la plus sérieuse attention, l'interrompit pour lui demander :

— Oh! monsieur, pensez-vous que moi aussi je puisse être sauvé?

— Certainement, je le pense; car Dieu l'a déclaré. « C'est maintenant le temps agréable; c'est maintenant le jour du salut. » (2 Corinthiens VI, 2.) Et ouvrant sa Bible, au LV^e chapitre d'Ésaïe, il lui lut ces délicieuses paroles : « Ho! quiconque a soif, venez aux eaux, et vous qui n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez; oui, venez, achetez sans argent et sans prix du vin et du lait... Écoutez-moi attentivement, et mangez ce qui est bon; et que votre âme jouisse à plaisir des choses grasses. »

Dès qu'il entendit ces mots, ses yeux étincelèrent d'espérance, et il demanda avec le plus grand sérieux :

— Croyez-vous, monsieur, que ces promesses soient écrites pour moi?

— Certainement, mon ami; elles s'adressent à tous ceux qui ont soif et qui veulent être désaltérés.»

Ils s'agenouillèrent, et l'étranger demanda à Dieu de vouloir bien montrer à ce pauvre enfant le chemin de la vie, de l'aider à découvrir la source des eaux vives; et quand il eut fini l'enfant laissa échapper du fond de sa poitrine angoissée la prière du publicain : « O Dieu! sois apaisé envers moi, pécheur. »

C'est ainsi que cet homme généreux prit Jean par la main et le mena, lui, pauvre orphelin, triste et

désolé, à la fontaine d'où s'épanchent des eaux qui guérissent toutes les blessures de cœur. A partir de ce moment, Jean fut un tout autre garçon; il devint calme et heureux. Auparavant, son esprit ressemblait à un paysage dont les nuages auraient masqué la beauté; et maintenant les rayons du soleil d'en haut en faisaient ressortir la grâce et l'éclat.

« JE SUIS LA PORTE. »

(Jean X, 9.)

Dans le verset 7 du chapitre cité en tête de ces lignes, le Seigneur Jésus se présente comme étant la porte des brebis. Vous êtes-vous demandé, chers jeunes lecteurs, pour quelle raison il se place ainsi devant nous, avant de déclarer qu'il est le bon Berger?

« **La porte,** » a dit quelqu'un, « c'est ce que Dieu a ordonné comme moyen pour avoir part à ses bénédictions. » Comment en effet le pécheur, coupable et souillé comme il l'est, serait-il en état de jouir des bénédictions célestes, sans les soins du bon Berger? Il doit, tout d'abord, venir au Seigneur Jésus, conscient de sa culpabilité, et le recevoir par la foi comme le Sauveur que Dieu nous a donné. (Actes IV, 12.) Assurément, et c'est précisément comme l'envoyé de Dieu, le Sauveur, qu'il se présente en premier lieu, en disant : « **Je suis la porte.** »

Laissez-moi vous le demander : Le connaissez-vous ainsi et jouissez-vous de la bénédiction qu'il accorde? Vous avez maintes fois entendu parler de Lui et vous connaissez, sans doute, d'après les évangiles, ce qu'il a fait ici-bas, lorsqu'il allait de lieu en lieu faisant du bien; et le récit de sa mort sur la croix vous a peut-être plus ou moins émus; mais tout cela a-t-il eu pour effet de vous faire entrer en relation personnelle avec Lui? Est-il votre Sauveur? Si non, la connaissance que vous possédez, quelque exacte qu'elle puisse être, est sans valeur, car, vous le voyez, elle vous a laissé dans l'état où vous vous trouvez par nature et exposé au juste jugement de Dieu que nous méritons tous, comme enfants d'Adam. (Hébreux IX, 27.)

Vous êtes précisément dans le cas de quelqu'un qui connaît la porte d'un asile pendant un orage et qui n'en a pas franchi le seuil. Connaître la porte de l'asile seulement, c'est sans profit : l'important c'est d'y être entré, d'avoir franchi le seuil, pour se trouver à l'abri. N'est-ce pas ce que vous devez faire aussi? Or le Seigneur Jésus dit : « Si quelqu'un **entre** par moi, il sera sauvé. » (Jean X, 9.)

Entrer, c'est le recevoir par la foi comme Sauveur; et le croyant, même le plus jeune, est amené à jouir sans retard d'une parfaite sécurité. C'est la bénédiction inappréciable qui fut accordée à la femme pécheresse chez Simon le pharisien. (Luc VII, 36-50.) Quel baume pour son cœur, à l'ouïe de

ces paroles du Seigneur : « T'a foi t'a sauvée, va-t'en en paix. » (v. 50.)

Ne voulez-vous pas venir aussi sans retard à ce bien-aimé Sauveur, pour jouir de la même grâce? Il vous attend; et, croyez-le, vous ne pouvez être heureux sans cela. Non seulement la bénédiction accordée est immédiate, mais elle dépasse de beaucoup encore nos désirs et nos besoins; elle est selon les richesses du divin Donateur. Et que dit-il? Ecoutez : « Si quelqu'un entre par moi,

1° il sera sauvé,

2° et il entrera et il sortira,

3° et il trouvera de la pâture. » (Jean X, 9.)

Un vénéré serviteur de Dieu l'a dit : « Le christianisme est **le salut, la liberté et la nourriture divine.** » De quelle douce et sainte liberté le croyant jouit dorénavant; et sous les soins du bon Berger, quelle riche et abondante nourriture l'âme renouvelée ne trouve-t-elle pas dans les pâturages du Seigneur? Ainsi celui qui entre par la porte, recevant Jésus comme l'envoyé de Dieu, le Sauveur, jouit de la bénédiction chrétienne en réalité.

Puisse chacun de mes lecteurs goûter combien le Seigneur est bon, et expérimenter sa tendresse et ses soins de bon Berger, en rapport avec le lieu que nous traversons et les difficultés de la route! Alors vous pourrez dire avec le psalmiste : « Mon âme s'attache à toi pour te suivre, et ta droite me soutient. » (Ps. LXIII, 8.)

P R I È R E.

O mon Dieu, tu vois ma faiblesse!
 Comment poursuivre mon chemin,
 Si tu ne viens, en ta tendresse,
 Fortifier le pèlerin?

Le Seigneur du ciel, de la terre,
 Ah! n'est-il pas le Tout-puissant?
 Et n'es-tu pas, céleste Père,
 Le seul recours de ton enfant?

Viens donc, en ta grande clémence,
 Répondre à mes pressants besoins;
 Oh! que je puisse, en ta présence,
 Dans la paix, éprouver tes soins!

Pour continuer mon voyage,
 Pour te servir de jour en jour,
 Accorde-moi force et courage,
 Un cœur rempli de ton amour!

Merci mon Dieu, merci mon Père,
 Mon précieux et sûr recours;
 Tu veux exaucer ma prière
 Et m'accorder ton bon secours!



Réponses aux questions du mois de mai.

1. — Proverbes VIII, 22-31.
2. — Proverbes X, 12; Ephésiens II, 4-5.
3. — Proverbes X, 24, XV, 8.
4. — Le commencement de la sagesse (ch. IX, 10); ce qui ajoute aux jours (X, 27); la sécurité et la force (XIV, 26); une fontaine de vie (v. 27); la discipline de la sagesse (XV, 33); ce par quoi on se détourne du mal (XVI, 6).
5. — Bienheureux ceux qui gardent les voies de gesse (v. 34); celui qui use de grâce envers les la sagesse (ch. VIII, 32); l'homme qui écoute la samalheureux (ch. XIV, 21); celui qui se confie en l'Éternel (ch. XVI, 20).
6. — Ceux qui sont pervers de cœur (XI, 20); les lèvres menteuses (XII, 22); le sacrifice des méchants (XV, 8); les machinations de l'inique (XV, 26); tout orgueil du cœur (XVI, 5).

Questions pour le mois de juin.

A lire Proverbes XVIII-XXIV.

1. — Quels passages dans ces chapitres montrent les dangers de la paresse?
2. — Ceux de l'intempérance?
3. — Lesquels s'appliquent plus spécialement au « jeune garçon »?
4. — Qu'est-ce qui est agréable à l'Éternel?
5. — Quel est le « don » que le Seigneur demande de chacun de nous?
6. — Quel est l'homme qui se tiendra devant les rois?



EINSIEDELN.

ULRICH ZWINGLI.

(Suite.)

CHAPITRE V.

Zwingli à Einsiedeln.

Le célèbre couvent d'Einsiedeln, aujourd'hui encore un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés du monde entier, se trouve dans un vallon du canton de Schwytz, au milieu d'une nature austère, dont seuls de sombres sapins et des montagnes élevées constituent le cadre. Au IX^{me} siècle, un ermite, nommé Meinrad, y avait construit une cellule et une chapelle. A la faveur de légendes superstitieuses

ses, où l'on osait faire intervenir la puissance céleste, la cellule devint plus tard un couvent, puis une abbaye, que princes et papes s'évertuèrent d'enrichir. Les plus nobles familles briguèrent l'honneur d'y placer leurs fils, et maint religieux n'en sortit que pour monter sur quelque siège épiscopal. Une statue de la Vierge Marie y opérait, disait-on, sans cesse des miracles. Chaque jour, des foules nombreuses de pèlerins y arrivaient pour implorer la madone.

C'est là que, dans l'automne de 1516, Zwingli fut appelé. Les habitants de Glaris, appréciant de plus en plus ses éminentes qualités, le virent partir avec une profonde douleur et lui conservèrent son poste, ainsi qu'une partie de ses honoraires, pendant plus de deux ans, dans l'espoir qu'ils le verraient revenir parmi eux « Qu'aurait-il pu nous advenir de plus fâcheux que le départ d'un tel homme? » s'écria l'un des premiers citoyens de la ville.

Zwingli se sentait puissamment attiré à Einsiedeln par deux motifs surtout. Il éprouvait un ardent besoin de repos ou plutôt de recueillement; il avait comme un secret pressentiment des grands combats auxquels le Seigneur allait l'appeler; comment s'y préparer mieux que par la méditation et la prière dans la solitude du couvent? Mais encore le spectacle des foules immenses qui affluaient dans la localité émouvait profondément son âme. « Mal-

heur à moi si je n'évangélise, » disait déjà l'apôtre Paul (1 Corinthiens IX, 16), et Zwingli sentait bien sa responsabilité à cet égard.

Il trouva du reste chez l'administrateur du couvent, Théobald de Geroldseck, un cœur qui battait à l'unisson avec le sien. L'abbé lui-même était un homme plus éclairé que nombre de ses contemporains. Convaincu que l'hostie ne renfermait point le vrai corps de Jésus-Christ, il disait à ceux qui s'étonnaient de l'entendre énoncer de telles vérités : « Si Jésus-Christ est véritablement dans l'hostie, je suis indigne de la regarder, plus indigne encore de l'offrir en sacrifice à Dieu. S'il n'est pas dans l'hostie, malheur à moi, si je propose au peuple un pain à adorer, au lieu de Dieu. »

On lisait, sur la porte du couvent, une inscription ainsi conçue : « Ici on obtient rémission plénière de tous les péchés. » Peu après l'arrivée de Zwingli, cette inscription fut effacée et, comme Geroldseck le pria de lui donner des instructions sur ce qu'il pouvait faire de mieux en vue de son développement spirituel, le nouveau prédicateur lui répondit :

« Lisez les Ecritures ! »

C'est ainsi qu'il réalisait la promesse faite par l'Éternel à Abraham : « Je te bénirai... et tu seras une bénédiction. » (Gen. XII, 2.) Jamais du reste conseil ne fut mieux suivi; il en résulta des fruits abondants à la gloire de Dieu. Geroldseck fit enterrer les reliques de l'abbaye, auxquelles on ren-

dait un véritable culte. Il prescrivit aux religieuses qui relevaient du monastère, de lire le Nouveau Testament en langue allemande, plutôt que de lire leurs heures, et autorisa même celles qui le désiraient à se marier.

Zwingli consacrait tous ses moments de loisir à lire et à étudier la Parole. Il copia, de sa propre main, le texte grec de toutes les épîtres de Paul¹, et les apprit par cœur d'un bout à l'autre, ainsi que tout le Nouveau Testament et une bonne partie de l'Ancien. Ne pouvait-il pas dire comme Jérémie : « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur. » (Jérémie XV, 16.)

La fête la plus solennelle que l'on célébrât à Einsiedeln était celle en l'honneur des anges; elle attirait au couvent un contingent immense de pèlerins. Prêtres, moines, dévots de toute classe se pressaient dans la vaste église, chacun son offrande à la main. Soudain, on vit Zwingli monter en chaire; d'une voix retentissante, il tonna contre les superstitions séculaires et proclama la souveraine grâce de Dieu :

« Cessez de croire, » s'écria-t-il, « que Dieu réside

(1) Le manuscrit se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Zurich. Il est accompagné de nombreux commentaires et citations des Pères de l'Église, tous de la propre main de Zwingli.

dans ce temple plutôt que partout ailleurs. (Voir Actes XVII, 24.) Dans quelque pays que vous habitez, il est près de vous, il vous entoure, il vous exauce, si vos prières sont ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire si elles sont offertes avec foi. Quelle puissance peut-il y avoir dans des œuvres sans profit, dans de pénibles pèlerinages, dans des prières offertes à la Vierge ou aux saints, dans l'espoir d'acquérir de la sorte la faveur de Dieu? Non, Dieu regarde le cœur, et il voit que notre cœur naturel est loin de lui... Jésus s'est offert lui-même sur la croix une fois pour toutes; c'est par son sang seulement que ceux qui croient en Lui peuvent obtenir la rémission des péchés. Lui seul est médiateur entre Dieu et les hommes (voir 1 Timothée II, 5); n'en invoquez aucun autre. »

A l'ouïe de telles doctrines, qui n'avaient jamais été exposées sous ces voûtes séculaires avec autant de clarté et de puissance, une émotion indescriptible s'empara de l'auditoire. Les uns s'indignaient : c'étaient les prêtres, alarmés d'une telle hardiesse et qui sentaient chanceler sur ses bases, l'édifice vermoulu auquel ils se cramponnaient. D'autres balançaient entre leurs vieilles erreurs et les vérités qu'ils venaient d'entendre. Plusieurs, convaincus de la nullité de leurs anciennes pratiques, remportèrent leurs offrandes et retournèrent chez eux, avec l'intention bien arrêtée de s'enquérir soigneusement de cette doctrine. Quelques-uns enfin acceptèrent

d'emblée la bonne nouvelle qu'ils venaient d'entendre pour la première fois; eux aussi regagnèrent leurs demeures en proclamant autour d'eux l'heureux message : « Christ seul peut nous sauver, et il est puissant pour le faire en tout lieu, pourvu que nous croyions en Lui. »

Ce jour-là fut un jour d'abondantes semailles; la moisson germa quelques années plus tard. Mais les partisans de l'ancien état de choses, le clergé en particulier, intéressé au maintien de ses revenus, se soulevèrent contre le courageux prédicateur et répandirent sur son compte les bruits les plus injurieux. Cependant, si grande était la faveur du peuple à son égard, que ses supérieurs ecclésiastiques n'osèrent prendre aucune mesure contre lui. Bien plus, le pape Léon X, ne se doutant pas de l'œuvre qu'allait accomplir Zwingli, lui fit remettre le diplôme de « chapelain acolyte du St-Siège, » distinction rare, due à la réputation de savant que le réformateur s'était acquise et à l'habile politique de ce pape, toujours attentif à se rattacher les hommes influents. D'ailleurs, jusque-là, Zwingli n'avait point attaqué l'autorité pontificale.

(A suivre.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU.

(Suite)

Chemin étroit et chemin large.

A cause du péché et de la volonté de l'homme, ennemie de Dieu, il y a dans ce monde une opposition constante à ce qui est bien, de sorte qu'il faut une énergie continuelle pour entrer dans le chemin de Dieu et accomplir le bien. C'est ce que représente l'effort à faire pour entrer par une porte étroite, tandis que la porte large, qui ouvre sur un chemin spacieux, se franchit sans difficulté. Il n'y a qu'à se laisser aller au courant entraînant de ce monde, et aux penchants naturels de son propre cœur qui aime ce qui est facile et donne du plaisir. L'homme n'est pas ici-bas pour toujours, comme ce serait arrivé s'il fût resté dans l'innocence. La naissance place tout homme sur le chemin de la perte. Grâce à Dieu ! son amour a ouvert un autre chemin, celui qui mène à la vie. Mais peu y entrent, parce qu'il n'offre pas au cœur naturel l'aliment qu'il désire, en un mot : le péché, qui le conduit à la mort et au jugement.

Chers jeunes lecteurs, souvenez-vous que tout ce qui attire la chair, tout ce que le monde approuve,

ce qui ne demande aucun effort, caractérise le chemin large. Jamais l'entraînement dans ce chemin n'a été si puissant et surtout si subtil que maintenant. On y est entraîné par le luxe, par les études, les lectures, le choix de ses camarades, les exercices corporels de tous genres, et tant d'autres choses qui agissent d'autant plus subtilement que plusieurs sont utiles et même nécessaires. Pour en user d'une manière saine et ne pas se laisser entraîner par elles dans le chemin large qui conduit à la perdition, il faut une vigilance qui ne s'obtient qu'en écoutant la parole de Dieu. Tout ce qui sert à nous introduire et à nous maintenir dans le chemin étroit qui mène à la vie est désagréable au cœur naturel et se heurte contre la volonté propre. Ecouter et lire la Parole et les publications qui en parlent, agir d'après les enseignements divins, obéir à ses parents **en tout**, renoncer à tant d'attractions offertes à la jeunesse, tout cela coûte des efforts à faire pour entrer par la porte étroite et demeurer dans le chemin resserré qui mène à la vie. Comme Moïse, choisissez « plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte; car il regardait à la rémunération. » (Hébreux XI, 25-26.)

Faux prophètes et faux ouvriers.

Il n'y a pas seulement les choses mondaines qui peuvent nous nuire; il y a aussi ceux qui peuvent affecter un certain dédain des choses mondaines et qui ont l'apparence des « brebis, » c'est-à-dire, de ceux qui font partie du troupeau du bon Berger et qui ne sont en réalité que des loups ravissants, qui introduisent de faux enseignements, prétendant parler, comme les faux prophètes d'autrefois, au nom de l'Éternel. On les reconnaîtra à leurs fruits, seul moyen de discerner à quelle espèce un arbre appartient. Malgré leur belle apparence, ils ne produiront rien pour Dieu; ils seront coupés et jetés au feu.

D'autres personnes n'auront que l'apparence de la piété. Elles se réclameront du nom de Christ — aujourd'hui du nom de chrétiens — disant à tout propos : « Seigneur, Seigneur ! » Mais Lui leur dira : « Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, vous qui pratiquez l'iniquité. »

Ces avertissements sont toujours à propos; mais ils seront tout particulièrement appréciés par le futur résidu juif, dans les temps terribles d'épreuve qu'il traversera avant la venue glorieuse de Christ, en vue duquel ces discours du Seigneur ont été prononcés; ils s'adressaient au résidu juif d'alors et demeurent écrits pour le résidu à venir. Dans ce temps-là, des méchants s'élèveront du milieu d'eux pour leur nuire : « Plusieurs se joindront à eux par

des flatteries. » « Il y en a qui seront entraînés par de douces paroles. » (Daniel XI, 32-34.) « Plusieurs faux prophètes s'élèveront et en séduiront plusieurs: et parce que l'iniquité prévaudra, l'amour de plusieurs sera refroidi; mais celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé... Car il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes; et ils montreront de grands signes et des prodiges, de manière à séduire, si possible, même les élus. » (Matthieu XXIV, 11, 12, 13, 24.) On comprend, par ces passages, combien il faudra lutter pour entrer par la porte étroite, et se défier des apparences trompeuses de ces loups et faux prophètes, dans ces temps à venir, où tous ces enseignements trouveront leur application littérale. En attendant, n'oublions pas que ces choses sont écrites pour nous aussi.

Conclusion.

Dans les v. 24 à 29, qui terminent ces discours, le Seigneur montre d'une manière solennelle la différence qu'il y a, entre le fait d'écouter ses paroles seulement, et celui de les mettre en pratique. Celui qui les met en pratique est semblable à un homme qui a fondé sa maison sur le roc; les torrents et le vent se sont déchaînés contre cette maison; mais elle est demeurée ferme. Celui qui se contente d'écouter, sans mettre en pratique ce qu'il entend, est comparé à un homme **insensé** qui a bâti sa mai-

son sur le sable. Les torrents et le vent sont venus, ils ont donné contre cette maison, sans plus de violence que contre celle qui est bâtie sur le roc; mais, fondée sur un sol mouvant, elle est tombée, et sa chute a été grande. Au jour de l'épreuve ou du jugement, pour qui que ce soit, tout ce qui se basera sur les pensées et les raisonnements des hommes sera renversé; la ruine sera grande aussi, car elle sera éternelle. Au contraire, tout ce qui reposera sur le roc de la parole de Dieu, demeurera aussi éternellement. « Le monde s'en va avec sa convoitise; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. » (1 Jean II, 17.) Remarquez qu'il n'est pas dit « celui qui entend, » pas même « celui qui dit qu'il croit, » mais « celui qui fait la volonté de Dieu. » Faire la volonté de Dieu, c'est la seule preuve à donner que l'on a cru. Il est très important de saisir que l'on est sauvé par la foi sans œuvres de loi; mais on risque d'oublier que les œuvres qui découlent de la foi sont inséparables du salut et qu'il est inutile de prétendre être sauvé, si l'on ne met pas en pratique la parole de Dieu; le Seigneur dit : « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique. » (Luc VIII, 21; Matthieu XII, 50.) « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux. » (v. 21.) Lire aussi ce que dit l'épître de Jacques à ce sujet. (Chap. III, 14-26.)

« Et il arriva que quand Jésus eut achevé ces discours, les foules s'étonnaient de sa doctrine; car il les enseignait comme ayant autorité, et non comme les scribes. » (v. 28-29.) Ce sont, en effet, des paroles d'autorité divine, propres à introduire dans la vie éternelle, qui se font entendre aux oreilles de chacun, de la bouche même d'Emmanuel, Dieu avec nous, venu en grâce pour sauver sa créature perdue.

Puissions-nous tous, mes chers lecteurs, « n'être pas des auditeurs oublieux; mais des faiseurs d'œuvre! » (Jacques I, 25.)

(A suivre.)

Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de juin.

1. — Aucune.
2. — Le Père (Dieu).
3. — C'est avoir Christ en vue dans tout ce que l'on fait.
4. — Voir ses propres défauts à la lumière de Dieu.

QUESTIONS.

1. — Pourquoi y a-t-il à lutter quand on veut entrer par la porte étroite?
 2. — Comment montre-t-on que l'on possède la vie de Dieu?
-

HISTOIRES D'INDIENS

(Suite et fin.)

Deux fois par an seulement, le missionnaire visitait cette région lointaine; mais qu'il y arrivât durant l'été en canot, ou en hiver dans son traîneau, il était toujours sûr de recevoir une cordiale bienvenue de la part de l'ancien sorcier, devenu un chrétien humble et pieux. Il suivait partout le missionnaire, buvant avidement ses paroles, ne désirant qu'une chose : apprendre à connaître davantage le Seigneur Jésus. Il servait de guide au prédicateur, le conduisant aux différents wigwams où de pauvres êtres, plongés dans les ténèbres du paganisme, entendaient parler de l'Évangile de la grâce de Dieu. Il le menait aussi auprès des malades et des affligés, avides de consolation, et recueillait pour lui-même les précieuses promesses de la parole de Dieu. Quelquefois le vieillard se sentait si affamé pour les biens spirituels, qu'il accompagnait le missionnaire jusqu'à l'endroit où il dressait son lit de camp, après sa journée de travail pour le Maître. Et lorsque l'homme de Dieu s'agenouillait pour prier, le vieillard s'inclinait à ses côtés et lui disait tout bas :

« Missionnaire, prie à haute voix, s'il te plaît, et dans la langue du pauvre Indien, pour que je te comprenne. »

Et le lendemain matin, avant le jour, le cher vieux chrétien répétait les mêmes paroles :

« S'il te plaît, missionnaire, prie à haute voix et dans ma langue, pour que je te comprenne. »

Merveilleux triomphe de la grâce de Dieu, qui manifeste ainsi sa puissance en bénissant les labeurs de ses esclaves !

« Grâce à Dieu qui nous mène toujours en triomphe dans le Christ et manifeste par nous l'odeur de sa connaissance en tous lieux. »

UNE CONVERSION SUR UN LIT DE MORT

En commençant cette petite histoire, laissez-moi supplier solennellement tous ceux qui la liront, de ne jamais, jamais, **jamais** remettre à plus tard le salut de leur âme, dans le vain espoir de se convertir sur leur lit de mort. S'ils pouvaient se rendre compte, combien, lorsque la mort approche, le diable semble resserrer son étreinte autour de sa proie, s'ils prévoyaient toutes les difficultés que Satan suscite à ce moment-là, s'ils savaient que souvent, vers la fin, la souffrance physique est trop intense pour laisser de la place à l'angoisse morale, ils réaliseraient mieux le danger de leur attermoiement.

Ceux qui voient beaucoup de lits de mort, disent que tous les pouvoirs des ténèbres semblent se conjurer alors pour détourner l'âme de sa dernière chance de salut.

Le héros de ce récit était un beau et robuste jeune homme, qui s'était fait beaucoup d'amis par sa bonté et son heureux naturel. C'était « un gai compagnon, » comme on dit communément. Mais, ayant malheureusement cédé à la terrible tentation de la boisson, il se trouvait, à trente-quatre ans, sur le bord de la tombe, bien qu'il fût à peine dans la force de l'âge et d'une constitution exceptionnellement vigoureuse. Mais on ne se moque pas de Dieu, et ce que l'homme sème, cela aussi il le moissonnera. Les gages du péché sont la mort, et il les avait bien mérités.

Un ami, qui le connaissait depuis de longues années, ayant appris le triste état de sa santé, alla le voir, mais il le trouva tout à fait aveuglé sur sa condition. Rien ne put le convaincre qu'il ne serait pas, avant peu, aussi bien qu'à l'ordinaire. La vie lui souriait encore, et son désir d'être en bonne santé le rendait indifférent à tout ce qui concernait son âme immortelle. Il **voulait** vivre, et remettait à plus tard toute pensée sérieuse. Son ami alla le voir plusieurs fois, mais toujours sans résultat; car, soutenu par le vain espoir d'une guérison prochaine, le message de grâce de Dieu lui importait peu.

Cet ami fut donc très surpris, lorsqu'il apprit

un soir que X. était plus mal et désirait le voir; une demi-heure après, il se trouvait auprès du lit du malade.

« Dites-moi, » demanda-t-il, « pourquoi avez-vous désiré me voir ce soir ? »

La scène avait changé. Toute l'indifférence du jeune homme avait disparu; son insouciance avait fait place à une angoisse extrême, et ses yeux étaient remplis d'un morne désespoir, lorsqu'il répondit lentement :

« On me dit que je vais mourir, et je n'ose pas rencontrer Dieu ! »

Tout son corps tremblait d'émotion, tandis qu'il répétait à plusieurs reprises :

« Mes péchés... mes péchés... Je ne puis pas mourir. Je n'ose pas rencontrer Dieu. »

La terrible vérité de sa fin prochaine lui était enfin apparue, et en même temps, il réalisait qu'il n'était pas prêt pour rencontrer Dieu. Il avait, en effet, raison de trembler.

Dans l'histoire d'une âme, il n'y a pas de moment pareil à celui où elle est pénétrée, pour la première fois, par la lumière lui révélant toute sa méchanceté et sa corruption devant un Dieu qui hait le péché. Cet homme était là, sur le seuil de l'éternité, découvrant soudain qu'il allait rencontrer Dieu et sachant qu'il n'y était pas préparé. Tous ceux qui étaient présents cette nuit-là, n'oublièrent jamais cette scène.

« Je dois rencontrer Dieu, » criait-il sans cesse, et

ses cris furent entendus jusque dans la rue. Le silence planait sur le petit village où il vivait, car il y était bien connu, et c'était une chose étrange, dans cet endroit plein d'indifférence, de voir quelqu'un dans l'angoisse pour son âme immortelle.

Un ou deux de ses anciens camarades vinrent le voir, et ils pâlirent en voyant l'angoisse de son esprit.

« Je dois rencontrer Dieu, » répétait-il en gémissant.

Il demanda qu'on lui changeât d'oreiller, mais lorsque des mains attentives en eurent placé un sous sa tête, il dit :

« Je n'en aurai pas besoin longtemps, je serai bientôt dans le feu. »

« Ah ! » dit-il à ceux qui étaient auprès de lui, « si j'avais à rencontrer le diable, cela me serait égal, j'ai trop vécu en sa compagnie ; mais c'est Dieu que je vais voir, et mes péchés !... »

Il désirait avoir juste assez de force pour se traîner jusqu'à la ligne du chemin de fer et se jeter sous un train, afin de ne plus être en suspens, « car, » disait-il, « être couché ici et savoir que je vais rencontrer Dieu, c'est plus que je ne peux supporter. »

Un ami lui parla de Jésus et de l'amour qu'il a montré en mourant pour des pécheurs, mais c'était pour lui une histoire connue et détestée. Même au milieu de la vie la plus dissipée, il avait toujours étudié la Bible, et il en connaissait la lettre du com-

mencement à la fin. Mais le diable lui avait suggéré que Dieu était un « Dieu dur et sévère, » et il avait cru implicitement ce mensonge. Satan lui avait murmuré que « Dieu n'a créé l'homme que pour le damner ensuite, » et dans sa folie, il avait écouté et avait insulté Dieu pour cela. Satan lui avait dit encore que « Dieu n'avait pas voulu avoir le diable dans le ciel, et l'avait jeté sur la terre, pour qu'il perdît l'homme, » et tout malade qu'il fût, ses lèvres mourantes blasphémèrent Dieu, l'accusant d'avoir voulu sa destruction. Son cœur ignorant accusait aussi Dieu d'être l'auteur du péché et de la misère de ce monde, (maudite soit cette pensée!) et dans la chambre du malade, les mêmes paroles résonnaient toujours avec épouvante :

« Je dois rencontrer Dieu! Oh! mes péchés! »

(A suivre.)

UN ÉPI MOISSONNÉ

D'un caractère extrêmement jovial, qui lui aurait été en piège, Henri G. était aimé de tous ses camarades d'école. Ses frères et sa sœur l'affectionnaient aussi particulièrement; sa gaîté exubérante et ses espiègleries le portaient à s'amuser avec eux dans leurs moments de loisir.

Cependant, de bonne heure, Henri fut rendu sé-

rieux et attentif aux enseignements de la Sainte Écriture; il eut l'occasion d'entendre parler du Seigneur Jésus, le Sauveur que Dieu nous a donné (Jean III. 16), soit à la maison, ou aux réunions de l'Assemblée, qu'il fréquentait.

Mais voici une circonstance qui semble avoir fait époque dans la courte existence du jeune homme et à la suite de laquelle une orientation nouvelle fut donnée à ses pensées, pour le bien de son âme.

Un serviteur du Seigneur, qui faisait visite à ses parents, s'adressa en particulier à Henri, d'une manière affectueuse, et l'engagea à venir sans retard au Sauveur, dont il avait entendu parler maintes fois. Avant de le quitter, l'étranger, qui avait à cœur le salut de cette âme, lui recommanda d'adresser chaque jour à Dieu cette simple prière: «O Dieu, montre-moi ce que je suis!» Et il ajouta: «Quand le Seigneur t'aura montré ce que tu es, demande-lui de te faire connaître ce qu'il est lui-même pour le pécheur.»

Henri promit de faire cela; et il tint parole. Aussi fut-il amené sans retard à être convaincu qu'il était un pauvre pécheur perdu, digne de la condamnation éternelle.

Mais il demeura plusieurs années dans cet état, à l'insu de ses parents.

En été, il gardait le bétail sur le pâturage communal; et comme il lui arrivait d'être mouillé assez souvent, il contracta du rhumatisme articulaire qui

lui occasionna de vives souffrances. Un moment, son état parut s'améliorer; mais ce ne fut pas pour longtemps : le docteur déclara qu'Henri était atteint d'une affection du cœur fortement prononcée, qui ne laissait aucun espoir de guérison. Quelle épreuve pour le pauvre jeune homme ! Il était placé d'une façon solennelle en face de l'éternité.

Malgré son ardent désir d'être sauvé, et sa lecture journalière de la parole de Dieu, son état d'âme ne changeait pas; et la maladie faisait des progrès rapides.

Un jour que son père le vit particulièrement souffrant, il lui dit : « Si tu devais nous quitter, Henri, serais-tu heureux de t'en aller ? »

— Papa, » répondit le jeune homme, « il faut que je te dise que si je venais à mourir maintenant, j'irais directement en enfer; j'en ai la certitude ! »

Là-dessus, le père, vivement ému de cette révélation inattendue, l'engagea à se confier dans le Seigneur Jésus, comme le brigand repentant crucifié à ses côtés, et dans l'œuvre parfaite qu'Il a accomplie sur la croix, en faveur des pécheurs perdus qui se tournent vers Lui avec foi.

Le moment de la délivrance allait bientôt sonner; le Seigneur ne voulait pas laisser plus longtemps cette âme, si anxieuse du salut, à la merci de son incertitude et de son angoisse.

Une nuit mémorable, Henri était si tourmenté qu'il ne pouvait rester dans son lit. Comme la

chambre qu'il occupait était contiguë à celle de ses parents, il vint auprès d'eux et leur demanda de supplier le Seigneur avec lui, afin qu'il pût jouir de la paix après laquelle son cœur ne cessait de soupirer. A genoux, dans le silence de la nuit, Henri, qui n'avait jamais prié à haute voix en présence de ses parents, fit monter au trône de la grâce une prière pareille au cri d'une âme en proie à la plus grande détresse : « Seigneur, » disait-il, « tu le vois, je vais mourir et je ne suis pas prêt; ne me laisse pas mourir sans m'accorder l'assurance du pardon de tous mes péchés...! »

Comment Celui qui a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean VI, 37), pourrait-il refuser une telle demande? Aussi la réponse ne se fit-elle pas attendre, tout à coup la lumière brilla dans l'âme angoissée d'Henri, selon cette déclaration du Saint Livre : « C'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ. » (2 Corinthiens IV, 6.) En sorte que le jeune homme pu s'écrier avec transport : « Ah! maintenant je le vois, Christ est mort pour moi; » et son visage rayonnait de bonheur. « Oh! que je suis heureux! » ne cessait-il de répéter. « Je puis m'en aller auprès de mon Sauveur. » Quel bonheur était le sien, après le temps bien long où son âme connut l'amertume au plus haut point! Quelle joie pour les parents de

voir leur cher enfant, objet de leur sollicitude et de leurs prières, en repos et heureux dans les bras du Seigneur Jésus. Le navire, longtemps battu par la tempête, venait d'entrer sain et sauf au port.

L'âme était guérie par le divin médecin, mais le corps du pauvre Henri déclinait toujours davantage. Pourtant le malade put encore rester debout le lendemain de ce jour mémorable et soigner le bétail vers le soir; mais aussitôt après, il se sentit tellement mal qu'il envoya chercher son père qui était hors de la maison :

« Papa, » lui dit-il à son arrivée, « je t'ai fait appeler parce que je désirais te revoir; je vais auprès de mon Sauveur. »

Et il dit la même chose à sa mère. Celle-ci avait les larmes aux yeux en entendant son enfant, mais Henri la consola en lui disant :

« Ne pleure pas, maman; je suis heureux de m'en aller auprès du Seigneur; et vous viendrez bientôt me rejoindre. »

Le même soir, un ami chrétien vint rendre visite au jeune malade; et ce dernier lui fit part du bonheur dont il jouissait par la foi en son Sauveur, et de son espérance d'être bientôt auprès de Lui.

A dater de ce moment, et malgré ses souffrances qui allaient en empirant, Henri ne cessait d'exhorter tous ceux qui l'approchaient. Il sollicita ses deux frères et sa sœur, chacun en particulier, à venir sans tarder au Seigneur Jésus pour être sauvés.

Puissent-ils se souvenir de cette recommandation ! Il eut aussi des paroles d'appel touchantes à l'adresse de son grand-père qui était venu le voir :

« Grand-père, » lui disait-il, « tu es bientôt au bout de ta carrière terrestre ; ne tarde pas à venir au Seigneur ; si tu savais combien je suis heureux de le connaître et de m'en aller auprès de lui ! »

Une voisine, étant venue auprès du malade, fut touchée de le voir si heureux, malgré les souffrances bien grandes qu'il endurait :

« Tu souffres beaucoup, mon pauvre Henri, » lui dit-elle.

« Je ne suis pas pauvre, » lui répondit le malade ; « je suis riche. Le Sauveur est mon trésor et je m'en vais auprès de Lui ! »

Ce témoignage ne fut pas vain : Le souvenir de cette visite demeura ineffaçable pour cette personne.

Les souffrances du malade s'aggravèrent, au point de ne lui laisser aucun répit : ce n'était, pour ainsi dire, qu'un cri, nuit et jour ; et cela pendant neuf jours consécutifs. Les parents, profondément impressionnés par cette scène mystérieuse pour eux, ne cessaient de supplier le Seigneur, lui demandant de mettre un terme aux souffrances de leur enfant ; et le malade lui-même priait aussi. Il demanda à son Sauveur, qui s'était montré plein de grâce envers lui, de lui accorder encore la faveur de ne pas quitter cette vie dans un étouffe-

ment, chose qu'il redoutait extrêmement; et le Seigneur, dans sa condescendante bonté, l'exauça pleinement.

Enfin, on put prévoir que la fin n'était pas éloignée : Henri ne pouvait presque plus parler que par monosyllabes, quoiqu'il eût conservé toute sa lucidité d'esprit. Dans l'après-midi, il s'endormit et put goûter ainsi un peu de repos. Mais le parfait repos l'attendait auprès du Seigneur; et il allait ne pas tarder à en jouir. A huit heures du soir, un moment avant de déloger, le visage du mourant s'illumina soudain d'une clarté céleste, et une demi-heure après, Henri élevant les mains vers quelqu'un d'invisible pour ceux qui l'entouraient, et regardant en haut, comme s'il voyait quelque chose de l'au-delà, expira paisiblement. Absent de son corps de souffrance, il était maintenant auprès de son bien-aimé Sauveur.

Quelle grâce merveilleuse le Seigneur a daigné déployer à l'égard du jeune Henri G., en se révélant à lui et en le retirant de devant le mal!

L'épi avait mûri sous le souffle de l'épreuve; et le Seigneur le recueillit pour le grenier céleste. Puisse ce simple récit être en bénédiction à nos lecteurs!

Pour les petits

Jésus aime les petits ;
Dans ses bras, il les a pris,
Alors que sur le chemin,
Il allait faisant du bien.
De sa voix douce, il les presse
De jouir de sa tendresse.
Oh! merci, merci, Seigneur ;
Tu nous aimes, quel bonheur !

Jésus garde les enfants,
Objets de ses soins touchants ;
Dans leur sommeil ou leurs jeux,
Toujours il veille sur eux.
Jamais sa main ne se lasse
De leur prodiguer sa grâce.
Oh! merci, merci, Seigneur,
D'avoir un tel Protecteur !

L'enfant, même tout petit,
Peut servir Jésus aussi,
S'il est sage, obéissant,
Sans cesse aimable et content :
En Jésus s'il se confie,
Que bienheureuse est sa vie !
Produis en nous plus d'ardeur
Pour te servir, bon Sauveur !

Un jour, plus haut que les cieux,
Avec tous les bienheureux,
Les enfants aux fraîches voix
Béniroht le Roi des rois.
Grâce à son œuvre immortelle.
Ils ont la vie éternelle.
Nous pourrons alors, Seigneur,
Te louer d'un même cœur.

EXHORTATIONS.

Du Seigneur, chers enfants, écoutez la Parole!
Il veut vous enseigner, vous sauver, vous bénir.
Venez donc à Jésus, venez à son école
Et vous serez toujours heureux à l'avenir.

Un jour, lorsque Jésus était sur notre terre,
On vint lui présenter des enfants comme vous;
Les disciples alors, dans leur ardeur austère,
Voulaient les empêcher d'embrasser ses genoux.

Jésus s'en indigna. Jésus, toujours le même,
Dit encor : Laissez-les dans mes bras paternels,
Ne les empêchez point, ces petits; je les aime :
Le royaume des cieux est pour ceux qui sont tels.

Un beau témoignage.

Dans un cimetière, on voit une pierre blanche sur la tombe d'une chère fillette, et sur cette pierre, on a gravé ces mots à la suite du nom de l'enfant :

« Ici repose une enfant dont ses camarades disaient : Il était plus facile d'être sages quand Marie était avec nous. »

C'est là un touchant témoignage, n'est-il pas vrai? Mais nous voulons surtout espérer que, si la petite Marie savait faire régner autour d'elle la paix et la bienveillance, c'est qu'elle avait appris à connaître, comme son Sauveur, celui qui seul est la source de toute grâce. Ceux qui ont le bonheur de posséder le Seigneur Jésus comme leur Sauveur : ceux qui sont animés d'un sincère désir de « lui plaire à tous égards; » ceux aussi qui se souviennent que, malgré leur grande faiblesse, il est fidèle et bon pour répondre à leurs prières selon les richesses de sa grâce : ceux-là seuls sont capables de refléter autour d'eux quelque chose des vertus de « Celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. »

Que ce privilège soit la part de tous mes jeunes lecteurs!

Questions pour le mois de juillet.

A lire Proverbes XXV-XXXI.

1^o Quelle doit être notre conduite vis-à-vis de ceux qui nous haïssent ?

2^o Pour quelles « blessures » devons-nous être reconnaissants ?

3^o Trouver un passage qui nous exhorte à confesser nos péchés et en chercher un parallèle dans 1 Jean.

4^o Que nous est-il dit ici de la parole de Dieu ?

5^o Quelle est l'occupation du « peuple sans force », et quelle est la ressource du « peuple sans puissance » ?

6^o Qu'est-ce que la « femme vertueuse » fait pour les malheureux ?

Réponses aux questions du mois de juin.

1^o Proverbes XVIII, 9; XIX, 15, 24; XX, 13; XXI, 25; XXII, 13; XXIV, 30-34.

2^o Proverbes XXI, 17; XXIII, 20, 29-35.

3^o Proverbes XX, 11; XXII, 6; XXIII, 13.

4^o Proverbes XXI, 3.

5^o Proverbes XXIII, 26.

6^o Proverbes XXII, 29.

ERRATUM.

Dans le numéro de juin, page 168, intervertir la troisième et la quatrième ligne de la réponse N^o 5.



COUVENT D'EINSIEDELN

ULRICH ZWINGLI

(Suite)

CHAPITRE VI

Zwingli à Zurich.

Le 11 décembre 1518, le chapitre de Zurich élit Zwingli en qualité de prédicateur de la cathédrale. Après quelques hésitations, il céda aux instances de son ami Myconius et accepta cette position qu'il considérait comme peu enviable, car Zurich passait alors pour une cité très corrompue. Quant au clergé, voici le jugement peu flatteur que porte sur lui un récent écrivain, catholique pourtant :

« Ce clergé était nombreux et bien doté. Un nouveau zèle pour les constructions ecclésiastiques se faisait remarquer, ainsi que pour la musique religieuse. Les fêtes se célébraient avec éclat devant un grand nombre de prélats et de prêtres. On aurait pu en conclure que la vie religieuse était florissante. Mais ce n'était qu'une apparence. Un profond déclin avait envahi l'esprit de l'Eglise : tout se réduisait en clinquant et en apparences extérieures. »

Ce tableau déplorable se complète par les instructions données à Zwingli au moment de son arrivée à Zurich, instructions qui se résument en cette phrase : « Déployez toute votre activité à recueillir de l'argent pour l'Eglise; quant à la prédication, si le temps vous manque pour y vaquer, vous pouvez en remettre le soin à n'importe qui. Occupez-vous surtout des riches. »

Combien peu ce langage rappelait Celui qui disait que « l'Évangile est annoncé aux pauvres. » (Matth. XI, 5; Luc VII, 22.) Zwingli, du reste, était bien décidé à suivre le chemin que lui avait tracé le Seigneur, et il le déclara ouvertement en ces termes :

« Il y a trop longtemps qu'on laisse la foule dans l'ignorance de ce qui concerne l'histoire de Jésus et son œuvre. Je me propose de la faire connaître en puisant à la source des Écritures seulement et en offrant sans cesse de ferventes prières à Dieu pour que je puisse y découvrir la pensée du Saint-Esprit. Je désire employer le ministère qui m'est confié à

la gloire de Dieu et de son Fils, au salut des âmes et à leur instruction dans la vérité. »

C'est le 1^{er} janvier 1519, le jour même où il atteignait sa trente-cinquième année, que Zwingli prêcha pour la première fois. Il produisit une impression profonde sur la foule immense accourue pour l'écouter. « C'est à Christ que je désire vous amener, » s'écria-t-il, « à Christ, le seul moyen de salut que possèdent les hommes. La Parole divine est aussi la seule nourriture dont je me propose de nourrir vos âmes. » Bien que sa voix fût faible, qu'il parlât d'abondance et sans notes — chose presque inconnue chez les prédicateurs d'alors — on sentait chez lui une puissance extraordinaire, celle-là même du message dont il était porteur. Avec cela, il se faisait remarquer par la dignité de son maintien, par le sérieux de ses expressions. Il exposait ses idées d'une façon si simple que chacun pouvait les saisir et pourtant si profonde qu'à l'écouter on se croyait devant un grand docteur de l'Église. Au dire des contemporains, il avait quelque chose des prophètes d'autrefois. Quant à la foule, lorsqu'elle quitta la cathédrale, elle s'écria : « Jamais jusqu'ici nous n'avons ouï chose pareille. »

Le clergé avait alors l'habitude d'expliquer les Évangiles d'après le système des « péricopes, » passages soigneusement choisis d'avance et dont le prêtre ne devait pas s'écarter, en sorte qu'une fraction importante de la Bible, la majeure partie en

somme, n'était jamais lue ni entendue. Zwingli rompit résolument avec cet usage; il nous raconte lui-même, en ces termes, la marche qu'il suivait :

« A mon arrivée à Zurich, je commençai à expliquer l'évangile selon Matthieu, afin de faire connaître la vie du Seigneur, puis les Actes des apôtres, pour montrer comment l'Évangile s'est répandu. Je passai ensuite à la première épître à Timothée qui contient, pour ainsi dire, la règle de conduite du croyant. Voyant que de faux docteurs enseignaient des erreurs quant à la foi, et constatant que l'église romaine attribue à Pierre une certaine supériorité sur Paul, j'expliquai l'épître aux Galates, puis les deux de Pierre, pour prouver aux détracteurs de Paul que le même Esprit a inspiré les deux apôtres. Enfin j'arrivai à l'épître aux Hébreux, qui présente Christ comme Souverain sacrificateur et qui est si propre à consoler et à édifier les croyants. »

Ceci ne constituait du reste qu'une première série de discours. Lorsqu'il l'eut terminée — il prêchait chaque jour — il entreprit l'étude d'autres portions de l'Écriture, mais toujours de manière à en faire voir l'enchaînement étroit. Puis, désirant atteindre un cercle plus étendu que celui de ses auditeurs habituels, il résolut de consacrer le vendredi à une exposition systématique des Psaumes. C'était jour de marché à Zurich, et ainsi un grand nombre de campagnards purent entendre la vérité.

Zwingli était bien le maître qu'il leur fallait. Sans hâte ni précipitation, mais avec une logique douce et persuasive, il leur exposait, « ligne sur ligne, ligne sur ligne; ici un peu, là un peu » (Esaïe XXVIII, 10), les principes fondamentaux du salut et les doctrines essentielles du christianisme. Cette méthode porta ses fruits. Les réglemens imposés par l'Église et non justifiés par l'Écriture perdirent de leur importance et finirent par disparaître d'eux-mêmes.

« Je me suis appliqué, » dit Zwingli, « à répartir la parole de Dieu de manière à lui faire porter le plus de fruit possible. Qui ne chasserait de chez lui un serviteur qui se mettrait, au gros de l'hiver, à labourer un champ et à l'ensemencer? Ce sont là des travaux de printemps. C'est pour cela que, dans ma prédication, j'ai toujours cherché à avoir égard aux faibles, sans néanmoins renoncer à mes principes et en cherchant toujours leur édification. J'ai toujours annoncé, clairement et pleinement, avec une sérieuse insistance, Jésus-Christ, le seul moyen qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés. J'ai enseigné que c'est de Lui seul que nous pouvons attendre toute grâce; que c'est à lui que nous devons avoir recours dans toutes nos difficultés. C'est ainsi que j'ai proclamé devant mes concitoyens la souveraine grâce de Dieu, tout en cherchant à la leur rendre attrayante, sachant bien que le Seigneur agirait par

l'énergie de sa Parole, une fois qu'elle aurait pénétré dans les cœurs. Je les ai, de la sorte, nourris de lait, en attendant qu'un travail plus profond se fût effectué en eux; et, Dieu soit béni! plusieurs de ceux qui étaient animés à mon égard des sentiments les plus violents ont été touchés à salut; ils se sont écriés : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jean VI, 68), et ont goûté pour eux-mêmes combien le Seigneur est bon. (Psaume XXXIV, 9.) En effet, celui qui a appris à connaître l'amour du Sauveur et qui, comme une brebis perdue, s'est laissé ramener par sa main si douce, celui-là ne saurait jamais quitter son tendre Berger; car il sait que c'est par lui seul, par son œuvre expiatoire, qu'il a trouvé le salut et la vie éternelle. »

C'est ici peut-être le lieu d'insister sur un fait important, à savoir que Zwingli n'est aucunement un disciple de Luther. La chose nous paraît d'autant plus intéressante à relever qu'elle montre, d'une manière frappante, l'action de l'Esprit de Dieu sur ces deux hommes, les façonnant de la même manière et pour la même tâche dans deux pays éloignés l'un de l'autre, et pourtant les adaptant à merveille aux milieux fort différents dans lesquels ils avaient à travailler. Nous n'avons pas ici à nous étendre sur les divergences si pénibles et si humiliantes qui les divisèrent. Rappelons seulement ce que Zwingli lui-même a écrit sur le réformateur allemand :

« Longtemps avant qu'on ait connu le nom de Luther dans nos contrées, j'ai prêché le pur Évangile... Est-ce que mes ennemis me nommaient alors luthérien?... On a voulu, en m'appelant ainsi, m'injurier et faire dédaigner ma prédication. Luther est un vaillant soldat de Christ. Il connaît admirablement l'Écriture; il y a mille ans que son pareil n'est pas apparu sur la terre et personne, depuis l'existence de la papauté, n'a attaqué le pape avec une arme aussi virile, sans que je veuille par là mépriser les autres. Mais qui a fait cela? Dieu ou Luther? Demandez-le à Luther lui-même et il vous répondra : Dieu!... C'est pourquoi, n'échangeons pas le beau nom de Christ contre celui de Luther. Car Luther n'est pas mort pour nous, mais il nous apprend à connaître Celui de qui dérive tout notre salut. Ainsi je ne veux porter point d'autre nom que celui de Jésus-Christ qui m'a confié mon ministère... Luther et moi, nous enseignons la même doctrine de Christ, sans nous être concertés, bien que je ne m'estime pas son égal; mais enfin, chacun fait selon la mesure que Dieu lui a départie. »

(A suivre.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU.

(suite)

Trois guérisons.

Chap. VIII. — Après avoir présenté, dans ces discours, les caractères de ceux qui participent à son royaume, le Seigneur descend auprès du peuple pour agir en grâce et en puissance, afin de le délivrer des conséquences du péché et de la puissance du diable, montrant qu'il est Emmanuel, Dieu avec nous, le même qui avait dit autrefois à Israël : « Je suis l'Éternel qui te guérit. » (Exode XV, 26.) C'est la personne de Jésus, se présentant en grâce et en puissance à son peuple, qui fait le sujet de ce chapitre et du suivant.

A son retour de la montagne, un lépreux s'approchant, se prosterna et lui dit : « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net. » Il savait que le Seigneur avait le pouvoir de le guérir; mais il doutait de son vouloir. Jésus étendit la main et le toucha en disant : « Je veux, sois net. » Et aussitôt il fut nettoyé de sa lèpre. » (v. 1-3.) La lèpre, vous le savez, est une figure du péché sous son caractère de souillure, un mal sans autre moyen de guérison que la puissance de l'Éternel. (Voir Lévitique XIV,

1-9.) Remarquez, mes jeunes lecteurs, combien la gloire de la personne de Jésus est évidente dans cette guérison, ainsi que sa puissance : il peut guérir; sa bonté : « Je veux »; sa divine pureté, car il est Dieu manifesté en chair. Il étend sa main, il touche le lépreux, et au lieu d'être souillé par cet attouchement, comme tout homme l'eût été, c'est le lépreux qui est purifié. Quel sujet de contemplation que la personne du Seigneur dans son abaissement, au milieu des hommes souillés et perdus, pour leur apporter les ressources divines que réclamait leur état misérable. Tout ce qu'est Dieu en puissance, en grâce, en pureté, était là dans un homme. l'Homme-Dieu, inattaquable par le péché, et à la disposition de tous ceux qui voulaient en profiter.

Le Seigneur reconnaît le système légal sous lequel il est venu; c'est pourquoi il envoie le lépreux purifié se montrer aux sacrificateurs, pour offrir ce que Moïse avait ordonné, et il ajoute : « Afin que cela leur serve de témoignage. » Si les sacrificateurs reconnaissaient que le lépreux était net, ils avaient devant leurs yeux, d'une manière évidente, le témoignage que Jésus était l'Éternel, puisque lui seul pouvait guérir la lèpre. Hélas! ce témoignage irrécusable de la présence du Messie au milieu d'eux, suivi de bien d'autres, ne les a pas empêchés de le rejeter.

Le second miracle narré dans ce chapitre s'opère en faveur d'un gentil, un étranger aux bénédictions

que le Messie apportait à son peuple, mais chez qui se trouvait la foi. une foi, dit le Seigneur, telle qu'il n'en n'avait point trouvé en Israël. Ce centurion, officier romain, reconnaissait la puissance divine et la grandeur de la personne du Seigneur. Dans une touchante humilité, il supplie Jésus au sujet de son serviteur atteint de paralysie. Le Seigneur, dans son dévouement, lui dit : « J'irai, moi, et je le guérirai. » Mais le centurion répond : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit; mais dis seulement une parole, et mon serviteur sera guéri, car moi aussi, je suis un homme placé sous l'autorité d'autrui, ayant sous moi des soldats; et je dis à l'un : Va, et il va; et à un autre : Viens, et il vient; et à mon esclave : Fais cela, et il le fait. » (v. 7-10.) Cet homme illustre, par son exemple, la position dans laquelle il trouvait le Seigneur sur la terre : c'était l'homme dépendant, l'homme parfait; mais le Fils de Dieu qui avait autorité sur toutes choses. Il reconnaît donc à Jésus un pouvoir illimité et le droit de le faire valoir. Quel bel exemple de foi! Il est à remarquer que la foi voit les choses comme Dieu les voit. La grande foi honore Dieu; la petite foi sauve, parce que Dieu a égard non à la mesure de foi que nous avons, mais à l'objet que la foi saisit. La foi reconnaissait au Seigneur sur la terre la puissance par laquelle il établirait son royaume : telle était celle du brigand repentant sur la croix. Aussi la réponse à une telle

foi est-elle une part à ce que la grâce donne actuellement comme plus tard. La foi du centurion fournit au Seigneur l'occasion de parler de l'introduction des gentils dans les bénédictions du royaume, tout en déclarant aux Juifs que leurs privilèges extérieurs ne leur donnaient pas le droit d'y avoir accès, sans la foi. « Et Jésus, l'ayant entendu, s'en étonna, et dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous dis : je n'ai pas trouvé, même en Israël, une si grande foi. Et je vous dis que plusieurs viendront d'orient et d'occident, et s'assiéront avec Abraham et Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres de dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents. » (v. 10-12.) Les fils du royaume, sous la loi, étaient les Juifs ; mais par la loi, personne n'a pu rien obtenir ; alors Dieu accorde à la foi, où qu'elle se trouve, l'accès à ses bénédictions ; « car sans la foi, il est impossible d'être agréable à Dieu. » (Hébreux XI, 6.) Le Seigneur montre donc aux Juifs le moyen d'hériter de la bénédiction à laquelle ils pensaient avoir droit par nature ; et, puisque c'est par la foi, tous ceux qui la possèdent auront une part à la bénédiction du royaume des cieux, tandis que ceux qui ne l'auront pas seront jetés dehors, qu'ils soient Juifs, païens, ou chrétiens de nom ; aucun titre, aucune religion, pas plus que le privilège si grand d'être un enfant de chrétien, ne peut donner le droit d'entrer dans le royaume,

sinon, la foi qui reconnaît Dieu tel qu'il se révèle, et qui prend sa place humblement devant Lui comme un pauvre être indigne de tout. Le Seigneur répondit au centurion : « Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru; et à cette heure-là son serviteur fut guéri. » (v. 13.)

Le troisième miracle est la guérison de la belle-mère de Pierre qui était atteinte de la fièvre. (v. 14-15.) Si la lèpre est une figure du péché dans son caractère de souillure, la paralysie nous représente l'incapacité où le péché met l'homme quand il s'agit pour lui d'accomplir la volonté de Dieu. La fièvre symbolise l'agitation qui caractérise l'homme sans Dieu. Le péché prive du repos et de la paix qui sont la part de celui qui a été amené à Dieu. Toute l'activité fiévreuse, qui augmente de plus en plus dans ce monde, vient de ce que l'homme, loin de Dieu, cherche sa propre satisfaction dans ce que le monde peut offrir; il s'agite pour l'obtenir, terrible distraction qui l'empêche de penser à Dieu et de voir son état dans sa présence! De cette manière, l'homme est incapable de servir Dieu; pensant n'avoir pas assez de temps pour lui-même, il ne peut en consacrer à Dieu. Lorsque le Seigneur eut touché la main de la belle-mère de Pierre, « la fièvre la quitta; et elle se leva et les servit. » Quand Dieu a accompli son œuvre dans une âme et l'a délivrée de la puissance du péché qui cause cette agitation, cette âme peut jouir du repos de la con-

science et du cœur; elle est en paix; elle possède le calme et peut ainsi servir le Seigneur. L'apôtre dit aux Thessaloniens : « Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils ». (1 Thessaloniens I, 9.)

A la suite de Jésus.

Le soir était venu (v. 14-15); c'est, en Orient, le moment favorable pour sortir à cause de la chaleur excessive qui règne pendant la journée. On conduisit auprès de Jésus beaucoup de démoniaques dont il chassa les esprits par une parole, et il guérit tous ceux qui se portaient mal. Il accomplissait ce qu'Ésaïe avait dit : « Lui-même a pris nos langueurs, et a porté nos maladies. » (Ésaïe LIII, 4.) Ces paroles nous font comprendre de quelle manière le Seigneur faisait usage de sa puissance: il n'a jamais délivré quelqu'un auquel son cœur et ses sentiments, aussi parfaitement humains que divins, seraient restés étrangers. Il ne délivrait personne des conséquences du péché, sans avoir ressenti en sympathie toute la douleur qu'éprouvaient ceux qu'il soulageait. C'est pourquoi il est dit qu'il a porté nos maladies, ce qui est autre chose que d'avoir porté nos péchés sur la croix, pour en recevoir le châtiment. Il n'a porté nos péchés que sur la croix, tandis que, durant tout le cours de son mi-

nistère, son cœur sentait tout le poids des conséquences du péché sous lesquelles gémissaient ceux qu'il affranchissait. C'est pourquoi nous voyons ce précieux Sauveur pleurer au tombeau de Lazare, au lieu d'aller directement l'appeler hors du tombeau, ce qu'il fit après avoir témoigné sa sympathie à celles qui pleuraient leur frère, et ressenti profondément ce qu'était la puissance de la mort sous laquelle l'homme gémissait par suite de sa désobéissance.

Il est précieux, chers jeunes amis, de savoir que le Seigneur est toujours le même en faveur de ceux qui sont dans l'affliction, de quelque manière que ce soit; la gloire dans laquelle il se trouve n'a pas changé son cœur; au contraire, étant hors d'atteinte de la souffrance, il peut d'autant plus sympathiser avec ceux qui s'y trouvent encore.

Comme les foules se pressaient autour de Jésus, attirées, sans doute, par les miracles qu'il faisait, il veut se soustraire à leur curiosité, comme à leur admiration, puisqu'il a accompli son service au milieu d'elles, et commande de passer à l'autre rive. Un scribe lui dit : « Maître, je te suivrai où que tu ailles. Et Jésus lui dit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (v. 18-20.) Ce scribe, la foule émerveillée, les disciples même, tous étaient heureux et honorés qu'un tel homme fût au milieu d'eux. Les foules

disent au chapitre suivant (v. 33): « Il ne s'est jamais rien vu de pareil en Israël. » Aussi, ce scribe pensait à la gloire qu'il y aurait pour lui à suivre un tel maître. Mais si tous avaient un chez soi dans ce monde, où la grâce avait fait descendre le Fils de l'homme, lui, venu du ciel, ne pouvait avoir de chez-lui ici-bas, car rien sur la terre ne pouvait offrir de repos à un tel Homme, tout étant empreint des conséquences du péché et de la puissance de Satan. Il n'était pas venu pour rendre agréable à l'homme son séjour sur la terre, mais afin de lui ouvrir un chemin qui le fît sortir du monde pour l'amener où le Seigneur est déjà lui-même, hors de cette première création souillée et soumise à Satan, là où Dieu se reposera dans son amour et où il introduira tous ceux qui auront cru en son Fils bien-aimé et l'auront suivi dans le chemin qu'il leur a frayé ici-bas. Jésus, par sa réponse, indique à ce scribe à quelle condition on peut le suivre. C'est comme s'il disait : « Voilà l'avantage matériel que tu trouveras en me suivant, car le chemin ne peut être différent pour toi que pour moi. »

Un autre de ses disciples lui dit : « Seigneur, permets-moi de m'en aller premièrement et d'ensevelir mon père. Mais Jésus lui dit : Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts. » (v. 21-22.) A celui-ci, le Seigneur montre que pour le suivre, il faut reconnaître entièrement ses droits sur son cœur. Le Seigneur a quitté la gloire pour venir ici-

bas ouvrir le chemin du ciel à l'homme perdu, de sorte que, pour le suivre, il faut abandonner tout ce qui caractérise un monde étranger à la vie de Dieu. Le Seigneur seul a des droits absolus sur son rachat. On peut aller ensevelir son père, mais pas **premièrement**, comme disait le disciple ; il faut **premièrement** suivre Christ et lui obéir.

(A suivre.)

Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de juillet.

1. — A cause du péché et de la volonté de l'homme, ennemi de la volonté de Dieu.
2. — En faisant la volonté de Dieu.

QUESTIONS.

1. — Que représentent la lèpre ? la paralysie ? la fièvre ?
 2. — Que faut-il pour entrer dans le royaume des cieux ?
 3. — Comment jouir de la paix tout en passant par l'épreuve ?
-

UNE CONVERSION SUR UN LIT DE MORT

(Suite et fin.)

C'était un spectacle terrible. Un de ses amis, qui sans doute ne connaissait pas pour lui-même le chemin du salut, le suppliait aussi :

« Tourne-toi vers Dieu, il aura pitié de toi. »

C'était un bon conseil, car il y a de la miséricorde dans la face du Roi, et Celui contre lequel nous avons péché est aussi Celui qui a trouvé un moyen pour que les bannis ne soient pas définitivement chassés de devant Lui. Mais le pauvre malade refusa cet avis, et c'est pour cela qu'il eut ce long et terrible combat à livrer. Ce n'est pas qu'il ne **pouvait** pas être sauvé, mais il ne **voulait** pas l'être d'après la manière de Dieu.

L'œuvre de Dieu, dans l'âme d'un pécheur, est toujours double. Dieu est lumière, et l'action de cette lumière dans le cœur est d'en révéler la déplorable condition, désespérément mauvais et absolument impropre, à cause du péché, à paraître dans la sainte présence de Dieu. Et lorsque la lumière pénètre dans ce cœur, on peut trembler en effet à la pensée de rencontrer le Seigneur. Mais Dieu est aussi amour et, à cause de l'œuvre du Seigneur Jésus, l'amour peut effacer ce que révèle la lumière.

Mais là était la faute du pauvre X. Son cœur orgueilleux refusait de croire à l'amour que Dieu lui avait témoigné en donnant son propre Fils pour

lui. Dieu a manifesté clairement son amour lorsque Jésus a été fait malédiction pour nous; mais l'esprit rebelle du jeune homme ne voulait pas s'incliner devant une telle grâce. Bien que mourant, il s'attachait encore à ce mensonge de Satan, que « Dieu était contre lui, » alors que Dieu désirait le bénir et le recevoir comme un fils.

Sa détresse devint si terrible à contempler que ses parents ne purent supporter plus longtemps ce spectacle, et ils le calmèrent avec des spiritueux; ils essayèrent de combattre les effets du Saint-Esprit par de puissants narcotiques! Mais ils auraient aussi bien pu essayer d'enchaîner le vent.

Pendant plusieurs jours de suite — alors que chaque minute était d'une importance capitale pour son âme — il fut dans un état d'insensibilité complète. Que pouvaient faire ses amis chrétiens, si ce n'est de prier? L'avenir de son âme était dans la balance, et il semblait impossible qu'il vécût au delà de quelques heures. Alors d'autres difficultés surgirent encore. Il y avait toujours quelque nouvel obstacle avec une bonne excuse, pour empêcher les visites d'arriver jusqu'à lui. Tantôt on lui faisait sa toilette, tantôt sa mère était auprès de lui, ou encore, il se reposait. Il n'y avait rien à faire, et trois tentatives, faites en un jour pour le voir, rencontrèrent autant d'empêchements suscités par le diable. Les chrétiens doivent apprendre à attendre avec le Seigneur, et dans ce cas, il maintint cette petite

étincelle de vie quelque temps encore. Mais enfin, un soir, l'ami chrétien se trouva de nouveau auprès du mourant. Celui-ci était tranquille; la terrible lutte était terminée, il avait cessé de combattre contre Dieu, et il avait enfin pris la place de celui qui écoute.

On lui cita le beau verset de 1 Jean I, 7. Combien de milliers d'âmes béniront Dieu durant l'éternité pour ces paroles, qui sont le témoignage rendu par l'Esprit à la valeur du précieux sang de Christ :

« Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. »

Le moribond écoutait attentivement, bien qu'il les eût entendus souvent, ces mots lui paraissaient nouveaux ce soir-là.

« Avez-vous dit tout; êtes-vous sûr qu'il y ait de tout péché? »

« Oui, ce verset nous dit : Le sang de Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de **tout** péché. »

Le malade demeura tranquille, mais il murmurait de temps à autre : « de tout péché » .. « de tout péché. » Il sembla perdu dans une rêverie, puis il dit : « Oui, je me souviens maintenant et tout me revient à l'esprit. Il y a plusieurs années, alors que j'étais en Amérique, j'allai entendre prêcher M. M.; et il me semble l'entendre encore, car il parlait du sang de Christ comme vous, Dieu soit béni... de tout péché. »

L'ami se retira doucement, et le laissa seul, car le Dieu Sauveur et le pécheur s'étaient enfin rencon-

très devant le sang de Christ, et l'homme est un importun en de tels moments.

Mais le lendemain soir, malgré ses souffrances aiguës, et bien qu'il ne parlât plus qu'avec peine, X. accueillit son visiteur avec un radieux sourire et lui dit :

« Dieu a répondu à vos prières; vous me rencontrerez au ciel. » C'étaient d'heureuses nouvelles, et comme on lui demandait pourquoi il pensait qu'il allait au ciel — car rien de souillé ne pourra y pénétrer — il répondit :

« Parce que Jésus est mort pour de tels que moi! »

Ceux qui savent ce que c'est que d'être dans l'angoisse pour une âme, comprendront seuls le tressaillement de joie qui remplit le cœur du visiteur. A peu de distance, dans la rue, il y avait une foire et les sons de la musique et d'une gaité bruyante parvenaient jusque dans la chambre du malade. C'est ainsi que le monde comprend la joie, encore qu'il ait à la payer; mais, auprès de ce lit de mort, il y avait un avant-goût de la joie du ciel, tandis qu'en communion avec la joie du Père, ils se réjouissaient ensemble.

Cet ami ne revit plus X. en vie, car quelques heures plus tard, il avait quitté ce monde pour une scène glorieuse.

Il avait été « un tison sauvé du feu; » mais chacun de nous ne peut-il pas dire, qu'il nous a été fait suivant « les immenses richesses de sa grâce? »

LÉA.

Dans le quartier juif d'une des grandes villes de la Hollande, on pouvait voir une grande affiche étalée sur les murs; cette affiche annonçait, en caractères distincts, pour le lendemain, une réunion religieuse, à laquelle tout Israélite sérieux était invité à assister. Le sujet traité devait être : « Le Grand jour des expiations et l'explication de sa portée typique. »

Cette invitation, comme aussi l'explication promise, n'étaient rien moins que superflues; car, bien que le Grand jour des expiations soit une fête annuelle chez les Juifs, il est plus que probable qu'un grand nombre d'Israélites n'en comprennent ni la portée, ni la raison d'être. Il ne sera même peut-être pas inutile d'offrir à nos lecteurs eux-mêmes quelques explications sur ce sujet.

Vous vous souvenez sans doute que, durant le voyage dans le désert, l'Éternel donna à son peuple, non seulement les dix commandements, mais encore un grand nombre de statuts et d'ordonnances au sujet des sacrifices.

Ainsi, par exemple, chaque matin et chaque soir, un agneau devait être offert pour les péchés du peuple. Le sacrificateur l'offrait sur l'autel d'airain

qui se trouvait dans le parvis du tabernacle, de sorte que chaque Israélite, en le voyant, pouvait dire : « Cet agneau, innocent en lui-même, meurt à ma place. Par mes péchés, j'avais mérité la mort, mais l'Éternel veut bien accepter la vie de l'agneau sans tache à la place de la mienne. »

Vous comprenez, n'est-il pas vrai, la signification de ce sacrifice ? Par sa mort, l'agneau ne pouvait expier les péchés du peuple, mais il était le type du Seigneur Jésus, qui s'est offert lui-même une fois pour toutes et qui, par le seul sacrifice de sa propre vie, nous a délivrés du juste châtement dû au péché. Aussi Jean-Baptiste pouvait-il dire de lui : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. »

A côté des sacrifices quotidiens, beaucoup d'autres offrandes étaient apportées à l'Éternel, le sabbat ou en un jour de fête ; ou encore un individu pouvait présenter une offrande volontaire pour expier un péché spécial, ou comme sacrifice d'actions de grâces pour un bienfait reçu.

Mais une fois chaque année, le dixième jour du septième mois, outre les offrandes habituelles, des solennités spéciales étaient célébrées dans le but d'obtenir une expiation générale et la propitiation des péchés du peuple entier. Voilà pourquoi ce jour était appelé le Grand jour des expiations.

En ce jour-là, aucun travail ne devait se faire ; aucune expression de joie ne devait s'entendre dans tout le camp d'Israël ; aucun ornement ne devait

être porté, et la journée entière devait se passer dans le jeûne et dans l'humiliation.

Le souverain sacrificateur, qui offrait le sacrifice, ne revêtait pas, ce jour-là, ses vêtements de gloire et de beauté, mais de simples habits de lin. Après s'être entièrement lavé, il immolait d'abord un jeune taureau pour lui-même et pour sa maison; il portait le sang de ce taureau dans le tabernacle, au dedans du voile, et il en faisait aspersion sur le devant du propitiatoire de l'arche de l'alliance. Car celui qui avait à faire propitiation pour les péchés du peuple, devait d'abord se purifier lui-même. Cependant, avant de pénétrer au-dedans du voile, il se munissait d'un encensoir dans lequel il faisait brûler des drogues odoriférantes, afin que la fumée du parfum s'élevât entre lui et l'éclat de la gloire qui reposait sur l'arche qui était un signe de la présence de l'Éternel.

Lorsque le souverain sacrificateur avait ainsi fait propitiation pour lui-même, il prenait deux boucs pour le peuple; celui des deux que le sort désignait, était offert à l'Éternel, tandis que l'autre demeurait en vie. Le sang du premier bouc était répandu devant le propitiatoire, puis on purifiait de la même manière le tabernacle et l'autel d'airain. Alors Aaron prenait le bouc vivant et, posant ses deux mains sur sa tête, confessait sur lui toutes les iniquités et toutes les transgressions des fils d'Israël; ensuite un homme conduisait l'animal

dans le désert et l'abandonnait au milieu de la solitude. Lorsque les Israélites voyaient le bouc s'en aller dans une terre inhabitée, portant sur lui toutes leurs fautes, c'était pour eux une preuve que Dieu avait accepté leur sacrifice et que leurs péchés étaient effacés.

Toutes ces cérémonies achevées, le souverain sacrificateur changeait ses vêtements, offrait un bélier pour lui-même et un autre pour le peuple. Puis chacun s'en retournait à sa tente, heureux et reconnaissant, du pardon ainsi obtenu.

Bien que le Grand jour des expiations soit encore une fête importante pour les Juifs, ils ne peuvent cependant plus le célébrer de la même manière qu'autrefois. Depuis dix-neuf siècles, comme vous le savez, Israël a été chassé du pays de ses pères et dispersé au milieu des nations. Plus de temple, plus de sacrificateurs, plus d'autel, plus d'offrandes. Du reste, toutes ces choses n'ont plus leur raison d'être; mais les pauvres Israélites ne veulent pas le reconnaître, car ils se refusent encore à voir leur Messie promis dans Celui qu'ils ont crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts. Ils se contentent de ce qui avait été donné comme l'ombre des choses meilleures et demeurent dans les ténèbres quand, depuis tant de siècles, la lumière brille par Jésus-Christ.

Toutes ces choses devaient être expliquées dans la réunion dont parlait l'affiche mentionnée au début

de ce récit. Ce n'était pas la première réunion de ce genre qui eût été convoquée dans ce voisinage, et les habitants savaient fort bien qu'elle était organisée par des chrétiens qui désiraient mettre les descendants d'Abraham en contact avec l'Évangile. Ces chrétiens s'intitulaient « amis des Juifs. » mais les Israélites les regardaient comme leurs plus mortels ennemis. En effet, ne voulaient-ils pas les amener à renoncer à tout ce que leurs pères avaient maintenu pour être la vérité ?

Par conséquent, on pouvait voir plus d'animosité que de bienveillance sur les visages de ceux qui déchiffraient le grand placard multicolore, et dans la foule des passants on pouvait surprendre plus d'une parole de désapprobation. Mais le plus grand nombre poursuivaient leur chemin avec indifférence, ne jetant sur l'invitation qu'un regard fugitif et l'oubliant l'instant d'après.

Mais Léa N., la mercière du coin, ne prenait pas les choses aussi facilement. Du seuil de sa boutique, elle avait aperçu l'affiche et avait traversé la rue pour mieux la lire. Tandis qu'elle la déchiffrait avec quelque peine, car elle n'était point fort lettrée, son visage s'assombrissait de plus en plus.

« Qu'est-ce que ces séducteurs peuvent avoir de nouveau à nous dire sur notre Grand jour des expiations ? » s'écria-t-elle enfin d'un ton de défi, tandis que ses yeux noirs étincelaient de haine et de colère.

« Qu'est-ce que cela peut bien faire? Je m'en soucie comme de la neige de l'an dernier. Tous leurs discours ne mettent rien dans ma poche! » interrompit Simon, le vieux maraîcher, qui s'occupait à remplir une charrette de pommes. « Si du moins ils venaient nous dire comment nous pourrions gagner quelques sous de plus! Voyons! n'ai-je pas raison? L'argent n'est-il pas l'âme du commerce? » Et, riant de sa plaisanterie, le vieillard s'en alla, poussant devant lui sa charrette pleine. Tout le long de la rue et au bord des canaux, on pouvait entendre son cri : « Deux pour deux sous, prenez-en trois! »

Léa était elle-même âpre au gain, avec raison peut-être, car elle était veuve et devait élever cinq enfants, mais elle ne pouvait être de l'avis du vieux Simon. Vraie Juive consciencieuse, elle nourrissait une haine invétérée contre tout ce qui portait le nom de chrétien et ne partageait pas l'indifférence de son voisin; elle était inquiète, agacée, révoltée surtout de ce qu'elle regardait comme une indiscretion inqualifiable de la part des ennemis de sa religion. Une sorte de curiosité l'envahissait pourtant, un désir de contrôler ce que les chrétiens pourraient bien avoir à dire sur un sujet aussi éminemment juif. Elle chercha d'abord à bannir cette préoccupation, mais, n'y réussissant pas, elle décida en elle-même de se rendre à cette réunion. Jamais encore elle n'avait franchi le seuil d'une église ou

d'une chapelle; elle aurait pensé commettre un péché mortel en le faisant; mais maintenant, plus le moment approchait, plus aussi elle se sentait poussée à faire une exception à cette règle de conduite.

(A suivre.)

OH! QUEL BONHEUR!

Oh! quel bonheur de jouir de ta grâce,
De ton amour qui demeure à jamais,
Près de ton cœur de trouver une place
Où notre cœur peut reposer en paix!

Oh! quel bonheur d'avoir pour espérance
De voir ta face, ô glorieux Agneau,
D'attendre en paix la prompte délivrance,
Le jour sans fin de l'éternel repos!

Oh! quel bonheur de penser à ta gloire,
Resplendissant dans la sainte cité;
De célébrer ta mort expiatoire
Qui nous acquit paix et félicité!

Oh! quel bonheur, alors que sur la terre,
Tous publiront la grandeur de ton Nom;
Quand brillera l'éclatante lumière
Du vrai soleil aux célestes rayons!

Réponses aux questions du mois de juillet.

1. Proverbes XXV, 21-22.
 2. Proverbes XXVII, 6.
 3. Proverbes XXVIII, 13; 1 Jean I, 9.
 4. Proverbes XXX, 5.
 5. Proverbes XXX, 25-26.
 6. Proverbes XXXI, 20.
-

Questions pour le mois d'août.

A lire 1 Rois XII-XIV et 2 Chroniques X-XII.

1. — Quelle fut la raison qui provoqua le démembrement du royaume d'Israël?
 2. — Que devinrent les Lévites et les Israélites pieux sous le règne de Jéroboam?
 3. — Comment Dieu châtia-t-il Roboam qui l'avait abandonné? Quel fut le résultat du châtiment?
 4. — Quel est le premier trait qui nous prouve que le « vieux prophète » n'était pas un homme de Dieu?
 5. — Quels sont les deux points dans lesquels manqua l'homme de Dieu de Juda?
 6. — Que savons-nous de la conduite d'Abija, fils de Jéroboam, quant à l'Éternel? Jéroboam avait-il déjà eu à faire au prophète Akhija?
-



ULRICH ZWINGLI

(Suite)

CHAPITRE VI

Zwingli à Zurich.

De même qu'en Allemagne, la vente des indulgences donna, en Suisse aussi, un puissant élan à la Réforme. Rappelons à ceux qui pourraient l'avoir

oublié que ce honteux trafic consistait à vendre, moyennant bon argent sonnante, des bulletins par lesquels le pape garantissait à l'acheteur le plein pardon de ses péchés passés, présents et futurs. Plus la somme versée était forte, plus grand aussi était le nombre des péchés acquittés. Jamais encore on n'avait affiché un mépris aussi criant de la souveraine grâce de Dieu, offerte gratuitement à quiconque croit. « Ho ! quiconque a soif, venez aux eaux, et vous qui n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez ; oui, venez, achetez **sans argent et sans prix** du vin et du lait. Pourquoi dépensez-vous l'argent pour ce qui n'est pas du pain, et votre labeur pour ce qui ne rassasie pas ? Écoutez-moi attentivement, et mangez ce qui est bon ; et que votre âme jouisse à plaisir des choses grasses. » (Esaïe LV, 1, 2.)

En Suisse, le moine Samson, chargé par Léon X de cette triste besogne, rencontra tout d'abord un succès encourageant. Mais, à mesure qu'il avançait, il put constater que les sentiments se refroidissaient à son égard, non pas, hélas ! à cause d'un travail de conscience qui se serait opéré dans la population et aurait enfin ouvert les yeux, mais parce que les magistrats constataient que le plus clair des revenus du pays passaient dans la caisse pontificale. On pouvait donc craindre un appauvrissement général qui aurait eu des conséquences très graves pour l'avenir des cantons. A Zurich, Zwingli parla éner-

giquement contre les indulgences; le gouvernement le seconda, ainsi que l'évêque de Constance, en interdisant à Samson l'accès de la ville et même du territoire environnant. Grand fut l'étonnement du moine quand, en arrivant à Bremgarten, la première ville du diocèse de Constance, il se vit refuser l'église de la localité, où il comptait étaler sa marchandise. Mais le vicaire de Bremgarten, Bullinger, un futur adhérent de la Réforme, ne faiblit pas devant l'indignation de l'émissaire de Rome :

« Je défends, » lui dit-il, « à quiconque n'a pas la sanction de mon évêque, de pressurer les bourses de mes paroissiens.

— Le pape, » répondit gravement Samson, « est au-dessus de l'évêque. Je vous invite à ne pas priver votre troupeau d'une faveur si remarquable.

— Dût-il m'en coûter la vie, » riposta Bullinger, « je n'ouvrirai pas mon église.

— Prêtre rebelle, » fulmina Samson, « je vous excommunie!

— Je suis prêt à me défendre devant mes juges. Quant à vous et à votre excommunication, je n'en fais aucun cas.

— Fort bien, animal têtue, je pars pour Zurich où je déposerai contre vous une plainte entre les mains de la justice.

— A votre aise! Je vais m'y rendre de mon côté et me présenterai devant le tribunal en même temps que vous. »

Du reste, malgré tous ses efforts, Samson ne réussit pas à pénétrer dans la ville de Zurich. Tout ce qu'il obtint, ce fut de pouvoir se retirer sans être molesté, et il dut s'estimer heureux de regagner l'Italie sain et sauf. Au surplus, il rapportait de Suisse 120.000 ducats (peut-être deux millions de francs) et, en outre, des coffrets remplis de vaisselle d'or et d'argent.

Pendant l'été de 1519, la peste éclata à Zurich. Elle y sévit pendant sept mois et fit deux mille cinq cents victimes. Zwingli déploya un dévouement admirable en soignant les malades, à tel point que ses amis éprouvèrent les plus sérieuses inquiétudes à son sujet. « Fais du bien, » lui écrivait l'un d'eux, « mais veille en même temps à ta propre sécurité. » Ces craintes étaient fondées. Avant même que cette lettre ne fût parvenue à Zwingli, il était, à son tour, atteint par le fléau. C'était la première fois qu'il se voyait couché sur un lit de maladie, et il se trouva si gravement frappé que peu s'en fallut qu'il ne succombât. De ferventes prières montèrent au Seigneur pour qu'il rétablît son serviteur et, après de longues semaines d'attente, elles furent exaucées. Pendant sa convalescence, Zwingli composa plusieurs beaux cantiques qui expriment sa reconnaissance et sa foi. Voici la traduction partielle (faite par Merle d'Aubigné) de l'un d'entre eux :

Ma porte s'ouvre
Et c'est la mort!
Ta main me couvre,
Mon Dieu, mon Fort!

O Jésus, lève
Ton bras percé;
Brise le glaive
Qui m'a blessé!

Mais si mon âme,
En son midi,
Ta voix réclame,
Christ, me voici!

Pendant ces heures de souffrance et de faiblesse, Zwingli éprouva les douceurs de l'amitié de ceux qui l'entouraient. Nous avons déjà nommé Myconius, un maître d'école, qui l'avait fait venir à Zurich et auquel il était tendrement attaché. Un lien, plus intime encore, s'établit entre eux lorsque Myconius, par le moyen de Zwingli, apprit à connaître le Seigneur comme son Sauveur. Aussi leur chagrin fut grand lorsque Myconius reçut de Lucerne, sa ville natale, un appel urgent pour l'engager à accepter la direction du collège de cette ville. Zwingli n'hésita cependant pas à presser son ami de céder aux instances de ses compatriotes, quelque douloureuse que dût être pour lui la sépara-

tion, lui montrant que certainement le Seigneur lui ouvrirait là une porte pour la prédication de l'Évangile. Myconius se rendit donc à Lucerne, mais ce fut pour y rencontrer une vive opposition dès qu'il eut simplement prononcé le nom de Luther. Plein de découragement, il écrivit à Zwingli :

« Tout le monde se tourne contre moi. Où aller pour échapper à l'orage ? Où me mettre à l'abri ? Si ce n'étaient les compassions du Seigneur, il y a longtemps que j'aurais succombé. »

« Peu importe, » lui répondit son ami, « que Lucerne t'accorde ou non un asile. La terre est à l'Éternel, et tout ce qu'elle contient, et l'homme qui met en Lui sa confiance trouve partout une habitation. »

C'est à la même époque que Zwingli reçut la visite de Berthold de Haller, le réformateur bernois, alors âgé de vingt-huit ans. Une vive sympathie s'éveilla entre eux, d'autant plus que, comme pour Myconius, Zwingli avait aussi été, pour Haller, l'instrument employé par Dieu pour l'amener à connaître le salut. Haller manquait de courage ; il ne fallut rien moins que la rude énergie de Zwingli pour l'amener à envisager avec la résolution voulue l'importance de sa tâche.

« Je me sens accablé, » disait-il. « Mon esprit défaille. Je n'ose affronter les violences dont je risque d'être l'objet. Je veux renoncer à mon ministère et me retirer avec Wittembach à Bâle, pour me

consacrer à l'étude de la Parole, dans le silence de mon cabinet.

— Hélas! » répondit Zwingli, « il en est souvent ainsi avec moi lorsque Satan m'assaille et que je subis des attaques injustes. Mais le Seigneur vient éveiller ma conscience par la puissance de ses promesses et de ses avertissements. Il excite ma crainte en me disant : « Quiconque me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux. » (Matthieu XII. 9.) Puis, immédiatement après, il me console en disant aussi : « Quiconque me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux. » Bon courage, mon cher Berthold! Nos noms sont écrits dans les cieux en caractères indélébiles, comme ceux de citoyens d'en haut. Pour ce qui me concerne, je suis prêt à mourir pour Christ. »

Ces paroles d'énergique confiance ranimèrent l'esprit abattu de Haller, et il dit :

« Mon âme doit secouer sa torpeur. Il faut que j'annonce l'Évangile et que le nom de Christ soit proclamé dans cette ville de Berne où il est méconnu depuis tant d'années. »

C'est ainsi que Zwingli savait encourager tous ceux qui l'approchaient. Il avait un don tout particulier pour se faire aimer de la jeunesse vis-à-vis de laquelle il se montrait plein de confiance, tout en lui prodiguant de judicieux conseils. Qu'il fût au

travail ou au repos, jamais sa porte ne restait fermée. Il comprenait les jeunes gens, s'intéressait à leurs occupations, à leurs travaux, à leurs études; il était jeune avec ceux qui étaient jeunes, plein d'entrain et de bonne humeur, tout en sachant respecter la juste limite convenable au ministère qui lui était confié. Aussi gagnait-il les cœurs de tous et se créait-il de la sorte de solides affections.

(A suivre).



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU.

(Suite)

Laissez-moi vous demander, mes jeunes lecteurs, combien de choses vous faites premièrement, avant de faire ce qui est agréable au Seigneur? Savez-vous que Christ seul a tout droit sur vos cœurs, si vous êtes à Lui? Et si vous ne marchez pas à sa suite, sur le chemin du ciel, vous savez dans lequel vous vous trouvez; il n'y en a que deux : le chemin étroit qui mène à la vie, et le chemin large qui conduit à la perdition.

Dans les versets qui précèdent, nous venons de voir ce qui doit caractériser celui qui veut suivre le Seigneur. Dans les v. 23-27, nous voyons ce que

l'on rencontre dans ce chemin : « Et quand il fut monté dans la nacelle, ses disciples le suivirent. » Les disciples pouvaient penser qu'en suivant le Seigneur, ils seraient à l'abri de toutes les difficultés. Il n'en est rien : les difficultés abondent, au contraire, car Satan sait susciter l'orage sur la route de ceux qui ne sont plus sous son pouvoir ; c'est ce que nous enseigne la tempête qui surprend et effraie les disciples. « Et voici, une grande tourmente s'éleva sur la mer, en sorte que la nacelle était couverte par les vagues ; mais lui dormait. » Malgré leur effroi et les dangers apparents du voyage, il aurait dû suffire aux disciples que Jésus fût avec eux. L'Éternel ne dit-il pas au résidu d'Israël qui passe par l'orage de la persécution : « Ne crains point, car je suis avec toi. » (Esaïe XLI, 10.) Mais le Seigneur dormait ! Il dormait, mais il était avec eux. Il manquait aux disciples la connaissance de la gloire de sa personne ; s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas été effrayés, sachant qu'ils avaient avec eux le Créateur du monde, venu dans la forme d'un homme pour accomplir les conseils éternels de Dieu ; ils auraient compris que sa vie ne pouvait être en danger, que les flots ne pouvaient l'engloutir, ni eux non plus, puisqu'ils étaient avec Lui. Il nous arrive souvent de ne croire à la puissance et à l'amour de Dieu que si nous les voyons en activité en notre faveur ; si non, le Seigneur nous paraît, comme aux disciples, indifférent

à nos circonstances. « Les disciples s'approchèrent et le réveillèrent, disant : Seigneur, sauve-nous ! nous périssons. Et il leur dit : Pourquoi êtes-vous craintifs, gens de petite foi ? Alors, s'étant levé, il reprit les vents et la mer, et il se fit un grand calme. » Le Seigneur éprouve la foi, afin de la fortifier en manifestant sa puissance et sa bonté en son temps ; ainsi nous apprenons toujours mieux qui est Celui qui veut être toujours avec nous, afin que nous puissions dire, comme le psalmiste : « Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi. » (Psaume XXIII, 4.)

Au pays des Gergéséniens.

Le récit suivant (v. 28 à 34) nous fait voir l'accueil que le Seigneur reçut dans ce monde. Arrivé sur l'autre rive du lac, dans le pays des Gergéséniens : « Deux démoniaques, sortant des sépulcres, vinrent à sa rencontre ; et ils étaient très violents, en sorte que personne ne pouvait passer par ce chemin-là. Et voici, ils s'écrièrent, disant : Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus, Fils de Dieu ? Es-tu venu ici avant le temps pour nous tourmenter ? » Quelle épouvantable figure de l'état de l'homme sous le pouvoir de Satan nous représentent ces deux démoniaques : l'homme violent, qui n'est plus maître de lui-même, et dangereux pour ses semblables ! Quel affreux caractère de l'homme tombé par le péché entre les mains de l'Ennemi, et qui a

transformé ce monde en un sépulcre, le péché y étant entré et, par le péché, la mort! C'est au milieu de tels êtres et dans un tel état de choses, que Jésus est descendu pour apporter la délivrance. Si « personne d'autre ne pouvait passer par ce chemin-là » (v. 28), lui le pouvait, et il y a passé en grâce pour nous délivrer.

Mieux que les hommes, les démons reconnaissent en Jésus le Fils de Dieu, Celui qui les jugera quand le temps sera venu. Lorsqu'un pécheur reçoit le Fils de Dieu comme son Sauveur, il possède le salut; mais, pour les démons, il n'y a ni pardon, ni délivrance. Ils le savent; et ceux-ci demandent au Seigneur de leur permettre de s'en aller dans le troupeau de pourceaux qui paissait non loin de là; puis, ces animaux se ruèrent du haut de la côte dans les flots et y périrent. Leurs gardiens s'en allèrent dans la ville pour y raconter tout ce qui s'était passé. « Et voici, toute la ville sortit au-devant de Jésus; et, l'ayant vu, ils le prièrent de se retirer de leur territoire. » Triste tableau de ce qui est arrivé lorsque le Seigneur s'est présenté pour délivrer l'homme de la puissance du diable! L'homme a préféré l'esclavage de Satan à la présence de Dieu en grâce, et c'est ce qui a causé pour Israël sa ruine définitive; car semblables aux pourceaux qui périrent dans les eaux, sous l'influence des démons, les Juifs ont été chassés de leur territoire et engloutis dans la mer des peuples, jusqu'au

moment où ils reconnaîtront Celui qu'ils ont rejeté.

L'homme déchu, sous le pouvoir de Satan, et chassé de la présence de l'Éternel (Genèse IV), se construit une ville. Cette ville, figure du monde avec tous ses agréments, semble lui fournir tout ce qu'il faut pour rendre supportable la présence de Satan et les conséquences du péché. Lorsque Dieu se présente en grâce pour le délivrer, l'homme le prie, pour ainsi dire, de se retirer, comme les Gergéséniens. N'est-ce pas ce que fit entendre le cri : « Ote, ôte, crucifie-le, » et : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous » ? Aussi, depuis le rejet de Christ, ce qui caractérise le monde — et non seulement les Juifs — c'est que Satan, que l'on a préféré à Christ, en est devenu le chef. Dieu ne cesse pourtant pas d'offrir sa grâce à chacun ; il déploie sa grande patience envers tous les hommes ; il les supplie d'être réconciliés avec Lui, pour éviter la colère à venir. Position effrayante que celle des gens du monde au jour du jugement ! Que tous mes jeunes lecteurs qui pourraient n'être pas encore sauvés, acceptent, sans retard, la grâce qui leur est offerte aujourd'hui, afin de pouvoir attendre du ciel Jésus qui nous délivre de la colère qui vient !

Guérison d'un paralytique.

Chap. IX. — Le Seigneur passe à l'autre rive et revient dans sa propre ville, qui était Capernaüm.

Là on lui apporta un paralytique couché sur son lit. « Et Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Aie bon courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés. » Ici encore, nous voyons que Jésus répond à la foi. Dans ce cas, c'est à celle de ceux qui apportent le paralytique. En Marc II, on voit l'énergie de cette foi qui surmonte toutes les difficultés pour placer ce pauvre malade en présence du Seigneur. Ce récit contient, entre autres, une leçon dont nous avons tous besoin de profiter, petits et grands. Nous avons dit que la paralysie est une figure de l'incapacité où se trouve placé l'homme, par le péché, de faire quoi que ce soit pour avoir la vie. Il faut donc que ceux qui ont la vie nouvelle aident à ceux qui en sont encore privés, comme le firent les personnes qui, en amenant au Seigneur le paralytique, avaient la foi pour sa guérison. Chacun peut faire quelque chose pour mettre un pécheur en contact avec la puissance qui guérit, soit en parlant du Seigneur à l'occasion, soit, surtout, en le lui présentant par la prière, soit encore en l'engageant à venir entendre la prédication de l'Évangile, en distribuant des traités, en profitant de toutes les occasions qui s'offrent pour attirer les âmes au Sauveur. On connaît beaucoup de conversions produites par le moyen de jeunes enfants qui ont été ainsi des porteurs de paralytiques. Nous ne pouvons pas convertir; mais nous pouvons indiquer le chemin du salut, contraindre d'entrer dans la salle des

noces ceux qui se tiennent dehors. (Luc XIV, 23.) N'oubliez pas, mes chers lecteurs, l'enseignement que nous donne la foi des personnes qui amenèrent le paralytique à Jésus!

Des scribes, entendant le Seigneur dire à cet homme : « Tes péchés sont pardonnés, » l'accusent de blasphème; mais le Seigneur connaissait leurs pensées et leur dit : « Pourquoi pensez-vous du mal dans vos cœurs? Car lequel est le plus facile, de dire : Tes péchés sont pardonnés, ou de dire : Lève-toi et marche? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés...; alors il dit au paralytique : Lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. » (v. 1-8.) Ces scribes ne reconnaissaient pas en Jésus, l'Éternel qui visitait son peuple, accomplissant ce qui est dit au Ps. CIII, 3 : « C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, et qui guérit toutes tes infirmités. » Celui qui possède ce pouvoir était, sur la terre, le Fils de l'homme, titre que prend toujours le Seigneur rejeté. Il lui était aussi facile de dire : « Tes péchés sont pardonnés, » que de dire : « Lève-toi et marche. » Sous le gouvernement de Dieu au milieu de son peuple, celui qui était affligé d'une infirmité, l'était à cause de certains péchés qu'il avait commis, de sorte que guérir un tel homme, c'était lui pardonner ses péchés, les péchés qui avaient causé son infirmité. Or ce n'était que Dieu seul qui pouvait faire cela. Dans la personne

de Jésus, il était là pour guérir Israël tout entier, s'il eût voulu le recevoir. En voyant cela, les foules furent saisies de crainte et glorifièrent Dieu qui avait donné un tel pouvoir aux hommes. Elles constataient que c'était bien le pouvoir divin donné à l'homme; mais cela ne veut pas dire qu'elles crussent que ce Fils de l'homme était Jéhovah, Emmanuel, Dieu avec nous. On voit que les hommes sont plus vite frappés par la puissance de Dieu qu'attirés par son amour. Mais les sentiments produits par la vue des miracles ne sauvent pas; il faut la foi en la personne du Seigneur et en sa Parole.

(A suivre.)

Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois d'août.

1. — Le péché. L'incapacité de faire le bien ou quoi que ce soit pour avoir la vie. L'agitation de l'homme qui n'a pas la paix avec Dieu.
2. — La foi.
3. — En se tenant près du Seigneur.

QUESTIONS.

1. — Qu'est-il arrivé au monde qui a préféré d'être l'esclave de Satan plutôt que de servir le Seigneur?
2. — Comment peut-on, aujourd'hui encore, porter un paralytique à Jésus?

LÉA.

(suite)

Elle résista pourtant encore, cherchant des excuses et se forgeant des objections, mais enfin l'heure fixée arriva et Léa se mit en route. Elle avait prié la fille d'une voisine de venir surveiller les enfants et le magasin, prétextant une absence forcée d'une durée de deux heures. Afin de dérouter les soupçons, Léa prit sous son bras un paquet de marchandises, commandées le matin même par une certaine M^{lle} Sluiter; elle le porta au domicile de sa cliente, bien que cela lui coûtât un long détour. Ainsi, il se faisait tard et le service était déjà commencé, lorsque Léa, son cœur battant à coups redoublés, se présenta à la porte de la salle, remplie déjà d'une foule considérable de chrétiens et de Juifs. Parmi ces derniers s'en trouvaient plusieurs que Léa connaissait, des renégats, comme elle les appelait avec mépris, car ils avaient embrassé la religion chrétienne et avaient été baptisés. Puis il y en avait d'autres que Léa ne se serait jamais attendue à rencontrer dans ce lieu, des voisins, des parents, venus, sans doute, comme elle, par curiosité. Léa ne se souciait pas d'être reconnue; aussi resta-t-elle dans les derniers rangs, se cachant derrière un pilier de la salle. Le prédicateur n'était pas non plus un inconnu pour elle; elle l'avait rencontré plusieurs fois dans la rue et même, bien à contre-

cœur, s'était trouvée en sa compagnie chez une voisine, au cours d'une visite qu'elle avait rendue aussi courte que possible.

Mais bientôt l'attention de Léa se trouva fixée par les paroles du prédicateur. Lentement et distinctement, il lisait le verset 30 du XVI^me chapitre du Lévitique : « En ce jour-là, il sera fait propitiation pour vous, afin de vous purifier : et vous serez purs de tous vos péchés devant l'Éternel. » Tout d'abord, le prédicateur expliqua la différence absolue qui existe entre la manière dont le Grand jour des expiations était célébré autrefois et la façon dont les Juifs d'aujourd'hui le regardent. Comment l'Éternel pouvait-il les tenir pour agréables ? Plus de sacrifices, plus de sacrificateurs qui pût entrer dans le lieu très saint afin de faire propitiation pour lui-même et pour les péchés du peuple ; plus de taureaux et de boucs dont le sang répandu pût répondre aux exigences du Dieu Très Saint. Que restait-il donc ? Comment l'œuvre de la rédemption, de l'expiation pouvait-elle être accomplie ?

« Frères, » s'écria l'orateur, « détournez-vous des ombres et voyez la réalité ! Le sang des taureaux et des boucs ne peut ôter le péché, mais Dieu s'est pourvu d'un Agneau, Celui dont Esaïe a parlé, disant : Il a offert son âme en sacrifice pour le péché. Il a porté les iniquités d'un grand nombre et il a intercédé pour les transgresseurs. »

Puis, en des accents pleins d'amour et d'instantes

supplications, le serviteur de Dieu présenta aux brebis perdues de la maison d'Israël, le seul Nom par lequel il nous faille être sauvés; le nom de Jésus, leur Messie promis, que leurs pères avaient crucifié et rejeté, et qu'ils rejetaient eux aussi; Celui qui demeure pourtant toujours le parfait Sauveur, rempli de tendresse et de sympathie, et dont les bras sont ouverts pour accueillir tout pauvre pécheur qui a besoin de Lui.

Ces paroles touchèrent Léa au plus profond de son âme. « Si ces choses étaient vraies, » se disait-elle en retournant chez elle, « si après tout, ces chrétiens avaient raison... » En vain cherchait-elle à étouffer de telles pensées, contraires en tous points à ses convictions; toujours la voix intérieure reprenait de plus belle : « Si après tout, ils avaient raison... » Durant une grande partie de la nuit, elle lutta avec sa conscience, et le lendemain matin, lorsqu'elle se réveilla, sa première pensée fut pour ce qu'elle avait entendu la veille.

Ce jour-là, Léa devait de nouveau se rendre chez M^{lle} Sluiter et elle se décida à sortir le matin, avant que Sam, son aîné, ne partît pour l'école. M^{lle} Sluiter était la couturière d'une riche dame juive, M^{me} R., qui lui faisait confectionner beaucoup de vêtements pour les pauvres et achetait toujours ses fournitures chez Léa. Celle-ci l'avait servie comme domestique avant son mariage et comptait sur sa protection maintenant qu'elle était veuve.

Lorsque Léa arriva chez M^{lle} Sluiter, elle dut attendre pendant quelques minutes dans le corridor, sur lequel s'ouvraient les portes de plusieurs appartements occupés par de pauvres locataires. Au milieu du silence qui régnait dans la maison, elle entendit une voix qui parlait avec lenteur et emphase; il lui sembla que quelqu'un lisait à haute voix derrière une des portes fermées. En effet, dans une cuisine simplement meublée, devant la table du déjeuner, un père de famille faisait la lecture du matin dans une grande Bible. Ces paroles, déchiffrées laborieusement par un lecteur inhabile, arrêtaient l'attention de Léa :

« Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé, et celui qui ne croit pas sera condamné. »

Ce qui suivit, Léa ne le comprit pas. Quelqu'un l'appelait de l'étage supérieur; mais une fois les affaires terminées, lorsqu'elle se trouva de nouveau dans la rue, les paroles qu'elle venait d'entendre, ajoutées à son impression du soir précédent, la poursuivirent comme un refrain importun :

« Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé, et celui qui ne croit pas sera condamné. »

Elle voulait être sauvée, la pauvre Léa, elle soupirait après le bonheur qu'elle avait cherché en vain jusqu'alors dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, mais où le trouver? Il fallait croire, mais croire quoi? Oh! certainement ce qu'elle avait entendu le soir précédent et ce qui se trouvait dans le

livre des chrétiens; puis, comme sceau de sa foi, elle devait être baptisée, tout comme ces «renégats» qu'elle avait jusqu'alors regardés avec tant de mépris.

«Me faire baptiser, et ainsi déshonorer mon nom et jeter l'opprobre sur ma famille, non jamais!» s'écria enfin Léa, «plutôt mourir!»

Mais alors, si le livre disait vrai, cette autre parole terrible s'appliquerait à elle :

«Celui qui ne croit pas sera condamné!»

Et, dans son désespoir, Léa se bouchait les oreilles pour chercher ainsi à étouffer la voix accusatrice qui refusait de se taire.

Le matin du Grand jour des expiations arriva enfin et Léa célébra toutes les formalités de la fête avec un zèle exceptionnel, mais le soir la trouva plus inquiète que jamais. Elle ne pouvait plus croire, comme autrefois, que maintenant ses péchés étaient expiés, et pourtant elle soupirait, comme jamais auparavant, d'être délivrée du lourd fardeau qui l'oppressait.

Oh! si seulement elle avait pu dire sa peine à quelqu'un. Mais elle n'osait confesser ce qui se passait dans son cœur à qui que ce fût. Comment l'aurait-elle pu du reste, quand elle craignait de s'avouer à elle-même les doutes qui l'agitaient? Serait-elle donc déjà à moitié une apostate?

Mais si elle ne pouvait parler de ce qui la tourmentait, du moins avait-elle la liberté de chercher

dans un livre une solution à ses perplexités. Ceci, du moins, personne ne le saurait. Elle songea à se procurer une Bible, car, chose étrange, cette Juive dévote n'avait jamais jusqu'alors possédé le saint Livre. Elle savait fort bien que dans ses pages devaient se trouver les paroles qui l'avaient ainsi bouleversée.

Personne ne fut plus heureux que notre Léa lorsqu'elle eut enfin entre les mains le volume désiré. Durant toute la journée, elle le tint soigneusement caché; mais le soir, lorsque ses enfants furent endormis, elle le sortit de son armoire et, jusque bien avant dans la nuit, elle se mit à lire tant dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament. Et le Dieu d'Israël, qui savait son désir d'apprendre la vérité, bénit sa Parole pour l'âme de la pauvre femme et la tira des ténèbres jusque dans sa merveilleuse lumière.

Durant trois années entières, Léa garda sa Bible soigneusement cachée, mais plus elle lisait et plus distinctement elle comprenait que Jésus de Nazareth était en vérité le roi des Juifs, le Messie promis, duquel ont parlé Moïse et les prophètes et qui, bien que son peuple l'attende encore aujourd'hui, est venu, il y a dix-neuf siècles, apporter à Israël la rémission des péchés.

Avant qu'elle ne s'en rendît compte elle-même, Léa avait déjà accepté Jésus comme son Sauveur; mais jamais elle n'oublia le moment béni où, pour la

première fois, elle ploya les genoux devant son Christ ressuscité et, comme Thomas, put s'écrier : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Tout d'abord Léa, toute à la joie de la délivrance, ne songea qu'à jouir de la paix et du repos qui inondaient son âme. Mais bientôt elle sentit le besoin de confesser le Nom qui lui était devenu plus cher que tout autre nom dans ce monde. Elle savait ce qui l'attendait : la haine, l'animosité, la persécution ; pourtant elle ne se laissa pas arrêter et se présenta chez un pasteur chrétien comme désirant être baptisée pour le nom du Seigneur Jésus.

(A suivre.)

Histoire de Fanny W.

Vous avez des yeux et des oreilles, mes chers jeunes lecteurs, soyez-en reconnaissants envers le Seigneur et employez-les pour sa gloire, si vous avez le bonheur de le connaître comme Celui qui vous a sauvés.

Fanny W., la fille de commerçants aisés, fréquentait l'école, et savait lire et écrire, lorsqu'elle fut atteinte d'une fièvre dont elle guérit, mais qui laissa des traces ineffaçables : la jeune fille resta sourde et aveugle. Le jour où elle se rendit compte de son malheur se grava profondément dans son esprit. Dix-huit ou dix-neuf ans plus tard, tandis qu'elle racontait l'événement à une dame qui fut, entre

les mains de Dieu, le moyen de sa conversion, tout son corps frémissait au souvenir du désespoir qui s'était emparé d'elle à ce moment-là.

Cette dame entra en relation avec Fanny W. d'une façon providentielle. Se trouvant aux eaux, dans une ville du sud de l'Angleterre, elle éprouva le désir de faire quelque chose pour le Seigneur. C'était une vraie chrétienne qui tenait à mettre à son service les membres dont il l'avait dotée et les facultés qu'elle possédait. Comme elle avait une sœur privée de la vue, elle avait appris à lire l'écriture en relief employée par les aveugles, et ce talent allait trouver son emploi, car Fanny W. demeurait à proximité de son domicile.

Fanny était une jolie jeune fille, à la figure intelligente; on ne soupçonnait nullement qu'elle fût dépourvue de toute culture intellectuelle et de l'instruction que l'on acquiert en entendant et en voyant les choses qui nous entourent. Nous avons peine à comprendre l'état d'esprit de quelqu'un qui, pendant longtemps, est privé de la faculté de concevoir une nouvelle pensée ou de voir quelque chose de nouveau.

Fanny disait que c'était comme si elle était enfermée dans une boîte noire, que parfois elle éprouvait des sentiments si épouvantables que, si l'on n'était venu la prendre par la main, elle se serait évanouie. Mais la pauvre infirme reçut un soulagement inattendu.

Fanny n'ayant pas senti la main de son père depuis quelques jours, craignit qu'il ne fût malade ou mort. Comme elle ne recevait pas de réponse à ses questions, l'idée lui vint de demander à ses proches d'écrire sur sa main; elle avait appris à lire à l'école et avait aussi commencé à écrire. Sa sœur essaya d'écrire un mot, mais Fanny ne put le comprendre. Elle pria alors sa sœur de faire chaque lettre séparément, et apprit de cette façon, que son père était seulement absent.

Ce nouveau moyen de communication procura une grande joie à Fanny; mais sa sœur, qui était couturière, ne pouvait consacrer que peu de temps à l'instruction de l'infirmes, et d'une façon qui laissait encore bien à désirer. C'est alors que la chrétienne, dont nous avons parlé, offrit d'apprendre à lire à cette pauvre fille. Une amie qui habitait dans son logement se joignit à elle pour demander instamment au Seigneur de les aider dans leur tâche particulièrement difficile; et elles furent exaucées au delà de toute attente. N'est-il pas écrit : « Demandez et il vous sera donné » ?

Lorsque Fanny fut arrivée chez sa protectrice, Anne, sa sœur, la fit asseoir sur une chaise; puis la dame s'approcha d'elle et lui prit la main. Immédiatement elle remarqua une différence et, posant l'autre main sur son poignet, elle en sentit la grandeur et secoua la tête pour faire comprendre qu'elle ne la connaissait pas. Sa sœur vint au secours de la

dame et épela sur la main de Fanny : « dame étrangère. »

Laissons, pour un moment, la parole à cette dernière : « Je la regardai faire cela et, prenant la main de l'infirmes, je commençai à écrire. Elle fut embarrassée par mes lettres et dit : « S'il vous plaît, faites l'alphabet entier. » Je le fis, et elle me corrigea, me montrant les abréviations qu'elles avaient l'habitude de faire pour leurs lettres. Quoique ces abréviations simplifiassent beaucoup la tâche, c'était une longue affaire que d'épeler une phrase entière. Fanny répétait chaque lettre à mesure qu'on l'écrivait, et puis chaque mot; elle était intelligente, patiente et gaie; après que le premier moment de timidité fut passé, elle commença à communiquer avec nous, me demandant mon nom. Je l'écrivis sur sa main, et elle le prononça assez bien, quoique ce fût un nom difficile. Ensuite elle me fit diverses questions quant à mon âge et aux membres de ma famille. Quand je lui dis que j'avais perdu mon père et ma mère, elle me dit : « Que je vous plains! » et ses yeux se remplirent de larmes. Quel bel exemple d'amour! dans sa grande épreuve, Fanny pouvait encore pleurer avec les autres; et lorsque je lui dis que j'avais une sœur aveugle, elle s'y intéressa et me fit nombre de questions à ce sujet. Nous passâmes ainsi notre première soirée. Fanny désirait beaucoup revenir; et en touchant mon poignet, elle prononça mon nom.

Ma jeune amie lui prit alors la main et Fanny toucha son poignet et lui dit : « Ma jeune demoiselle ; » c'est ainsi qu'elle l'appela dès lors. »

L'ignorance de Fanny était très grande, privée comme elle l'avait été, à l'âge de six ans, de tous les moyens de s'instruire ; puis elle avait passé dix-huit ans en ne pouvant s'entretenir qu'avec une seule personne, le plus souvent fort occupée.

(A suivre.)

Jésus est né.

La nuit s'étend sur la vallée,
 Donnant à l'homme un doux repos.
 Là-bas, sous la voûte étoilée,
 Des bergers gardent leurs troupeaux.
 Le ciel tout à coup s'illumine ;
 Du sein de la clarté qui luit,
 D'un messager la voix sublime,
 Rompt le silence de la nuit.

« J'annonce un grand sujet de joie, »
 Dit l'ange aux bergers pleins de peur,
 « Ne craignez pas, Dieu vous envoie,
 Comme à son peuple un doux Sauveur. »
 Chaque berger, surpris, écoute
 Le chœur des anges radieux
 Emplissant la céleste voûte
 D'accords puissants et glorieux.

A Bethléem, lieu solitaire,
Les bergers se rendent soudain
Pour voir Celui qui de son Père
Révélera l'amour divin.
Alors quelle immense allégresse !
Dans une crèche, enmaillotté,
L'enfant, objet de la promesse,
Est devant eux dans sa beauté.

Et les bergers, l'âme ravie,
De leur vision parlent en chœur ;
Chacun s'étonne, mais Marie
Garde ces choses dans son cœur :
« Gloire au ciel, paix soit sur la terre,
Et dans les hommes bon plaisir ! »
— Le Dieu d'amour et de lumière
Donne son Fils pour nous bénir.

Réponses aux questions du mois d'août.

1. — L'obstination de Roboam. (1 Rois XII; 2 Chroniques X.)
2. — Ils se réfugièrent en Juda. (2 Chroniques XI, 13-17.)
3. — Par l'invasion égyptienne. (2 Chroniques XII, 2-8.)
4. — Il habitait à Béthel, la ville idolâtre. (1 Rois XIII, 11.)
5. — Il s'arrêta en chemin (v. 14); il crut le vieux prophète plutôt que l'Éternel. (v. 15-19.)
6. — 1 Rois XIV, 13; XI, 29-39.

Questions pour le mois de septembre.

A lire 1 Rois XV-XVI, 1-28; 2 Chroniques XIII-XVI.

1. — Entre quels rois se livra la bataille de Tsemaraïm? Qu'est-ce qui décida de la victoire?
2. — Qu'arriva-t-il lorsque le peuple de Juda et son roi eurent recherché l'Éternel de toute leur âme?
3. — En quoi manqua Asa?
4. — Quel fut le roi d'Israël, dans l'époque qui nous occupe, dont le règne fut le plus court? Lequel fut le plus mauvais?
5. — De quels prophètes est-il question dans ces chapitres?
6. — Quelle ville avait été jusque-là la résidence des rois d'Israël et quelle fut la nouvelle capitale?



Histoire de Fanny W.

(Suite et fin.)

Le mot le plus simple lui était inconnu, tandis qu'elle comprenait parfois un mot plus compliqué. Son sens du toucher était bon, mais le goût, ainsi que l'odorat étaient entièrement perdus. Des cinq sens, il ne lui en restait qu'un seul.

Chers jeunes amis, pensez à cela quand vous

vous promenez dans la campagne où les fleurs répandent leur parfum; et remerciez Dieu de tout votre cœur pour les faveurs dont vous jouissez.

La voix de Fanny aussi subissait de grandes variations : parfois elle l'élevait, parfois elle l'abaissait, mais il y avait toujours de la gaiété dans ses intonations. Quand son amie la vit tout-à-fait à son aise, elle lui demanda si elle aimerait apprendre à lire; l'infirmes lui répondit qu'elle craignait de ne pas y arriver; mais sa protectrice lui ayant rappelé que sa sœur l'avait appris, Fanny y consentit. Alors la dame lui dit: « Il nous faut prier pour que Dieu nous soit en aide. » Sa protégée ne comprenant pas, elle secoua la tête, mais étendit néanmoins sa main. La pauvre fille ne connaissait nullement l'importance de la prière, car ses parents étaient encore étrangers à la piété et à la connaissance du Sauveur et ne purent parler des choses d'en haut à leur enfant; et à l'école on ne lui en avait rien dit non plus. Sa sœur, qui était d'ailleurs d'un bon caractère, était dans la même ignorance.

Aussi simplement et aussi brièvement que possible, l'institutrice improvisée dit à son élève qu'il y avait un Dieu qui l'avait créée; et qu'elle pouvait lui demander tout ce dont elle avait besoin.

Fanny reçut cela en son cœur et crut au Dieu dont on venait de lui parler. Puis, la dame lui parla de notre nature pécheresse et de l'amour de Dieu manifesté dans le don de son Fils unique pour nous

sauver, ajoutant que celui qui croit est amené à jouir du salut et de la paix. Elle écrivit aussi sur la main de Fanny une courte prière, l'invitant à dire souvent : « O Dieu, fais de moi ton enfant, et aide-moi à lire et à comprendre les choses qui viennent de Toi ! »

« Chaque soir, » dit la dame, « nous écrivions un verset de la Bible sur la main de Fanny, qu'elle nous récitait le lendemain soir ; et en lui enseignant à lire, nous choissions toujours un des versets qu'elle avait appris. Il semblait, en commençant, que ce serait un travail inutile que de lui faire comprendre les lettres en relief à l'usage des aveugles ; mais la chose alla mieux que l'on ne pensait. Mettant son doigt sur une des lettres les plus simples, j'écrivais sur sa main que c'était un M., et je lui en fis chercher un autre ; alors je mis son doigt sur un O., et après sur un T. En formant un mot je lui dis de le lire. Elle sentit et répéta chaque lettre correctement, et découvrant que cela faisait : « mot, » elle poussa un cri de joie.

Elle réussit à lire tous les versets qu'elle avait appris et finalement la Bible entière ; et ce ne fut pas sans profit, car elle accepta la vérité avec la foi d'un petit enfant. Sa prière avait été remarquablement exaucée et les nôtres aussi : Jésus était devenu son Sauveur et son Ami ; et elle commençait à manifester la nouvelle vie qu'elle avait reçue de Lui, en portant des fruits d'amour, de joie, de

paix, de patience, de douceur, de bonté, à la gloire du Seigneur.

Son père et sa mère, qui n'en connaissaient pas la cause, ne purent que constater le grand changement qui était survenu; et ils disaient : « Fanny est si patiente maintenant, et rarement de mauvaise humeur; elle nous témoigne une affection particulière et le besoin de nous montrer le chemin du ciel. »

Vu son état, Fanny ne pouvait faire de grands progrès; mais ce qu'elle apprenait restait gravé dans son cœur indéfiniment; elle retenait d'une façon merveilleuse chaque verset qu'on avait pris la peine de lui rappeler. Il en était de même des personnes. Un jour, le docteur M., qui l'avait soignée, vint faire visite à sa protectrice, au moment où Fanny était chez elle. Celle-ci n'avait jamais rencontré le docteur depuis la maladie qui la priva de la vue et de l'ouïe. Il lui prit la main pour voir si elle le reconnaîtrait. Comme d'habitude, elle sentit son poignet, puis levant la tête — sa manière de montrer son étonnement — elle s'écria : « Docteur M., docteur M. » Un ou deux jours auparavant, elle avait découvert que sa protectrice n'était pas bien, à la grosseur de son poignet : « Pas très bien, » avait-elle dit; « il faut faire venir le médecin. » Le sens qui lui restait s'était remarquablement développé, comme il arrive, en général, en pareil cas.

La confiance de Fanny était celle d'un petit enfant,

ne doutant jamais de la présence de son Sauveur ; et elle la réalisait à tel point qu'elle lui parlait comme à quelqu'un dont la présence est immédiate. Ne craignant plus d'être seule, elle s'asseyait, sa Bible sur les genoux, et lisait un verset, puis s'adressait au Seigneur à ce sujet. La dévouée chrétienne qui s'intéressait à l'infirmes, entra un matin auprès de celle-ci. Elle la trouva qui s'entretenait avec le Seigneur du verset 14 du chap. XV de l'évangile de Jean : « Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que moi je vous commande. » Regardant en haut, comme si le Seigneur était à côté d'elle, elle dit : « Oh ! j'aime t'entendre dire cela : Toi seul tu m'as dit que tu étais mon ami ; et je ne le savais pas. » Ensuite elle fit cette prière : « Enseigne-moi, ô Seigneur, à faire les choses que tu me commandes. » Les prières comme celles-ci ne restent assurément pas sans réponse. Mais le moment était arrivé, où le Seigneur qui s'était si merveilleusement révélé à son âme, allait la prendre auprès de Lui, dans le repos.

La protectrice de Fanny quitta la localité ; mais par l'entremise d'Anne, sa sœur, elle reçut plusieurs lettres touchantes, pleines d'affection et de reconnaissance pour la grâce dont elle avait été l'objet de la part du Seigneur, par son moyen.

La maladie qui allait emmener l'infirmes ne dura pas longtemps. La Bible fut sa compagne habituelle jusqu'à la fin ; elle passait presque toute la journée

à la lire et à en parler avec le Seigneur : son bonheur paraissait sans bornes. Lorsqu'on s'approchait d'elle, elle disait : « Écoutez ceci ; » et elle lisait quelque passage préféré. Quand elle ne put plus tenir son livre, elle continua ses entretiens avec le Seigneur, et le supplia, avec instances, d'amener sa sœur, son père et sa mère à sa connaissance ; et elle avait la certitude qu'ils seraient amenés à la foi. N'avait-elle pas lu dans sa Bible : « Si vous demeurerez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait » ? Le départ arriva assez subitement et Fanny entra dans le parfait et éternel repos, auprès de son Sauveur bien-aimé.

Telle est l'histoire remarquable de Fanny W., qui fait ressortir le déploiement de la grâce de Dieu en faveur de cette infirme. Le Seigneur, après s'être révélé à son âme comme son Sauveur, lui accorda la faveur de vivre jour après jour dans sa communion, jusqu'au moment béni où il lui dit : « Monte ici, » pour être auprès de Lui pour toujours.

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU.

(Suite.)

Appel de Matthieu.

« Et Jésus, passant de là plus avant, vit un homme nommé Matthieu, assis au bureau de re-

cette; et il lui dit: Suis-moi. Et se levant, il le suivit. Et il arriva, comme il était à table dans la maison, que voici, beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent et se mirent à table avec Jésus et ses disciples. » (v. 9-10.)

Si Jéhovah était au milieu de son peuple, c'était sur le pied de la grâce, et il agit selon cette grâce qui ne tient pas compte de ce qu'est l'homme pour agir envers lui. Le Seigneur veut s'associer des hommes, les apôtres, pour accomplir son œuvre d'amour et de puissance au milieu de son pauvre peuple, comme nous le voyons au chapitre suivant. Il ne prend pas pour cela un pharisien ou un docteur de la loi, car rien de ce qui caractérisait ces hommes religieux ne leur donnait un titre à cet appel, pas plus que chez aucun autre. Il appelle un péager, un homme méprisé par les Juifs à cause de sa vocation. C'est la grâce qui le formera pour son service. (Voir Marc I, 17.) Les péagers, qui prélevaient les droits de péage pour le compte des Romains, le faisaient souvent sans conscience, très arbitrairement, ainsi que Jean le baptiseur le dit à ceux qui venaient à lui. (Luc III, 13.) Aussi, les Juifs qui supportaient difficilement le joug des Romains, méprisaient-ils profondément ceux des leurs qui acceptaient ces fonctions-là. Ils les mettaient au rang des pécheurs, des gens de mauvaise vie; ils les excluaient de leurs synagogues et leur témoignage en public n'avait aucune valeur. Mais Dieu

ne regarde pas plus aux défauts qu'aux qualités de l'homme pour s'occuper de lui. Il est venu apporter la grâce à tous, parce que tous, sans distinction, étaient perdus. Les pharisiens, qui s'estimaient supérieurs aux autres hommes, voyant Jésus à table avec les publicains et les pécheurs, disent à ses disciples : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? Et Jésus, l'ayant entendu, leur dit : Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Mais allez et apprenez ce que c'est que : « Je veux miséricorde et non pas sacrifice » (Osée VI, 6); car je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs. » (v. 11-13.) Quelle belle déclaration de ce qu'est la grâce qui était au milieu d'eux dans la personne de Jésus; grâce qui veut faire miséricorde à tous, parce que Dieu ne peut accepter aucun sacrifice offert par l'homme souillé par le péché. Dès qu'un homme reconnaît qu'il est pécheur, perdu, il peut aller au Sauveur et il reçoit le pardon de ses péchés. Mais tant qu'il se croit juste et qu'il demeure dans son état de perdition, il ne peut apprécier la grâce; ainsi il se trouve en opposition avec la parole de Dieu qui dit : « Il n'y a point de justes, non pas même un seul. » (Rom. III, 10.)

Le vin nouveau et les vieilles outres.

Viennent ensuite les disciples de Jean le baptiseur, qui demandent à Jésus pourquoi eux et les

disciples des pharisiens, jeûnaient souvent et non ses disciples? Jésus leur dit : « Les fils de la chambre nuptiale peuvent-ils mener deuil tant que l'époux est avec eux? Mais des jours viendront, lorsque l'époux leur aura été ôté; et alors ils jeûneront. » (v. 14-15.) Le Seigneur compare la position de ses disciples à celle des amis d'un époux dans le jour des noces : remplis de joie par sa présence, le jeûne ne leur conviendrait pas. En effet, pouvait-on jeûner si l'on comprenait qui était ce divin Maître, si l'on jouissait des effets de sa présence et de son activité? Les disciples étaient les objets de son amour, car ils avaient trouvé, comme le dit Philippe à Nicodème, « celui duquel les prophètes ont écrit. » (Jean I, 46.) On voit combien même les disciples de Jean avaient peu compris qui était Celui dont leur maître avait dit : « L'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'époux; cette joie donc, qui est la mienne, est accomplie. » (Jean III, 29.) Dans sa réponse aux disciples de Jean, le Seigneur a aussi devant lui son rejet, qui amènera pour eux les temps de tristesse et de jeûne dont il les entretient en Jean XVI, 16-20.

Dans les figures dont le Seigneur se sert, (v. 16 et 17), il montre que la grâce apportée par lui est une chose entièrement nouvelle qui ne peut être contenue dans les formes légales du judaïsme, ni convenir à la propre justice des pharisiens. « Per-

sonne ne met un morceau neuf à un vieil habit. On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres; autrement les outres se rompent, et le vin se répand, et les outres sont perdues; mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et tous les deux se conservent.» En effet, les outres, dans lesquelles, en Orient, on conserve les liquides, ne supportent pas, lorsqu'elles sont vieilles, la force de la fermentation du vin nouveau. De là vient l'exemple que le Seigneur prend pour montrer que tout doit être nouveau sous le régime de la grâce qu'il introduisait dans ce monde. Le système légal, qui s'adressait à l'homme dans la chair afin de l'éprouver, ne pouvait convenir à la grâce qui ne tenait aucun compte de lui, qu'il fût Juif ou gentil, religieux ou grand pécheur, et qui agissait librement envers tous ceux qui en avaient besoin.

Résurrection d'une jeune fille.

Comme le Seigneur parlait ainsi, un chef de synagogue, appelé, en Marc et Luc, Jaïrus, s'approche de lui et lui dit : « Ma fille vient de mourir, mais viens et pose ta main sur elle, et elle vivra. » Jésus le suivit aussitôt, accompagné de ses disciples. En chemin, une femme souffrant depuis douze ans d'une perte de sang — image de la vie qui s'en va — s'approche par derrière et touche le bord de son vêtement, disant en elle-même : « Si seulement je touche son vêtement, je serai guérie. Et

Jésus, s'étant retourné et la voyant, dit : Aie bon courage, ma fille; ta foi t'a guérie. Et la femme fut guérie dès cette heure.» Arrivé à la maison de Jaïrus, Jésus trouve les joueurs de flûte qui faisaient entendre le son des complaintes en usage en Orient lors d'un décès et la foule qui menait grand bruit. Il les fit tous retirer disant : « La jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se riaient de lui. Et lorsque la foule eut été mise dehors, il entra, et prit sa main. Et la jeune fille se leva. Et le bruit s'en répandit par tout ce pays-là.» (v. 18 à 26.) En contraste avec ceux qui méconnaissaient la personne de Jésus, on aime à voir la foi du père qui sait que, si Jésus touche sa fille morte, elle vivra, et la foi de cette femme, assurée de sa guérison si elle touche son vêtement. Puis au-dessus de tout, l'amour infatigable du Seigneur Jésus, toujours prêt à répondre aux besoins qu'il rencontre. C'était là sa nourriture, la satisfaction de son propre cœur.

Outre cela, il y a, dans ces faits, un enseignement figuré qui nous fait voir le but du ministère de Jésus en rapport avec Israël. La jeune fille morte représente l'état de mort morale de la nation. Le Seigneur est venu pour réveiller Israël, l'appeler à la vie, ce qui n'aura lieu qu'aux temps de la fin, puisqu'il a été rejeté. Mais en attendant, tous ceux qui, individuellement, sentent la gravité de leur état comme cette femme et qui ont la foi, peuvent profiter de la puissance et de l'amour du Seigneur pour être guéris.

C'est ce qui eut lieu pour tous ceux des Juifs qui reçurent le Seigneur, et cela s'étend à tous ceux qui croient en tout lieu, en attendant la résurrection morale d'Israël.

Guérison de deux aveugles et d'un muet.

« Et comme Jésus passait de là plus avant, deux aveugles le suivirent, criant et disant : Aie pitié de nous, Fils de David ! Et quand il fut arrivé dans la maison, les aveugles vinrent à lui. Et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire ceci ? Ils lui disent : Oui, Seigneur. Alors il toucha leurs yeux, disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts. » (v. 30-31.)

Ces aveugles présentent un autre côté de l'état moral d'Israël — comme de tout homme — aveugle, incapable de profiter de la lumière venue dans la personne de Jésus, sans l'intervention de sa puissance qui ne répond qu'à la foi ; car, au milieu de ce triste état d'Israël, ceux qui faisaient appel au Fils de David trouvaient en Lui la réponse à leur foi et profitaient de ce qu'il était venu offrir à tout le peuple : la lumière qui manque à tout homme inconverti.

Jésus défendit aux aveugles de dire ce qui leur était arrivé, ainsi qu'il l'avait dit au lépreux (chap. VIII, 4.) Mais eux répandirent sa renommée dans tout le pays. Le Seigneur ne voulait pas exciter la curiosité des foules ; il ne cherchait pas non plus la

gloire qui vient des hommes. Il était venu pour répondre aux besoins des pécheurs. C'est pourquoi, au chap. VIII, 18, quand il voit venir après lui les foules, il passe à l'autre rive. « Et comme ils sortaient, voici, on lui amena un homme muet, démoniaque. Et le démon ayant été chassé, le muet parla. » (v. 32-34.) Le mutisme représente aussi un des caractères de l'état moral de l'homme déchu : il ne peut pas mieux parler que voir. Il ne peut rien dire de l'amour de Dieu, ni des perfections de Jésus, ni des choses célestes qu'il ne connaît pas ! Mais le Seigneur est là pour le délivrer de la puissance de Satan et le rendre capable de parler de Lui, de voir ses beautés, de le suivre, et, comme dans le cas de la belle-mère de Pierre, de le servir. Quel heureux changement, dû à la grâce parfaite comme à la puissance de Dieu ! C'est bien passer de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, du pouvoir de Satan à Dieu. Quelle gloire lui revient dès maintenant et dans toute la bienheureuse éternité !

Les foules étonnées dirent : « Il ne s'est jamais rien vu de pareil en Israël ; mais les pharisiens disaient : Il chasse les démons par le chef des démons. » (v. 33-34.) Si la présence de Jésus est plus insupportable au monde que celle de Satan, son activité en grâce et en amour remplit de haine et de jalousie les orgueilleux pharisiens, les gens religieux du peuple juif. Ils sentent leur petitesse en

présence de la grandeur du Seigneur Jésus; ils craignent de voir diminuer leur prestige devant les hommes; aussi, pour sauvegarder le caractère de leur prétendue mission divine aux yeux du peuple, ils ne craignent pas d'attribuer au diable la puissance du Fils de Dieu, le rejetant ainsi formellement, commettant ce qui est appelé: «le blasphème contre l'Esprit» (chap. XII, 31), pour lequel il n'y a pas de pardon.

Les brebis sans berger.

Malgré la haine dont Jésus était l'objet, haine manifestant ouvertement que son peuple ne voulait rien de Lui, le Seigneur poursuit son œuvre, prêchant l'évangile du royaume dans les villes et les villages, mettant sa puissance et son amour à la disposition de qui en sentait le besoin. Il guérissait toute maladie et toute langueur. (v. 35.)

Malgré l'opposition des chefs du peuple, il y avait des besoins dans les foules. « En voyant les foules, il fut ému de compassion pour elles, parce qu'ils étaient las et dispersés, comme des brebis qui n'ont pas de berger. » (v. 36.) Ceux qui avaient pris la place de bergers au milieu du peuple, les sacrificateurs, scribes et pharisiens, ne se souciaient pas du troupeau; ils en tiraient tous les avantages possibles à leur propre profit. L'Éternel le leur reproche par Ezéchiel, en annonçant l'arrivée du bon berger qui prendrait soin des brebis. (Ezéch. XXXIV.)

La méchanceté des conducteurs d'Israël, leur infidélité à l'égard du troupeau, leur haine vis-à-vis du Seigneur n'étaient qu'une raison de plus pour Lui d'accomplir son œuvre d'amour envers les misérables. Aussi il dit à ses disciples : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers, suppliez donc le Seigneur de la moisson, en sorte qu'il pousse des ouvriers dans sa moisson. » (v. 36-38.)

Combien cet amour infatigable du Seigneur est merveilleux ! Il est comme cette source rafraîchissante et pure qui suit paisiblement son cours ; lorsqu'elle rencontre un dur rocher, elle ne fait que s'en détourner pour porter ailleurs son action bienfaisante. Cette source de grâce et de vie rencontre-t-elle un cœur dur chez un de mes jeunes lecteurs ? Qu'il se laisse fléchir par la bonté de Dieu qui le pousse à la repentance, afin que la source du salut ne se détourne pas de lui à jamais, mais qu'au contraire, il puisse chanter de cœur :

Heureux celui qui près du fleuve,
Comme un arbre par toi planté,
Prend racine, et croît, et s'abreuve
De ses eaux dans l'éternité.

Source d'amour toujours nouvelle,
Qui jaillit pour nous du saint lieu,
De ta plénitude éternelle
Tu nous remplis, Source de Dieu !

Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de septembre.

1. — Il a eu Satan pour son prince.
2. — En cherchant à amener au Seigneur ceux qui ne le connaissent pas encore.

QUESTIONS.

1. — Pourquoi la grâce s'occupe-t-elle indistinctement de tous les hommes?
2. — Quels caractères de l'état moral de l'homme représentent la cécité et le mutisme?
3. — Combien de fois, dans le chap. IX de Matthieu, le Seigneur est-il repris, blâmé, mal jugé; et par qui? Indiquez les versets.

L É A .

(Suite et fin.)

Alors l'orage éclata. Depuis longtemps déjà, les coréligionnaires de Léa nourrissaient des soupçons à son égard, car elle fréquentait souvent, et sans en faire de mystère, les assemblées chrétiennes, tout en négligeant parfois les ordonnances juives. Cependant, tant que les apparences extérieures

avaient été gardées, on l'avait laissée en repos, mais, dès l'instant où Léa demanda ouvertement le baptême, tous se tournèrent contre elle.

Léa fut citée à comparaître devant le conseil de la synagogue, le « rabbinat, » où toutes sortes de promesses et de menaces furent mises en jeu pour chercher à la faire revenir sur sa décision. On lui offrit même la propriété d'un grand magasin de mercerie, située dans une des positions les plus avantageuses de la ville, si elle consentait seulement à s'en tenir à ses anciennes croyances. Léa refusa sans l'ombre d'une hésitation.

« Pour toutes les richesses du monde, » déclara-t-elle, « je ne pourrais renier mon Sauveur. »

Et la séance fut levée. Quelques jours plus tard, Mlle Sluiter entra dans le petit magasin de Léa pour y faire quelques emplettes et en même temps, elle transmit à la veuve une importante commande de la part de la riche Mme R., ajoutant qu'elle devait sans faute porter la marchandise elle-même au domicile de sa protectrice, celle-ci désirant lui parler.

Léa comprit immédiatement la portée de ce message. La perspective de l'entrevue avec son ancienne maîtresse lui causait de vives appréhensions et, avant de quitter la maison, elle supplia le Seigneur de lui donner la force de résister à toutes les tentations et de confesser ouvertement son Nom.

A sa grande surprise, Mme R. la reçut avec une

condescendance inaccoutumée et commença par lui faire encore une importante commande.

« Vos marchandises ne me conviennent qu'à demi, » ajouta-t-elle d'un air détaché, « mais nous aurons patience, ma bonne Léa. Vous aurez bientôt un plus grand magasin et votre clientèle devenant ainsi plus considérable, vous serez à même de nous mieux servir. Ne le pensez-vous pas aussi! »

Léa sentit venir l'orage et se recommandant au Seigneur, répondit avec circonspection :

« Je ne puis dire oui, Madame, car il est plus que probable que je resterai où je suis.

— Quoi! » s'écria Mme R., feignant une surprise démesurée, « j'ai appris de source autorisée, qu'un excellent commerce vous avait été offert.

— C'est vrai, Madame.

— Et n'était-ce pas là une offre avantageuse et fort acceptable. Croyez-vous que de pareilles occasions se présentent à chacun?

— L'offre est magnifique, en effet, Madame, mais vous n'ignorez pas les conditions qui l'accompagnaient, et ces conditions, je ne puis les accepter.

— Et pourquoi pas? » demanda Mme R. dont l'expression avait déjà changé.

— Parce que, en les acceptant, je devrais renoncer à ce qui m'est plus cher que la vie, » répondit Léa sans hésiter.

— Ce que j'ai entendu est donc la vérité, » fit Mme R. réprimant avec peine son irritation;

« seriez-vous donc vraiment assez stupide et assez obstinée pour compromettre votre fortune et l'avenir de vos enfants pour une lubie passagère? »

Et là-dessus elle commença à représenter à Léa tous les avantages matériels qui découleraient pour elle de sa nouvelle position. Richesse, hautes protections, avenir brillant et assuré, tout cela était promis à Léa et aux siens si seulement elle demeurait dans la religion de ses pères. Mais d'un autre côté, si elle persistait dans ses nouvelles vues, tout lui manquerait et ses enfants et elle se trouveraient réduits à la misère la plus complète.

Menaces et promesses n'ébranlèrent en rien la courageuse femme. Fortifiée par le Seigneur, elle tint ferme et ses réponses, toujours respectueuses, mais positives et décidées, déroutaient complètement Mme R., peu habituée qu'on lui résistât. Enfin, ne voulant pas s'avouer vaincue, elle porta ses attaques d'un autre côté. Ne pouvant rien sur Léa elle-même, elle s'en prit aux enfants. Au cas où Léa s'en tiendrait à sa décision, consentirait-elle à abandonner la responsabilité de ses enfants qui seraient élevés par les plus riches familles juives de la ville? Mme R. elle-même, adopterait la fille aînée et la traiterait comme appartenant à sa propre maison.

« Oh! Madame, » fit Léa, ses yeux se remplissant de larmes, « je sais que vous me voulez du bien et je vous en serai toujours reconnaissante, mais je

n'aurais pas un cœur de mère si je vous écoutais.

— Mais c'est pour leur bien, » insista la dame; « sûrement vous ne préféreriez pas les entraîner dans le malheur. Réfléchissez bien et ne vous bercez pas de vaines illusions. Sous peu, si vous persistez, vous vous trouverez dans la plus profonde misère. Mais après tout, cela vous regarde, seulement nous désirons sauver vos enfants, et si vous les aimez...

— Je les aime, » interrompit Léa avec décision. « et voilà pourquoi je préfère les nourrir de pain noir que de les élever dans des croyances que je sais être erronnées. Oh! Madame, » continua-t-elle avec douceur et d'un ton suppliant, « le Dieu de nos pères m'a permis de trouver mon Rédempteur, et si je suis pauvre quant à ce monde, du moins je possède en lui un trésor inestimable que nul ne pourra jamais m'enlever. Je veux que mes enfants recherchent ce même trésor, afin qu'ils deviennent aussi heureux que je le suis en ce moment. Madame, si vous consentiez seulement à lire la Bible en mettant de côté vos préjugés... »

Mais Mme R. ne la laissa pas achever. Elle s'était contenue trop longtemps et maintenant son indignation débordait. Les yeux flamboyants, elle imposa le silence à Léa et lui enjoignit, sous les peines les plus cruelles, d'avoir à quitter immédiatement sa maison et de n'en plus jamais franchir le seuil. Quelle profonde pitié Léa ne ressentait-elle

pas pour cette femme riche quant à ce monde, mais pauvre quant à Dieu, et avec quelle ferveur ne suppliait-elle pas le Seigneur afin qu'elle aussi apprit à connaître la vérité telle qu'elle est en Jésus!

Léa reprit le chemin de la maison, triste et cependant le cœur rempli de reconnaissance, en voyant que le Seigneur avait manifesté sa force dans l'extrême faiblesse de sa servante et lui avait accordé la grâce de rendre témoignage à son nom. La veuve pesa tranquillement dans son esprit ce qu'elle avait perdu par son refus et aussi ce qu'elle avait gagné, et en le faisant, ces paroles revinrent avec puissance :

« Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé. »

Être sauvé! cela ne valait-il pas mieux que toutes les richesses du monde? Cela ne compensait-il pas amplement une vie de pauvreté et de souffrances?

Un temps bien difficile commença maintenant pour notre amie. Quand les gens virent que les efforts de la riche Mme R. avaient échoué, ils abandonnèrent la veuve; elle se vit honnie et mise de côté par toute la communauté, même par les membres de sa propre famille. Son commerce déclinait et ses coreligionnaires, qui jusqu'alors avaient été ses principaux clients, s'appliquèrent à éviter son petit magasin.

Si encore on s'était contenté d'éviter la pauvre

Léa, mais elle dut apprendre à connaître à fond l'inimitié du monde. « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus doivent endurer la persécution. » Vieux et jeunes semblaient prendre à tâche de lui rendre la vie amère; le voisinage entier se liguait contre elle. Léa ne pouvait plus sortir en sécurité; en pleine rue on l'abreuvait d'insultes et d'injures grossières, à tel point qu'elle se vit obligée d'abandonner le quartier et d'aller s'établir dans une autre partie de la ville.

Mais le Seigneur, qui avait toujours été pour elle un refuge et une haute retraite, ne permit pas qu'elle fût éprouvée au delà de ce qu'elle pouvait supporter. Des amis chrétiens, entendant parler de la situation difficile de la pauvre veuve, s'intéressèrent à elle et lui fournirent les moyens d'entreprendre de nouveau un petit commerce; bientôt le magasin de Léa se trouva bien achalandé et elle n'eut rien à regretter au point de vue pécuniaire dans sa nouvelle position.

Enfin le jour arriva où Léa devait être baptisée et recevoir ainsi le signe extérieur du christianisme. Quelle joie pour elle, autrefois une brebis perdue de la maison d'Israël, de prendre sa place dans l'assemblée de Dieu, elle, que le bon Berger était venu chercher et sauver, et qui maintenant pouvait entendre invoquer sur sa tête la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

Avec elle, Léa amenait ses enfants, ceux que le

monde avait voulu lui enlever, mais qu'elle confiait aux tendres soins de Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point. »

Les années se passèrent et, les uns après les autres, les cinq enfants de Léa furent conduits à faire pour eux-mêmes la connaissance du Seigneur Jésus comme leur Sauveur. Même son aîné, Sam, qui avait longtemps refusé de prêter l'oreille aux appels de l'Évangile, vit enfin sa résistance brisée ; comme un pauvre pécheur perdu, il trouva dans ce Christ qu'il avait jusqu'alors méprisé, celui qui seul pouvait répondre aux besoins de son âme.

Ce fut un jour de joie sans mélange pour Léa que celui où son fils aîné confessa publiquement le Seigneur Jésus-Christ. Ainsi la foi de la mère trouva dès ici-bas sa récompense et la vie heureuse et bénie de Léa fut jusqu'au bout un témoignage à l'amour de Celui qui, par la puissance de sa Parole et de son Esprit, l'avait tirée des ténèbres jusque dans sa merveilleuse lumière.



LE BON BERGER.

(Aux jeunes croyants.)

Je traversais, il n'y a pas longtemps, un champ de manœuvres lorsque mon attention fut arrêtée

par un cri particulier que j'entendais de temps en temps. Était-ce le cri d'un oiseau ou le son lointain d'une voix humaine? Je fus bientôt amplement renseigné. J'avais sous les yeux une scène des plus paisibles, faisant contraste avec les évolutions des brigades qui venaient de quitter la caserne. C'était un immense troupeau de brebis qui broutaient l'herbette savoureuse de la plaine, sous la garde d'un berger vigilant, accompagné de son chien; et le cri que j'avais entendu était celui du berger appelant son fidèle gardien. Ce spectacle me toucha vivement. Le berger, son bâton et sa houlette à la main, en devoir de faire paître le troupeau qui le suivait avec confiance, me rappela notre divin Berger et les soins qu'il ne cesse de donner à ses chères brebis, objets de sa sollicitude.

Maintenant, lecteurs, laissez-moi vous entretenir quelque peu du précieux sujet, suggéré par la scène que je viens de vous rappeler. Je rangerai ce que j'ai à cœur de vous dire sous les trois chefs suivants :

- 1^o Les soins du berger;
- 2^o La proximité du berger;
- 3^o La table du berger, dont il est parlé dans le Ps. XXIII, que je vous engage à lire pour commencer.

*

Quelle grâce que d'être réconcilié avec Dieu par l'œuvre du Seigneur Jésus et d'avoir en espérance la gloire dans laquelle il est maintenant! C'est par la foi en Celui qui l'a ressuscité d'entre les morts que nous jouissons d'une telle bénédiction. (Rom. IV, 23-25; V, 1, 2.) Mais elle ne se limite pas là: Nous sommes sur la terre, dans l'infirmité et la faiblesse, environnés de dangers divers et d'ennemis. Aussi avons-nous le privilège d'avoir dans la personne de Christ, assis sur le trône du Père, un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur, toujours vivant pour intercéder pour nous, et qui peut sauver jusqu'à la fin ceux qui s'approchent de Dieu par lui. (Héb. II, 17; VII, 25.) Mais son amour le porte à prendre, selon la volonté du Père, une place particulière par rapport à ses rachetés, pèlerins ici-bas: Il est leur tendre et puissant Berger; et comme tel, il est près d'eux, à la tête de son troupeau. (Jean X, 4, 11, 14.)

(A suivre.)



Luc XVIII, 15-17.

Que j'aime à voir, mères, votre énergie,
Traversant tout, apporter vos enfants
Au Christ Jésus, le Prince de la vie,
Qui seul du mal les rendra triomphants.

Chaque petit, sur le sein de sa mère,
Tend à Jésus ses bras avec bonheur.
Qu'il est heureux, là, sur le cœur du Père,
Du Dieu d'amour, du Dieu juste et sauveur!

Oui, reposez, mignonnes têtes blondes,
En toute paix dans l'amour du Sauveur.
Sublime amour! Du Créateur des mondes
Ces tout petits connaissent la douceur!

Sur chacun d'eux, posant ses mains divines,
Jésus répand sa bénédiction.
Oui, penchez-les vos têtes enfantines
Pour recevoir de l'amour l'onction!

Ces chers petits, à l'homme méprisables,
Sont héritiers du royaume des cieux;
Même il nous faut leur devenir semblables
Pour avoir part au royaume avec eux.

Bien qu'innocent, même avant que de naître,
Dès qu'en ton sein, mère, tu me conçus,
J'étais souillé; je ne pouvais paraître.
Aux yeux de Dieu, sans la mort de Jésus.

Mais de mon Dieu la décision est ferme :
Des ces petits aucun ne périra!...
Jusqu'à la mort, où Satan les enferme,
Le Fils de Dieu lui-même en grâce ira!...

Que j'aime à voir, mères, votre énergie,
Traversant tout, m'apporter vos enfants,
A moi, Jésus, le Prince de la vie,
Qui seul du mal les rendrai triomphants.

L. P.-J.



Réponses aux questions du mois de septembre.

1. — Entre Jéroboam et Abijam. Les fils de Juda demeurèrent vainqueurs parce qu'ils s'appuyaient sur l'Éternel. (2 Chron. XIII, 3-18.)
2. — Ils le trouvèrent et l'Éternel leur donna du repos. (2 Chron. XV, 15.)
3. — Il rechercha l'appui du roi de Syrie et ne s'appuya pas sur l'Éternel. (1 Rois XV, 18-21; 2 Chron. XVI.)
4. — Zimri (1 Rois XVI, 15); Omri. (v. 25.)
5. — Hanani (2 Chron. XVI, 7); Jéhu, fils de Hanani. (1 Rois XVI, 1.)
6. — Thirtsa (2 Rois XV, 33, etc.); Samarie. (chap. XVI, 24.)

Questions pour le mois d'octobre.

A lire 1 Rois XVI, 29 — XXI.

1. — Qu'est-ce que l'apôtre Jacques nous rapporte de la vie d'Elie antérieurement à ce que nous apprend l'Ancien Testament?

2. — Relever trois occasions frappantes dans ces chapitres, où Elie se montre homme de prière.

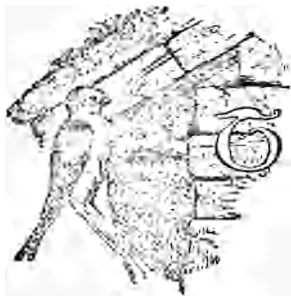
3. — Citez trois occasions dans votre lecture où Dieu se sert pour son œuvre d'instruments que nous qualifierions de faibles ou d'impropres.

4. — Quelle preuve avons-nous qu'Elie comprit la leçon d'humiliation que l'Éternel lui enseigna en Horeb?

5. — Trouver dans votre lecture un fait illustrant Jacques I, 14-15.

6. — Qu'est-ce qui dirigeait tous les grands événements de la vie d'Elie, à une exception près? Citez l'exception.





POUR LES PETITS

L'Histoire de Freddie et de Georgie.

Je veux vous raconter l'histoire de deux petits garçons qui furent tués dans un accident de chemin de fer.

Quand nous avons perdu quelqu'un que nous aimions tendrement, nous cherchons à nous rappeler tout ce que cette personne a dit ou a fait. Aussi, vous pouvez penser combien la maman de ces enfants fut heureuse d'avoir écrit à peu près chaque jour les petits incidents de leur vie. Je ne vous dirai pas tout ce que leur mère avait écrit, mais je vous en raconterai assez pour vous montrer que de tout petits enfants peuvent être prêts à rencontrer la mort, même si elle les surprend d'une façon tout à fait inattendue.

Vous verrez que pour Freddie et Georgie, c'était

une heureuse pensée que celle d'aller au ciel; ils savaient que, là-haut ils rencontreraient leur meilleur Ami, et ils y pensaient toujours comme à un pays de bonheur. Sans doute, Dieu qui savait ce qui devait leur arriver, leur donna lui-même cette parfaite assurance.

Freddie naquit le 28 février 1847, juste six mois après la mort d'un frère aîné. Il n'était âgé que de quelques semaines lorsqu'un missionnaire, M. Burns, au moment de partir pour la Chine, vint voir ses parents. La nourrice de l'enfant, ne voulant pas manquer la lecture de la Parole qui se faisait en famille, apporta le bébé dans la chambre. Le missionnaire demanda le nom de l'enfant et, apprenant qu'on ne lui en avait encore donné aucun, il dit : « On attache une grande importance au nom que l'on donne à un enfant, mais quelle chose infiniment bénie pour lui s'il reçoit le nouveau nom! » Une prière suivit dans laquelle le chrétien recommanda le bébé aux tendres soins du Seigneur. Cette circonstance, ajoutée à d'autres encore, fut la cause du grand intérêt que Freddie porta plus tard à la Chine et à ses missionnaires.

Un de ses textes préférés était : « Pas un seul d'entre eux ne tombe en terre, sans votre Père » (Matth. X, 29), et je vous en dirai la raison. Lorsqu'il était encore si petit qu'il ne pouvait faire que quelques pas tout seul, ses parents allèrent avec lui faire un séjour au bord de la mer. C'était au

mois de juin, moment où les oiseaux couvent les œufs qu'ils ont déposés dans leurs nids et où leurs petits éclosent. Freddie n'avait que très peu de joujoux et pas de compagnons de son âge avec qui s'amuser; aussi était-il tout heureux quand il voyait un chien courir sur la route ou que, dans ses promenades, il rencontrait un cheval, un chat ou un oiseau. Il possédait un panier, fait par un enfant aveugle; ce panier était son compagnon inséparable. et lorsqu'il allait sur la plage, il le remplissait de coquillages et de cailloux. Lorsqu'il ne pouvait sortir, il tirait une chaise tout près d'une fenêtre et, s'y hissant à grand'peine, il passait des heures à regarder la mer, les grands navires, les barques des pêcheurs et les trains qui s'en allaient à toute vapeur non loin de la plage.

Un jour qu'il était, selon son habitude, debout sur sa chaise, un petit objet noir attira son regard. Les enfants aiment toujours ce qui est petit. On lui dit que c'était un nid. Deux oiseaux l'avaient construit et y avaient placé quatre œufs mignons. Ce nid se trouvait précisément au-dessus de la fenêtre.

Quelle joie pour Freddie lorsque quatre oisillons firent leur apparition dans le nid; sa maman, qui était malade, lui dit que, même pendant la nuit, lorsqu'elle ne pouvait dormir, elle les entendait gazouiller. Freddie trouvait très gentil des oiseaux de tenir ainsi compagnie à sa maman lorsque lui ne pouvait le faire.

Le matin, de bonne heure, quand sa bonne le conduisait auprès du lit de sa maman pour l'embrasser, il demandait toujours à être soulevé pour voir le nid de tout près. Il l'examinait longtemps, se gardant de faire le moindre bruit, et quand un des grands oiseaux en sortait enfin, il riait de plaisir. Ceci arrivait souvent, car les petits réclamaient la nourriture que les parents devaient aller chercher au dehors.

Mais le moment arriva où Freddie dut retourner à la ville. Son petit panier était rempli de coquillages qu'il voulait emporter avec lui. Les malles étaient faites et il n'y avait plus qu'une nuit à passer au bord de la mer. Son papa avait dit bien souvent : « Je me demande si nous quitterons la maison avant que les oiseaux n'abandonnent leur nid. » Ce même soir, il voulut regarder dans le nid et, en le faisant, il ébranla la frêle construction qui tomba à terre. Les vieux oiseaux étaient allés quérir de la nourriture, mais les petits, qui ne pouvaient voler, gisaient sur le sol.

On raconta à Freddie le grand malheur qui était arrivé à ses amis. Céderait-il le panier qu'il aimait tant pour leur faire un nouveau nid ? Le petit garçon dit : « Oui, » tout de suite et, assis sur le lit de sa maman, il regarda de tous ses yeux tandis qu'on fermait le panier, ne laissant qu'un trou de côté pour que les oiseaux pussent y entrer. On le remplit alors d'ouate bien douce.

Freddie semblait tout triste lorsque les oisillons furent placés les uns après les autres dans leur nouvelle demeure. On assujettit le panier au moyen d'une ficelle, exactement sur la place qu'avait occupé l'ancien nid. Tout ceci se fit aussi rapidement que possible, afin que tout fût prêt pour le retour des parents. Bientôt on les vit arriver à tire d'ailes, mais grande fut leur détresse en ne retrouvant pas leurs petits. Après avoir voltigé quelque temps çà et là, ils repartirent enfin et revinrent après quelques minutes accompagnés de six autres oiseaux. Était-ce pour leur aider à construire un nouveau nid ?

Tous les oiseaux voyaient le panier, mais étaient trop craintifs pour s'en approcher. Pendant longtemps ils volèrent autour de la fenêtre, poussant de petits cris aigus, et les pauvres parents, dans leur chagrin, frappaient leurs têtes contre le rebord du toit. Ils pensaient qu'ils avaient perdu leurs petits, se doutant peu qu'ils reposaient tout près d'eux dans le panier chaud et douillet. Enfin, les six oiseaux étrangers, voyant qu'ils ne pouvaient rien faire, repartirent comme ils étaient venus.

Les oisillons durent crier pendant deux bonnes heures avant que leurs parents ne se décidassent à entrer dans leur nid d'un nouveau genre. D'abord ils allèrent tout près du panier, jetèrent un regard à l'intérieur, puis s'éloignèrent de nouveau ; mais enfin ils se décidèrent à se percher sur le bord, puis à

aller chercher de quoi apaiser la faim de leurs petits. Lorsque la nuit arriva, ils semblèrent prendre courage et entrèrent dans leur nouvelle demeure. Vous pouvez vous figurer la joie de Freddie lorsqu'il les y vit confortablement installés le lendemain matin.

Il ne désira pas reprendre son panier, mais, durant toute sa courte vie, il aimait à penser qu'il l'avait donné aux petits oiseaux.

Dans ce temps-là, les enfants n'avaient que peu de jouets; aussi cela n'avait pas été une petite affaire pour Freddie que de renoncer à son panier. Dès qu'il sut parler distinctement, il racontait souvent à son petit frère Georgie l'histoire des oiseaux et du panier. Et lorsque Dieu eut recueilli les enfants dans ses demeures célestes, en les y conduisant par un étrange chemin, leurs parents se souvinrent des douces paroles de Jésus au sujet des passereaux: « Pas un seul d'entre eux ne tombe en terre, sans votre Père. »

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU.

(Suite.)

Mission des douze disciples.

Chap. X, 1-15. — A la fin du chapitre précédent, Jésus avait dit aux disciples de supplier le Seigneur de la moisson afin qu'il poussât des ouvriers dans

sa moisson. Ici, c'est lui-même qui les envoie; car malgré son abaissement, il est néanmoins le Seigneur de la moisson, comme il est Seigneur de tout; et il se révèle comme tel en faisant annoncer à son peuple que le royaume des cieux s'était approché. Aujourd'hui, il se sert de son autorité pour donner la vie éternelle, comme nous le lisons en Jean XVII, 1-2 : « Père, l'heure est venue; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle. » Plus tard, le Seigneur usera de cette même autorité, pour exercer le jugement sur ceux qui n'auront rien voulu de Lui durant le temps de sa longue patience.

Jésus appelle ses douze disciples, qui sont nommés « apôtres » ou envoyés, et les envoie deux à deux, afin qu'ils annoncent aux Juifs que le royaume des cieux s'est approché. Nous avons déjà dit que ce qui caractérise l'évangile selon Matthieu, c'est que Jésus se présente comme Messie à Israël. C'est ce qui ressort bien nettement des instructions qu'il donne à ses disciples : « Ne vous en allez pas sur le chemin des nations, et n'entrez dans aucune ville des Samaritains; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » (v. 5-6.) C'est à Israël déjà que Jean le baptiseur s'était adressé, et maintenant c'est le Messie lui-même qui fait proclamer, au même peuple, l'approche du royaume

des cieux. En revanche, la prédication de l'Évangile de la grâce à tous les hommes n'a eu lieu qu'après le rejet de Christ. Mes jeunes lecteurs savent déjà la différence entre l'Évangile du royaume et l'Évangile de la grâce prêché actuellement.

Jésus confère aux douze le pouvoir d'accomplir des miracles; ils présentent ainsi au peuple la puissance par laquelle le royaume serait établi, puissance nécessaire pour délivrer l'homme des conséquences du péché et du pouvoir de Satan. En prêchant le royaume des cieux, ils devaient guérir les infirmes, ressusciter les morts, rendre nets les lépreux, chasser les démons. Toute cette puissance sera de nouveau en activité lors de l'établissement futur du règne de Christ; c'est pourquoi ces miracles que les disciples accomplissaient en prêchant l'Évangile, sont appelés en Hébr. VI, 5, « les miracles du siècle à venir. »

Les disciples avaient reçu gratuitement et devaient donner gratuitement, sans faire aucune provision pour le chemin. Le roi lui-même les envoyait en Israël, où son autorité devait être reconnue. Plus tard, lorsque le rejet du roi est accompli, quand le Seigneur va à la croix, il parle tout autrement aux disciples, alors les envoyés d'un Christ rejeté. (Luc XXII, 35-36.) Mais maintenant, les messagers d'une nouvelle aussi réjouissante que celle de l'approche du royaume des cieux, allaient mettre le peuple à l'épreuve : ceux qui les recevaient,

jouiraient de la paix qu'on leur apportait, tandis que, si la maison dans laquelle les disciples entraient était indigne, et qu'ils n'y fussent pas reçus, en en sortant, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds en témoignage contre elle. Le Seigneur ajoute : « En vérité, je vous dis : le sort du pays de Sodome et de Gomorrhe sera plus supportable au jour du jugement que celui de cette ville-là. » Tout grossiers pécheurs que fussent les habitants de ces villes, ils ne seront pas responsables d'avoir méprisé un privilège tel que celui de ces villes d'Israël, qui, au lieu de recevoir le Messie dès longtemps annoncé par les prophètes, le mirent à mort. Aussi, après ce rejet, le temps de la longue patience de Dieu envers son peuple arriva à son terme, Israël fut rejeté et dispersé parmi les nations jusqu'au moment où il sera ramené et béni, selon les promesses immuables de Dieu, en vertu du sang de la nouvelle alliance, répandu sur la croix.

Jusqu'au v. 15, le Seigneur donne aux disciples les instructions concernant leur service, exclusivement pendant le temps qui s'est écoulé avant sa mort, et ensuite celles qui ont une portée plus générale et embrassent toute la période qui s'écoule entre sa première venue et sa venue glorieuse comme Fils de l'homme (v. 23); mais toujours en rapport avec Israël. Car après la mort du Seigneur, les disciples ont encore exercé leur ministère au milieu du peuple premièrement, avant d'aller an-

noncer l'Évangile aux nations. C'est alors qu'ils devaient être prudents comme des serpents, simples comme des colombes, car ils étaient comme des brebis au milieu des loups. « Prudents comme des serpents, » cela veut dire qu'il faut tenir compte de l'opposition qui existe dans un milieu ennemi, en ne faisant rien qui ne soit nécessaire au bien de la cause que l'on sert. D'un autre côté, il faut être simple comme des colombes, agir sans calcul, dès que l'on a discerné qu'il faut agir. « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, » sans s'inquiéter des conséquences, puisqu'il faut parler.

Comme envoyés du roi rejeté, les disciples seraient livrés aux sanhédrins, fouettés dans les synagogues, menés devant les gouverneurs et les rois, à cause du Seigneur et en témoignage aux Juifs et aux nations. Aucune de ces tribulations ne leur arriva pendant que le Seigneur était encore avec eux, tandis que, immédiatement après sa mort, les Actes montrent qu'ils les rencontrèrent toutes. Tout cela aura lieu de nouveau après l'enlèvement de l'Église et avant l'arrivée du Fils de l'homme, pour ceux qui annonceront l'établissement du royaume par Christ; mais ce temps sera court; c'est pourquoi le Seigneur, en en parlant, dit : « Vous n'aurez point achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu, » (v. 23), lors de cette apparition qui sera aussi soudaine que celle de l'éclair. (Chap. XXIV, 27.).

Jésus donne à ses disciples toutes les instructions et les encouragements nécessaires durant la période de leur ministère au milieu des Juifs, qui s'écoule donc dès le moment de leur mission, jusqu'au temps où le Seigneur reviendra pour établir son royaume en gloire.

Ces encouragements et ces instructions s'appliquent aussi aux serviteurs et aux témoins du Seigneur dans nos jours, car l'opposition avec laquelle les croyants de tous temps ont à faire porte toujours le même caractère; le cœur naturel étant opposé à Dieu, hait la lumière et la vérité, sous quelque forme que ce soit qu'on les présente, et surtout si l'on se déclare pour Christ dans le monde qui l'a rejeté.

Les disciples ne devaient pas être en souci lorsqu'ils avaient à répondre à ceux auxquels ils seraient livrés. Si le Seigneur les laissait ici-bas, il leur enverrait le Saint-Esprit qui est « un esprit de puissance, d'amour et de conseil » (2 Tim. I, 7), et leur fournirait les paroles qu'ils auraient à dire. Il dit, en Luc XXI, 15 : « Car moi je vous donnerai une bouche et une sagesse, à laquelle tous vos adversaires ne pourront répondre ou résister. » (Voir aussi Marc XIII, 11.)

La haine pour le Seigneur est telle qu'elle peut étouffer tous les sentiments naturels; un frère peut livrer son frère à la mort, un père son enfant, des enfants leurs parents. (v. 21.) L'histoire de l'Église

n'a fourni que de trop nombreux exemples de cette triste vérité, et chose humiliante à constater, de tels faits ne se présentent guère que lorsqu'il s'agit des intérêts de Christ. Il y a bien eu des sujets de divisions et de guerre en dehors de la cause de la vérité, mais aucun de ces motifs n'a poussé l'homme dans un état de haine pareil qui l'empêche de tenir compte des affections les plus intimes, ainsi qu'on l'a vu dans toutes les persécutions endurées par les fidèles, tant de la part des Juifs, que de la part de Rome, païenne ou chrétienne. Quelle triste preuve le cœur humain a su donner de son inimitié contre Dieu, surtout lorsqu'il a eu à faire à la grâce ! Combien cela fait ressortir la grandeur infinie de l'amour de Dieu qui a donné son Fils unique, afin de pouvoir pardonner de tels péchés et amener par la foi de tels pécheurs en relation avec Lui comme de bien-aimés enfants !

Les disciples devaient se souvenir que tout ce qui leur serait fait avait été fait à leur Maître. « Le disciple n'est pas au-dessus de son maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur. » (v. 24-25.) C'est encourageant de penser que le Seigneur a passé le premier par les épreuves et les souffrances. Lui qu'on a même osé appeler Bêlzeboul. Rien d'étonnant alors à ce que l'on traite les serviteurs comme l'on a traité le Maître. Mais ils ne doivent pas craindre les hommes, tout méchants qu'ils soient, car Dieu amènera un jour tout en lu-

nière. Qu'ils parlent hardiment. Leur témoignage peut les conduire à la mort, mais qu'ils ne craignent pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme. C'est Dieu qu'il faut craindre, lui qui peut détruire l'âme et le corps. (v. 26-27.)

Le Seigneur montre d'une manière touchante que Dieu s'occupe de tous les plus petits détails relatifs aux siens, et que rien n'arrive sans sa volonté. Les passereaux ont peu de valeur pour les hommes, puisqu'on en vend deux pour un sou; cependant, pas un ne tombe en terre sans la permission de notre Père. Pour montrer la grandeur de l'intérêt que Dieu porte aux siens et combien il entre dans tout ce qui nous concerne, le Seigneur dit : « Pour vous, les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas; vous valez mieux que beaucoup de passereaux. » (v. 29-31.) Ces paroles, qui ont encouragé les disciples de tous les temps, sont aussi pour nous maintenant une source de paix et de repos. Quoique nous ne passions pas par les persécutions violentes des temps écoulés, nous avons constamment besoin de nous souvenir que notre Dieu et Père prend soin de tous nos intérêts avec un amour plus grand que celui d'une mère, afin que, rejetant sur Lui tous nos sujets d'inquiétude, nous puissions le servir sans distraction. Quelle mère compterait les cheveux de ses enfants? David avait déjà connu les tendres soins et la bonté infinie de Dieu lorsqu'il disait: « Quand mon père et ma mère

m'auraient abandonné, l'Éternel me recueillera.»
(Ps. XXVII, 10.)

Nous confiant ainsi en l'amour de Dieu, ne craignons pas les conséquences de la fidélité quand nous confessons le nom du Seigneur, quoiqu'il puisse nous en coûter, car un jour vient où cette fidélité trouvera sa récompense dans le ciel. Là, dans la présence de son Père, le Seigneur mentionnera, par leurs noms, ceux qui auront été fidèles, tandis qu'il reniera ceux qui auront eu honte de lui sur cette terre (v. 32-33), ces «timides» dont il est parlé en Apocalypse XXI, 8, qui auront leur part avec tous les grossiers pécheurs dans l'étang brûlant de feu et de soufre.

(A suivre.)

Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois d'octobre.

1. — Parce que tous sont également perdus.
2. — L'incapacité de voir les choses de Dieu et d'en parler.
3. — Par les scribes (v. 3), par les pharisiens (v. 11 et 34), par les disciples de Jean. (v. 34.)

Questions.

1. — Quel usage le Seigneur fait-il aujourd'hui de son autorité?

2. — Quelle est la différence entre l'Évangile du royaume et l'Évangile de la grâce ?

3. — Qu'est-ce que les miracles du siècle à venir ?

4. — Qui sont les timides dont il est parlé en Apocalypse XXI, 8 ?



ULRICH ZWINGLI

(Suite)

Chapitre VII.

La dispute de Zurich.

Il ne saurait entrer dans le cadre de ce récit de raconter tous les menus incidents de la vie de Zwingli. La plupart n'offriraient au reste qu'un intérêt minime aux lecteurs pour lesquels ces pages sont écrites. Et surtout la carrière du grand réformateur suisse est loin de présenter le caractère dramatique qui rend si captivante la lecture de la biographie de Luther. Mieux vaut donc ici se borner aux faits saillants.

Zwingli continuait à déployer une ardente activité dans le service de son divin Maître. Il en venait parfois à se demander comment il pouvait suffire à toutes les tâches qui lui incombaient. « Dix fois, » écrit-il à un ami. « j'ai dû m'interrompre pendant que je rédigeais cette courte lettre, et de Souabe on m'adresse des plaintes amères de ce que

je ne fais pas assez pour la population, bien que je me dépense pour elle plus que je ne saurais dire. De toutes les parties de la Suisse, ceux qui sont dans la peine pour l'amour du Christ recourent à moi... Oui, l'édifice que nous cherchons à élever de nos faibles mains subit de terribles orages; mais c'est le Seigneur lui-même qui en est le fondateur et l'architecte. C'est Lui aussi qui veille sur nous; si je n'avais cette assurance, il y a longtemps que j'aurais perdu courage. Il commande à la tempête; il calme les flots en furie. Si donc je ne mettais pas en Lui toute ma confiance, je ne serais pas digne de l'appel dont il m'a appelé. » L'apôtre Paul disait aussi : « ...Afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu... qui nous délivre. » (2 Cor. I, 9.)

Il ne faut pas oublier qu'à ce moment-là, Zwingli n'avait pas encore rompu extérieurement avec l'église catholique; il portait encore le titre de curé, ainsi que l'habit ecclésiastique. Sans doute, il combattait les erreurs de Rome avec énergie et la plus profonde conviction; il n'éprouvait pas le moindre doute quant aux doctrines fondamentales du salut. Mais il n'avait malheureusement pas vu encore la nécessité absolue d'une rupture ouverte et définitive avec le catholicisme; bien qu'ayant renoncé pour lui-même à presque toutes les pratiques du culte, il croyait devoir et pouvoir les tolérer chez d'autres dont la foi était moins robuste que la sienne

ou l'âme moins éclairée. Le Seigneur, dans sa bonté, allait l'obliger à une démarche plus catégorique, à une affirmation plus nette de la vérité.

Dans ce temps-là, comme l'imprimerie était encore peu répandue et que livres et brochures ne circulaient que lentement, on avait l'habitude, lorsqu'il s'agissait de discuter des points importants, de convoquer des conférences où l'on mettait en présence partisans et adversaires de la question à débattre. Le gouvernement de Zurich résolut d'avoir recours à ce procédé, « car, » disait-il, « il règne une grande discorde parmi les ministres chargés d'annoncer au peuple la Parole divine. Les uns assurent qu'ils prêchent l'Évangile dans toute sa pureté, tandis que les autres parlent sans cesse de faux docteurs, d'hérétiques. Cependant, les chefs de l'Église¹, que regardent ces choses, se taisent ou s'épuisent en exhortations infructueuses; il faut donc que nous-mêmes nous prenions soin de nos sujets et mettions fin aux disputes qui les divisent. »

Tout le clergé de la ville et des environs fut donc convoqué à une assemblée qui devait avoir lieu le 29 janvier 1523. Fort réjoui de cette décision, Zwingli rédigea 67 thèses ou propositions qui résumaient sa doctrine et devaient servir de base à la discussion. « Jésus-Christ, » y affirmait-il, « est l'unique chemin par lequel les hommes puissent être sau-

¹) C'est-à-dire le pape et les grands dignitaires de l'Église.

vés. — La parole de Dieu constitue l'unique règle de la foi. — L'Église se compose, non du clergé seulement, mais de tous les chrétiens. »

Le jour fixé, tout le clergé, des députés de l'évêque de Constance et une foule compacte se pressaient dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville de Zurich. L'assemblée comptait de six à sept cents personnes. Elle eût été bien plus nombreuse si la plupart des cantons n'eussent fait défense d'y assister. Zwingli était assis à une petite table, au centre de la vaste pièce; devant lui une Bible, « l'épée de l'Esprit. » (Eph. VI, 17.) Autour de lui se groupaient quelques-uns de ses amis, entre autres Leo Jude qui lui avait succédé à Einsiedeln, et Vadian, le réformateur de St-Gall. Parmi ses adversaires, on remarquait surtout Faber, le vicaire de l'évêque de Constance. Lorsque tout le monde eut pris place, il se fit un grand silence qui impressionna vivement tous les assistants; puis, sur l'invitation de Roist, bourgmestre de Zurich, un homme d'une intégrité universellement reconnue et qui présidait la séance, Zwingli se leva et dit d'une voix ferme :

« J'ai prêché que le salut se trouve en Christ seul. On me traite à cause de cela, dans toute la Suisse, d'hérétique, de séditieux. Je suis ici au nom de Dieu. Je conjure mes accusateurs, que je sais être dans cette salle, de se lever et de me faire droit au nom de la vérité. »

Faber répondit qu'il n'était pas venu pour dis-

cuter, mais pour juger de l'état des choses; puis il essaya de détourner l'attention sur des points d'importance tout à fait secondaire. Zwingli voulut le ramener à la question. Vains efforts. Le clergé catholique qui avait pourtant accepté le débat, en appelait maintenant à un concile ou au jugement de quelque université.

« Pourquoi, » demanda Zwingli, « pourquoi recourir à ces autorités humaines? Nous avons ici la parole de Dieu, écrite en hébreu, en grec et en latin, et il y a, dans cette salle, plusieurs docteurs fort capables de la comprendre. »

Un silence complet suivit ces paroles. Puis le bourgmestre demanda d'une voix forte :

« Vous entendez : qui veut attaquer les thèses? »

Aucune réponse. Enfin Faber articula péniblement :

« J'ai prouvé, à un curé qui avait embrassé vos hérésies, ses erreurs en lui citant des passages de l'Écriture.

— Vraiment! » répliqua Zwingli. « Veuillez donc nous citer les textes que vous lui avez avancés.

— J'ai voulu dire, » avoua Faber fort embarrassé, « que je lui ai cité les Pères de l'Église et non pas l'Écriture. Si les Pères de l'Église s'étaient trompés, il faudrait dire que toute l'Église a été dans l'erreur depuis quatorze cents ans.

— Assurément, » répondit Zwingli, « les Pères de l'Église sont des autorités fort respectables, mais que vaut leur témoignage comparé à celui de la

Bible? Du reste, les erreurs de l'Église ne viennent pas des premiers siècles, mais des derniers. Je conjure Faber de me montrer, dans la parole de Dieu, les passages qui prescrivent l'invocation des saints. »

Faber ne dit mot et pour cause.

La discussion se prolongea ainsi pendant toute la matinée; les Réformés réfutèrent sans peine tous les arguments de leurs antagonistes dont l'attitude fut simplement piteuse. L'après-midi, l'assemblée se réunit de nouveau et, comme les champions du catholicisme persistaient dans leur mutisme, le Conseil de la ville rendit le décret suivant :

« Attendu que personne n'a soutenu d'accusation contre le prédicateur Ulrich Zwingli, bien qu'on l'ait précédemment et à réitérées fois taxé d'hérésie;

« attendu qu'il a soumis ses doctrines à un examen public en présentant des thèses, mais que personne n'a consenti à les réfuter malgré ses instances;

« vu ces faits, nous, Bourgmestre, Conseil et Peuple de Zurich, décrétons et confirmons ce qui suit:

« le dit Ulrich Zwingli continuera à annoncer et à prêcher les saintes doctrines de l'Évangile et de la parole de Dieu, comme il l'a fait jusqu'ici;

« nul homme ne traitera son voisin d'hérétique, ni de criminel, pour motif de religion, ceci sous peine des châtimens qu'il paraîtra opportun au gouvernement d'édicter contre quiconque se rendra coupable d'actes de cette nature.

« Ainsi fait à Zurich ce 29^me jour du mois de janvier de l'an 1523. »

A l'ouïe de ce décret, Zwingli se leva et s'écria :
« Nous te rendons grâce, Seigneur, de ce que tu veux que ta très sainte Parole ait toute sa puissance et toute son autorité dans cette ville et sur la terre tout entière. »

Puis, se tournant vers le Conseil, il ajouta :

« Quant à vous, vénérables seigneurs, que Dieu vous dispense la force et la fermeté nécessaire pour que vous contribuiez à l'avancement de sa vérité dans les territoires qu'il vous appelle à gouverner et ne doutez pas que Dieu vous bénira abondamment dans l'œuvre que vous accomplirez ainsi à sa gloire. »

L'indignation de Faber ne connaissait pas de bornes. Hors de lui, il s'écria :

« Les thèses de maître Ulrich ne s'accordent ni avec l'honneur dû à l'Eglise, ni avec la doctrine chrétienne. Je vais le démontrer.

— Fort bien, » répliqua Zwingli, « mais rappelez-vous que je décline toute autorité en dehors de l'Ecriture Sainte.

— Voilà toujours la même redite ! » répondit Faber. « L'Evangile, l'Evangile ! Nous mènerions des vies saintes et tranquilles si l'Evangile n'existait pas. »

Sur ces paroles impies, l'assemblée se sépara.

(A suivre).

LE BON BERGER

(Aux jeunes croyants.)

(Suite)

Qu'il est précieux de connaître notre Sauveur comme Celui qui veille à tout ce qui nous concerne pendant notre séjour sur la terre. Non seulement il pourvoit à nos divers besoins qu'il connaît, mais, sachant que des ennemis nombreux nous entourent, il veut nous en garantir. Il sait aussi que nous sommes parfois découragés en présence des difficultés que nous rencontrons sur la route, et que nous avons besoin soit de réconfort, soit de directions dans le chemin que nous avons à suivre pour le glorifier. Aussi veut-il lui-même nous restaurer et nous conduire. Connaissant l'amour qu'il a pour nous, nous pouvons compter sur

les soins du bon Berger.

Mais pour les expérimenter, il est nécessaire que nous suivions ses traces, en réalisant notre dépendance de Lui.

Dans le Ps. XXIII, David parle des soins dont l'Éternel, son berger, s'est plu à l'entourer. Il en a joui et se plaît à les énumérer en détail : Les petits mots « Il » et « tu, » désignant le berger, reviennent sur ses lèvres à sept reprises. (Nombre indiquant la perfection.)

Pénétrez-vous bien de ceci, chers jeunes lec-

teurs : c'est que, pour jouir des bénédictions rappelées dans ce psaume, il importe de réaliser notre dépendance du Seigneur. La dépendance exprimée par la prière est la porte ouverte aux plus précieuses bénédictions; et un cœur soumis au Seigneur et désireux de faire sa volonté ne peut manquer d'en jouir largement : « Il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité. » En se remettant sans cesse aux soins du Seigneur, en se plaçant sous sa sauvegarde, on ne peut que faire l'expérience de sa fidélité et de sa bonté. Ne soyez pas négligents à cet égard, d'autant plus que nous sommes dans des temps fâcheux.

Fermez aussi avec soin vos cœurs à tout ce qui pourrait vous détourner de la vérité que la parole de Dieu nous enseigne; évitez les lectures frivoles qui dessèchent l'âme et la corrompent. N'allez pas brouter dans les landes arides du désert, en pensant que la pâture sera meilleure et la liberté plus entière. C'est la bonne parole du Seigneur qui nous offre les verts et délicieux pâturages où nos âmes trouvent la nourriture qui peut les faire prospérer. Ainsi ne négligez pas la lecture journalière de votre Bible; méditez ce que vous avez lu, afin de vous l'approprier. Et, au lieu des eaux tumultueuses de ce monde, qui n'étanchent jamais la soif, vous serez désaltérés par les eaux paisibles auxquelles le bon Berger veut vous conduire.

Quel trésor que la parole de notre Dieu! En elle

est la semence incorruptible de la vie nouvelle; et par elle la vie nouvelle est entretenue aussi. (1 Pierre I, 23-25; II, 1-3.) Elle est l'unique nourriture qui lui convient; fortifiés par son moyen, nous serons rendus capables de marcher d'une manière digne du Seigneur et d'accomplir les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles. (Ephés. II, 10.) N'est-elle pas aussi une lampe à nos pieds, une lumière dans notre sentier?

Dieu a uni deux choses importantes d'une façon intime : La gloire due à son Nom et notre bonheur présent et éternel. Et si nous avons vraiment à cœur de l'honorer, nous ne pouvons manquer d'être heureux.

Dès les premiers pas de votre course chrétienne, puissiez-vous expérimenter, comme le psalmiste, les soins tendres et fidèles du bon Berger que nous avons le privilège de posséder!

Quelle assurance pour nos faibles cœurs de savoir qu'ils ne peuvent faire défaut; et notre consolation est parfaite à la pensée de jouir de

la proximité du Berger.

Si le Seigneur Jésus est personnellement assis sur le trône du Père, il est aussi spirituellement près de chacune de ses brebis. N'a-t-il pas dit à ses bien-aimés disciples avant de les quitter : « Voici,

moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle.» (Matth. XXVIII, 20.) Et n'est-il pas écrit aussi : « Le Seigneur est proche. » (Philip. IV, 5.) Quelle précieuse réalité que de se trouver dans la proximité immédiate de Celui qui est tout-puissant et toujours disposé à nous bénir ! Réalisons par la foi une telle bénédiction. Le psalmiste l'a éprouvée d'une façon particulière. En s'adressant à l'Éternel, son berger, il dit : « Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; **car tu es avec moi** : ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent. » (Ps. XXIII, 4.) Et l'apôtre Paul a fait l'expérience de la chose d'une façon touchante.

Pas n'est besoin de dire que ce fidèle et dévoué témoin de Christ a suivi son Maître de bien près, le servant avec la plus profonde affection. Sa foi réalisait ce qu'il était pour lui et son amour étreignait son cœur. (Gal. II, 20. ; 2 Cor. V, 14.) A la fin de sa course, lorsque l'ombre de la mort s'étendait sur son sentier, il a joui bien sensiblement de la proximité de son Seigneur, de ses soins et de sa grâce. S'il a dû dire avec tristesse, en parlant de ses amis et compagnons d'œuvre : « Dans ma première défense personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné » ; il a pu ajouter aussi avec bonheur : « Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié et j'ai été délivré de la gueule du lion. » (2 Tim. IV, 16-18.) Quel repos et quel rafraîchisse-

ment une telle proximité donnait à son cœur en ce moment-là!

(A suivre.)



« La fin de toutes choses s'est approchée. »

(1 Pierre IV, 7.)

Le jour s'en va, l'ombre s'allonge,
Le soleil nous dit : Au revoir;
C'est le doux moment où l'on songe
Et que nous appelons le soir.

Des grands bois jaunit le feuillage
Et les chantres ailés ont fui;
Du triste hiver c'est le présage,
Car la fin des beaux jours a lui.

Où donc est l'alerte jeunesse,
Semant la gaîté sur nos pas?
Déjà s'annonce la vieillesse,
Qui nous rapproche du trépas.

Le temps du salut, de la grâce,
Tire à son terme, assurément;
Ne sais-tu pas qu'il fera place —
Dieu nous l'a dit — au jugement?

Le temps fuit, le Sauveur t'appelle;
Réponds donc à sa voix d'amour;
Il donne une vie éternelle
A qui vient à Lui dans ce jour.

Pour le croyant, plein d'espérance,
Le dernier jour est le plus beau;
Avec l'entière délivrance,
Il jouira du vrai repos.

Réponses aux questions du mois d'octobre.

1. — C'est la prière d'Elie qui amène la sécheresse. (Jacques V, 17.)
2. — Lorsqu'il ressuscita le fils de la veuve de Sarepta (1 Rois XVII, 20-21); lorsqu'il pria sur le Carmel et que Dieu lui répondit par le feu (ch. XVIII, 30-39); au sommet de la montagne, en attendant la pluie. (v. 42. Comparez Jacques V, 18.)
3. — Les corbeaux au Kérith et la pauvre veuve (ch. XVII); Elie, seul en présence des 450 prophètes de Baal. (ch. XVIII.)
4. — Il s'en alla immédiatement oindre Elisée qui devait être prophète à sa place. (ch. XIX, 19-21.)

5. — Achab convoite la vigne de Naboth. (ch. XXI, 1-14.)

6. — La parole de l'Éternel. (ch. XVII, 2, 8; XVIII, 1; XXI, 17.) Exception, lorsqu'il s'enfuit au désert. (ch. XIX.)

Questions pour le mois de novembre.

Règne de Josaphat.

A lire 1 Rois XXII, 2 Rois III, 1-8, 2 Chroniques XVII-XX.

1. — Comment ce qui est écrit en Proverbes X, 24 (a) s'accomplit-il pour Achab?

2. — Qui est-ce qui secourut Josaphat lorsqu'il « cria » dans la bataille de Ramoth de Galaad?

3. — Qu'est-ce que les Lévites firent connaître au peuple sous le règne de Josaphat?

4. — Quel est, à votre avis, le plus remarquable des hommes de guerre, forts et vaillants, de Josaphat?

5. — Quel passage de la belle prière de Josaphat pouvons-nous nous appliquer dans notre lutte contre le « péché qui nous enveloppe si aisément »?

6. — Indiquez, dans votre lecture, quatre passages qui montrent quel fut le point faible du caractère de Josaphat.

Erratum. — La réponse à la question n° 5 du mois de septembre doit se compléter comme suit : Jéhu, 1 Rois XVI, 1, Iddo, 2 Chroniques XIII, 22, Azaria, ch. XV, 1, Hannani, ch. XVI, 7.



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU.

(Suite.)

Quoique les disciples annonçassent le royaume des cieux et que le roi fût présent dans la personne de Jésus, ils ne devaient pas croire que le Seigneur était venu mettre la paix sur la terre. Il le fera un jour; mais pour cela il ôtera tous les méchants par les jugements. Mais il était là en grâce et n'exécutait point de jugement. C'est pourquoi, à cause de la méchanceté des hommes, l'effet de sa venue n'était pas la paix, au contraire, comme on l'a déjà vu au v. 21. Aujourd'hui, Dieu supporte le méchant qui s'élève contre celui qui a reçu le Seigneur, et le croyant doit le supporter, mais sans redouter les souffrances qui découlent de sa fidélité. Le Seigneur montre (v. 36 à 39) qu'il ne faut pas renier la vérité pour éviter la guerre qui peut avoir lieu dans la famille même. Si, pour ne pas avoir à souffrir l'opprobre, on aime mieux plaire à quelqu'un des siens, plutôt qu'au Seigneur, on n'est pas digne de lui. Il faut prendre sa croix et le suivre, c'est-à-dire réaliser la mort à tout ce que la chair peut aimer, si ce qu'elle aime tient une place qui appartient à Christ. Non seulement il faut renoncer à tout ce

qu'il y a de plus intime dans sa propre famille, mais à sa propre vie; car si l'on aime son existence ici-bas plus que le Seigneur, on la perdra; et si, pour l'amour de Jésus on la perd, c'est-à-dire en ne cherchant pas sa propre satisfaction, on la trouvera, et cela pour l'éternité. (v. 40 à 42.)

Le salut de tout homme dépend de la réception de la parole de Dieu annoncée par ses serviteurs. Celui qui reçoit l'un d'eux comme lui apportant cette Parole, reçoit le Seigneur lui-même, et celui qui le reçoit, reçoit Dieu qui l'a envoyé. Il en est de même pour celui qui reçoit un prophète; parce qu'il est un prophète envoyé de Dieu, il a aux yeux de Dieu, la valeur d'un prophète. De même pour un juste. Celui qui aura donné à un petit, à un croyant, un verre d'eau froide, parce qu'il est un disciple de Christ, ne perdra pas sa récompense. La valeur de nos actes dépend des motifs qui les font accomplir. La personne de Jésus a un tel prix pour Dieu, que tout ce qui est fait pour lui, dans ce monde qui l'a rejeté, a un prix inestimable, qui sera manifesté par la récompense que Dieu accordera à ceux qui auront fait quelque chose pour son Fils bien-aimé.

Le salut dépend absolument de l'accueil fait à Christ et à sa Parole, puisque, par des œuvres, personne ne peut l'obtenir. Quand le Fils de l'homme viendra et s'assiéra sur le trône de sa gloire, les nations étant rassemblées autour de Lui, ce qui permettra à ceux qui sont à sa droite d'en-

trer dans le royaume, ce sera le fait d'avoir reçu les envoyés du Seigneur, ceux qu'il appelle « ces petits, » et de leur avoir fait du bien; car en les recevant, ils l'auront reçu Lui-même. (Matthieu XXV, 31-46.) C'est de ces envoyés qu'il est question dans ce chapitre X. Telle est l'opposition du monde à Christ, que le Seigneur dit, en Marc IX, 40: «Celui qui n'est pas contre nous est pour nous.»

N'oublions pas, mes jeunes lecteurs, que si le salut dépend simplement de l'acceptation de Christ par la foi, il a fallu que ce précieux Sauveur souffrit sur la croix tout ce que nous avons mérité. Pour ceux qui l'ont reçu, combien cette seule pensée doit les engager à le suivre et à être ses fidèles témoins; et pour ceux qui ne l'ont pas encore reçu, peut-il y avoir quelque chose de plus grand que cet amour pour attirer leurs cœurs, afin qu'ils ne négligent pas plus longtemps un si grand salut? Car comment échapper au jugement, si l'on ne croit pas en Celui qui a porté ce jugement à la place du coupable?

CHAPITRE XI.

Les disciples de Jean auprès de Jésus.

Chap. XI, v. 1-6. — Après avoir envoyé ses disciples dans la moisson, le Seigneur lui-même partit pour enseigner et prêcher dans les villes. Quel fait merveilleux pour la foi que de contempler une telle

personne, le Fils de Dieu ! On pouvait le rencontrer dans les chemins, partout, accomplissant les œuvres de grâce de la part de Dieu, son Père, au milieu des hommes. Quelle humilité, quel dévouement, quel amour ! Il a quitté la gloire pour venir ici-bas ; il s'est anéanti comme Dieu, prenant la forme d'esclave, et comme homme obéissant, il s'est abaissé lui-même jusqu'à la mort de la croix, afin de sauver des pécheurs tels que vous et moi.

Cet abaissement, nécessité par le misérable état de l'homme, n'avait aucun rapport avec les pensées juives au sujet d'un Messie glorieux. Déjà son précurseur, Jean le baptiseur, avait été jeté en prison ; c'était une cruelle épreuve pour lui, car il connaissait la grandeur du Messie. Il avait dit de lui : « Il faut que lui croisse et que moi je diminue » (Jean III, 30), et il se déclarait indigne de délier la courroie de sa sandale. (Jean I, 27.) En endurent la méchanceté d'Hérode, le roi impie et usurpateur du trône, Jean entend parler des œuvres de Christ, sans être secouru par celui auquel appartenait, en réalité, le trône de David.

Dans un moment de défaillance, bien compréhensible pour nos faibles cœurs, mais non pour la foi, Jean envoie ses disciples dire à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus leur répond : « Allez et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez : les aveugles recouvrent la vue et les boi-

teux marchent; les lépreux sont rendus nets et les sourds entendent, et les morts sont ressuscités et l'Évangile est annoncé aux pauvres. Et bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi.» Par cette réponse, le Seigneur s'adresse à la conscience de Jean, et lui fait comprendre qu'il est bien le Messie annoncé et dépeint par Esaïe; mais il était méconnu et allait être rejeté, comme le précurseur l'était déjà. Du reste, le royaume était annoncé, mais pas encore établi. En parlant des temps où le Messie serait sur la terre, Esaïe avait annoncé l'accomplissement des choses dont les disciples de Jean furent témoins et qu'ils rapportèrent à leur maître : « Alors les yeux des aveugles s'ouvriront, et les oreilles des sourds seront ouvertes. Alors le boiteux sautera comme le cerf, et la langue du muet chantera de joie. » (Esaïe XXXV, 5-6; lire aussi XXIX, 18-19.) Cela devait suffire à la foi de Jean. C'était la grâce, unie à la puissance, s'exerçant au milieu de toutes les conséquences du péché, mais non point encore la puissance qui ôtera les méchants de dessus la terre. On peut remarquer que, malgré son scepticisme momentané, Jean se confiait en Jésus pour la réponse à sa demande : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Assuré que Jésus était bien le Messie, ce dut être pénible pour son cœur d'entendre cette parole : « Bienheureux quiconque n'aura pas été scandalisé en moi. »

Puissions-nous tous, mes jeunes lecteurs, ne pas perdre confiance dans le Seigneur, lors même que nos circonstances ne semblent pas en accord avec son amour.

Jésus rend témoignage à Jean.

Lorsque les disciples de Jean s'en furent allés, Jésus s'adressa aussi à la conscience de la foule et rendit témoignage à son bien-aimé serviteur. (v. 7 à 19.) Malgré tout, Jésus veut que les foules sachent qui était Jean, afin de leur faire comprendre, en même temps, le caractère solennel du temps dans lequel elles se trouvaient, car la bénédiction dépendait, pour elles, de l'acceptation ou du rejet de Christ et de son précurseur. Hélas! comme on le voit dans la suite, leur choix était fait, et le peuple allait demeurer sous les conséquences de son incrédulité.

Malgré l'apparence sous laquelle on avait pu voir Jean au désert, Jésus dit qu'il était bien un prophète et même plus qu'un prophète; il était celui dont il est écrit : « Voici, j'envoie mon messenger devant ta face, lequel préparera ton chemin devant toi. » (Malachie III, 1.) Aucun prophète, dit le Seigneur, n'a été plus grand que Jean. Car de tous les prophètes qui ont annoncé la venue de Christ, il est le seul qui ait eu le grand privilège de le voir. Jean avait connu la joie de ce privilège, lorsqu'il disait : « L'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout

réjoui à cause de la voix de l'époux; cette joie donc, qui est la mienne, est accomplie. » (Jean III, 29.) Mais Jésus ajoute que le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que Jean, c'est-à-dire que lorsque le royaume sera établi, ceux qui en feront partie auront un privilège plus grand que ceux qui l'ont annoncé. Cela est tout particulièrement vrai pour ceux qui croient aujourd'hui. En effet, lorsque le royaume sera établi en gloire, nous régnerons avec Christ, puisque nous avons souffert avec Lui pendant le temps de son rejet, car nous reconnaissons ses droits comme roi, tandis que le monde les méconnaît et le méprise.

Jésus dit que « depuis les jours de Jean jusqu'à maintenant, le royaume des cieux est pris par violence, et les violents le ravissent. » (v. 12.) Jusqu'à Jean, sous le régime de la loi et des prophètes, Israël tout entier était le peuple de Dieu; mais vu son état d'impiété, Jean avait annoncé l'établissement du royaume et prêché la repentance nécessaire pour y entrer. Les Juifs orgueilleux disaient: « Nous avons Abraham pour père, » mais ne voulaient rien d'un royaume introduit de la sorte, et conduisirent le peuple à rejeter le roi. Aussi ceux d'entre eux qui acceptaient la parole de Jean et de Jésus devaient faire violence à tout ce qui les entourait, selon la parole du Seigneur dans le sermon sur la montagne: « Luttez pour entrer par la porte étroite. »

Il en est de même aujourd'hui, car nous sommes

au milieu d'un monde qui a rejeté Christ. Résistons-lui donc pour entrer dans le chemin étroit qui mène à la vie.

Les Juifs étaient avertis que Jean était bien Elie qui doit venir avant l'établissement du royaume et des jugements qui le précéderont (v. 14), pour préparer le chemin du Christ dans les cœurs. C'est ce qu'a fait Jean le baptiseur, comme le Seigneur le dit en citant le passage de Malachie, au v. 10. (Voyez aussi Luc I, 17.) Tous ceux qui n'ont pas profité de son ministère ont eu leur part avec le peuple incrédule. Dans les temps futurs, avant la venue de Christ en gloire, de nouveau un Elie sera envoyé, selon cette parole : « Voici, je vous envoie Elie, le prophète, avant que vienne le grand et terrible jour de l'Éternel » (Malachie IV, 5), et de même tous ceux qui ne le recevront pas, seront frappés par les jugements.

Aussi le Seigneur prononce ces paroles qui sont solennelles aujourd'hui comme alors : « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. » (v. 15.) Car « la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu. » (Romains X, 17.)

Le peuple était sans excuse : Dieu avait employé, mais en vain, tous les moyens nécessaires, afin que tous pussent jouir des bénédictions promises par la présence du Messie. Tels des enfants, assis sur la place du marché et qui ne sont jamais d'accord avec les propositions de leurs camarades. Quand

Jean le baptiseur parut, austère comme un prophète, séparé des pécheurs qu'il invitait à la repentance, ils dirent : « Il a un démon. » Le Fils de l'homme vient en grâce chercher les pécheurs où ils se trouvent, ne craignant pas de se placer en contact avec les hommes les plus souillés, parce qu'il était venu chercher et sauver ce qui était perdu, et ils dirent alors : « Voici un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des pécheurs. » (v. 18-19.)

Au milieu de cet état de choses, ceux qui ont cru, le Seigneur les appelle les enfants de la sagesse, parce qu'ils écoutent la voix de la sagesse, la voix de Dieu qui avertit les simples à accepter la Parole. (Lire Proverbes VIII et IX, 1-6.) La sagesse les a trouvés et elle a été justifiée par eux, cette sagesse de Dieu qui est folie pour les sages et les intelligents de ce monde. Aussi, quels résultats glorieux et éternels pour ceux qui la trouvent (Proverbes IX, 13), quel contraste avec ceux qui la rejettent! (v. 14.)

Ne voulez-vous pas tous être des enfants de la sagesse, mes chers jeunes lecteurs?

(A suivre.)



Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de novembre.

1. — Il donne la vie éternelle.
2. — L'Évangile du royaume présente Christ

comme roi, venant établir son règne. L'Évangile de la grâce le présente comme Sauveur, mort sur la croix pour le salut des pécheurs.

3. — Les actes de puissance par lesquels les hommes seront délivrés du pouvoir de Satan en vue de l'établissement du règne de Christ.

4. — Ceux qui auront craint l'opprobre de Christ.

QUESTIONS.

1. — Pourquoi Jean fit-il demander à Jésus s'il était bien le Messie?

2. — Sous quel caractère Jean avait-il besoin d'apprendre à croire en Jésus?

3.— Qui était Elie, et que devait-il faire?

ULRICH ZWINGLI

(Suite)

Mais les adversaires de Zwingli, n'ayant pas réussi à lui fermer la bouche, cherchèrent d'autres moyens pour le réduire au silence. Un jour le réformateur reçut une lettre mystérieuse conçue en ces termes :

« Vous êtes environné de pièges de tous les côtés; on a préparé pour vous un violent poison, suffisant pour vous ôter la vie en quelques minutes. Ne touchez à aucun aliment qui ne sorte de votre

propre cuisine. Ne mangez pas de pain que l'on n'ait cuit chez vous. Il y a, dans les murs de Zurich, des gens qui se sont lignés en vue de votre destruction. Je puis garantir l'absolue exactitude de cette affirmation. Je suis votre ami; vous connaîtrez mon nom plus tard. »

Le lendemain encore, un certain Stähli entra dans la Wasserkirche quand un de ses amis l'arrêta et lui dit :

« Quittez au plus tôt la maison de Zwingli : une catastrophe va se produire ! »

Mais le Dieu, qui protégea les trois jeunes gens dans la fournaise et qui sauva Daniel de la gueule des lions, veillait aussi sur son serviteur à Zurich. Quelle que fût la portée de ces menaces, on ne les vit suivies d'aucun résultat.

CHAPITRE VIII

En famille.

Vers la même époque, Zwingli prit une décision qui, plus que toute autre, le montrait réellement affranchi de la tutelle, même extérieure, de l'Église romaine. Frappé de l'importance que la Bible accorde au mariage, bien que nominale encore curé et, comme tel, astreint au célibat de par les lois ecclésiastiques, mais non point d'après la loi divine, il épousa Anna Reinhard, une veuve âgée de trente-cinq ans; il en avait lui-même trente-huit.

Femme d'un caractère fortement trempé, très pieuse et douce d'une rare énergie, Anna sut admirablement soutenir et encourager son mari. Elle avait été au nombre de ses premières auditrices lors de son arrivée à Zurich; c'est de sa bouche qu'elle avait appris à connaître « les richesses insondables du Christ. » (Ephésiens III, 8.) Zwingli avait certes un urgent besoin d'avoir à ses côtés quelqu'un qui pût, sinon matériellement, partager ses travaux, du moins lui apporter quelque appui moral et affectueux dans son immense labeur. Voici en quels termes humoristiques il raconte à l'un de ses amis les moyens qu'employait sa femme pour l'empêcher de se surmener, sans toujours y réussir :

« Ma fidèle compagne, quand elle me voit d'assez bonne humeur, me tire par la manche et me dit à l'oreille : « Mon ami, accorde-toi donc un peu de repos ! » Je lui réponds : « Du repos, ma chère ! Ce n'est pas l'envie qui me manque d'en goûter, mais c'est la possibilité. Voici venir tout d'abord auprès de moi un ami, puis un adversaire ; ensuite, c'est un brave et honnête missionnaire de la campagne, suivi d'un maître d'école, tandis que, derrière la porte, attend un digne sénateur. A peine sont-ils partis que le malheureux pasteur, à bout de forces, est appelé auprès d'un malade, et tandis qu'il s'y rend, son libraire lui remémore un manuscrit promis. Rentré chez lui, à demi-mort de fatigue, il trouve sur sa table une douzaine de lettres qui ré-

clament une réponse immédiate; il s'attelle à la besogne, et plus d'une fois, l'étoile du matin le voit encore en train d'écrire. »

Mais Anna ne se contentait pas d'engager simplement son mari à prendre du repos. Elle devint sa véritable compagne de service, sachant prendre discrètement sa part de ses travaux, exerçant autour d'elle une activité féconde et bénie, qui apportait à Zwingli un réel soulagement. Elle avait un don particulier pour « visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction » (Jacques I, 27), et savait aussi admirablement mettre en pratique cette recommandation de l'apôtre : « Portez les charges les uns des autres. » (Galates VI, 2.) Avec cela, douée d'une haute intelligence et d'un esprit très cultivé, elle pouvait suivre les travaux de son mari, l'aider de ses conseils, le suppléer parfois. Elle trouvait un bonheur immense dans l'étude de la Parole. Tandis que la « version de Zürich » de la Bible était sous presse, Zwingli en lisait chaque soir les épreuves à sa femme avant de se retirer pour la nuit et lorsque l'impression en fut terminée, en 1529, c'est à elle qu'il remit le premier exemplaire paru, en cinq volumes.

La demeure de Zwingli devint aussi l'asile de nombreux réfugiés persécutés pour leur foi. La plupart arrivaient dénués de tout. Anna leur fournissait des vêtements qu'elle se procurait soit dans son propre trousseau, soit en recourant à la complai-

sance de ses amis. Le dimanche soir, elle réunissait autour d'elle des mères de famille pour des entretiens sur la parole de Dieu. Il en résulta d'abondantes bénédictions. Seul le Seigneur sait tout ce qui, par ce moyen, est dû à l'influence d'Anna Zwingli.

CHAPITRE IX.

Nicolas Hottinger, le premier martyr.

Comme il fallait s'y attendre, quelques-uns des partisans de la Réforme manquaient de tact, ou se laissaient aller à des actes de violence, et leur zèle immodéré compromit plus d'une fois la cause qu'ils prétendaient servir. Au moment où nous en sommes arrivés, dans notre récit, on discutait la question du culte des images. Dans un faubourg de Zurich, Stadelhofen, aujourd'hui réuni à la ville, se dressait un crucifix richement orné, devant lequel tous les passants se prosternaient. Un jour un cordonnier, du nom de Nicolas Hottinger, rencontra le meunier de Stadelhofen, sur le terrain duquel on avait érigé le crucifix en question, et lui demanda :

« Compère meunier, quand te proposes-tu de renverser tes idoles ? »

— Personne ne t'oblige de les adorer, » répondit le meunier.

— Ignores-tu donc que Dieu interdit le culte rendu à n'importe quelle image taillée ?

— Eh bien ! supprime-les, si tu t'en sens la liberté, » répondit le meunier et il s'éloigna. Hottin-

ger poursuivit son chemin, se demandant ce qu'il avait à faire. Il ne tarda guère du reste à prendre une résolution, car, dès le lendemain, le crucifix de Stadelhofen gisait sur le sol. On jeta aussitôt le coupable en prison, ainsi que ses complices, et les catholiques demandèrent qu'on les mit à mort.

« Non point, » répondit Zwingli; « ils n'ont pas péché contre Dieu. Ils ne méritent nullement la mort, mais seulement une punition pour avoir recouru à la violence sans l'acquiescement des autorités. »

Se sentant incapables de décider par eux-mêmes du sort des prisonniers, les magistrats de Zurich résolurent de convoquer un second colloque qui se réunit le 26 octobre 1523, afin d'y discuter la question de savoir si, en se basant sur la Parole, on pouvait ou non tolérer la messe et le culte des images. Le nombre des assistants montait à 900 personnes, et encore n'étaient-ce que des laïques, les évêques ayant refusé de répondre à l'invitation qu'on leur avait adressée. Les principaux défenseurs des doctrines nouvelles étaient Zwingli et son ami Léo Jude. Ils prirent place l'un à côté de l'autre dans la salle de l'Hôtel de Ville, où l'assemblée devait se réunir; devant eux, sur une table, se trouvaient les Saintes Ecritures dans les textes originaux, en hébreu et en grec. Avant que la discussion ne commençât, Zwingli se leva et dit :

« Nous sommes trop serrés ici pour que chacun

puisse s'agenouiller et prier. Mais élevons tous maintenant nos cœurs à Dieu, afin de le supplier d'amener à sa connaissance ceux qui, jusqu'ici, ont refusé d'obéir à sa Parole, et de ramener dans le droit chemin ceux qui s'en sont écartés. »

Le colloque dura trois jours. On y entendit des témoignages éloquentes rendus à la puissance de Dieu et à l'autorité des Ecritures.

« Jusqu'à aujourd'hui, » dit quelqu'un, « j'ai mis ma confiance dans les vieilles doctrines. Dès maintenant, je veux croire aux nouvelles et à ce que vous enseignez. »

— Ce n'est pas nous qu'il faut croire, répondit Zwingli, c'est la parole de Dieu. Seules, les Ecritures ne peuvent nous égarer.

— Béni soit Dieu, ajouta le président de l'assemblée, Hofmeister, pour les preuves si nettes qu'il nous a fournies par le moyen de la Bible quant aux questions ici débattues, ainsi que pour la victoire qu'il a remportée! »

Peu de temps après, les images furent supprimées sans violence dans les églises. On relâcha aussi toutes les personnes impliquées dans l'affaire du crucifix de Stadelhofen; mais Hottinger fut banni pour deux ans comme instigateur de l'acte accompli. Pour ne pas trop s'éloigner de Zurich, il commit l'imprudence de s'établir sur la frontière du comté de Baden, lequel constituait à cette époque un « bail-liage, » propriété commune d'un certain nombre de

cantons. Sur ces entrefaites, les états catholiques s'entendirent pour rédiger un arrêté destiné à « réprimer tous ceux qui, en secret ou en public, enseigneraient ou propageraient n'importe quelle nouvelle doctrine en matière religieuse. » Puis ils délèguèrent une députation aux Zurichois pour les inviter à s'abstenir de toute innovation. Le Conseil répondit fièrement :

« Nous voulons rester fidèles à nos Confédérés; mais, en ce qui touche à la parole de Dieu, nous ne pouvons rien céder. »

A peine l'édit catholique eut-il été publié à Baden que le bailli se mit en devoir d'en poursuivre l'exécution. On ne tarda pas à lui rapporter qu'un jour Nicolas Hottinger avait affirmé que « les prêtres donnaient de fausses interprétations de la Bible, et que l'homme ne doit mettre sa confiance que dans le Seigneur. » Il n'en fallait pas davantage pour le faire arrêter. Toutefois, pour s'assurer que le prisonnier subirait le châtiment qu'on voulait lui infliger, les magistrats de Baden le transférèrent à Lucerne, ville considérée alors comme le rempart du catholicisme en Suisse. Malgré l'intervention énergique du gouvernement zurichois, Hottinger fut condamné à la décapitation. En entendant le prononcé de la sentence, il s'écria :

« Gloire à Dieu!

—Assez, assez, répondit un des assistants; nous ne sommes pas ici pour entendre des sermons.

— Que le Seigneur pardonne à ceux qui m'ont condamné, ajouta le captif, et que sa volonté soit faite! »

Puis, malgré l'hostilité dont il se sentait environné, il se mit à parler des vertus de la croix de Christ. Tandis qu'il s'acheminait vers le lieu du supplice, la foule fondait en larmes.

« Ne pleurez pas sur moi, » s'écria Hottinger, « mais sur vous-mêmes. Je quitte cette scène de misère pour entrer dans un bonheur éternel; mais vous avez à pleurer sur vos péchés et à supplier le Seigneur pour qu'il tourne vos regards vers Lui et vous fasse trouver en Lui, par la foi, le plein pardon de vos péchés. »

Puis il ajouta :

« Si j'ai offensé quelqu'un ici, qu'il me pardonne, comme je désire aussi pardonner à ceux qui m'ont fait du tort. Demandez au Seigneur de soutenir ma foi jusqu'au bout. Vos prières ne me serviront plus à rien une fois que j'aurai subi le supplice. »

Ses dernières paroles furent celles d'Étienne (Actes VII, 59) :

« Seigneur Jésus, reçois mon esprit! »

(A suivre.)



LE BON BERGER

(Aux jeunes croyants.)

(Suite et fin.)

Mais dans une autre circonstance, lors de sa première captivité, il réalise aussi ce qu'est la personne du Christ pour son cœur. Il y avait devant lui comme une table dressée, pareille à

la table du Berger

dressée devant le psalmiste. (Psaume XXIII, 5.) Seul, séparé de son œuvre et de ses amis, et aux prises avec des adversaires, il avait cependant en partage une portion inappréciable que personne ne pouvait lui ravir : le Seigneur lui-même, source de sa joie. En écrivant aux Philippiens du fond de sa prison et chargé de chaînes, il les invite, à trois reprises, à se réjouir dans le Seigneur. (Philippiens III, 1 ; IV, 4.) Sa sombre captivité, avec tout ce qu'elle pouvait avoir de décourageant, est entièrement transformée : c'était comme le gai et brillant soleil du printemps qui ranime la nature par sa chaleur et sa clarté. Et ce bonheur intense, dont son âme était remplie, ne cessait de rayonner sur tous ceux qui l'approchaient.

Un certain jour, amené devant le roi Agrippa (Actes XXVI), il lui exprime ce magnifique souhait : « Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez

de toutes manières tel que je suis, hormis ces liens.» (v. 29.) Il y avait devant l'âme de l'apôtre, comme une table dressée par son Seigneur, en présence de ses ennemis, une coupe débordante.

Ce bonheur surpasse du tout au tout tous les prétendus bonheurs de la terre réunis. L'apôtre, dans sa prison, est plus heureux que le roi sur son trône; et c'est ce qu'il donne à entendre à Agrippa.

Non seulement le Seigneur était avec son serviteur, près de lui, pour le soutenir et le consoler, mais il jouissait aussi de sa communion d'une façon surabondante, dont la table est l'expression.

Jeunes lecteurs, cette part inappréciable peut devenir la vôtre : le bon Berger a aussi dressé une table à votre intention; et vous êtes invités à y prendre place. La parole de Dieu nous révèle la personne de Christ comme étant la portion actuelle du cœur du croyant (1 Jean I, 1-4), et capable de le réjouir d'une manière parfaite.

Faites comme Mephiboshet, un touchant objet de la bonté de Dieu : il habitait à Jérusalem, la résidence de David, car il mangeait toujours à la table du roi, quoiqu'il fût boiteux des deux pieds. (2 Samuel IX, 13.)

Jouissant de Lui, dans sa douce et intime communion, vous pourrez dire comme le psalmiste : « Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te louera avec des lèvres qui chantent de joie. » (Ps. LXIII, 5.)

Cette précieuse grâce, dont est l'objet le plus faible des croyants, l'accompagne tous les jours de sa vie et le terme du chemin est la gloire céleste, la maison de notre Père. C'est de là que notre adorable Sauveur viendra pour nous y introduire. Puisse-nous, jouissant de ses soins, de sa proximité et de sa communion, répondre à sa grâce par une marche fidèle, avec des cœurs qui l'attendent avec affection!

POUR LES PETITS

L'Histoire de Freddie et de Georgie.

(suite)

Georgie naquit le 7 septembre 1848; il n'avait ainsi que dix-huit mois de moins que son frère. Avant que Freddie eût achevé sa deuxième année, il s'agenouillait de lui-même et essayait de prier. A ce moment-là déjà, il cherchait à mettre tout l'argent qui se trouvait à sa portée dans sa tirelire pour les missions. Chaque dimanche, il avait l'habitude de grimper sur les genoux de sa mère et de lui dire : « Maman, cause maintenant! » Ce qui signifiait qu'il désirait entendre une histoire de la Bible, et celle du petit Moïse dans son arche de roseaux devait être répétée bien des fois de suite. Un jour même on le surprit faisant le même récit à

son petit frère, qui naturellement n'en comprenait pas un seul mot!

Un soir, tandis qu'il regardait la lune, Freddie se mit à dire :

« Dieu a fait les étoiles, la lune, Georgie, Nounou et Freddie, et aussi la belle patrie là-haut. »

Et il commença à chanter :

« Une belle patrie,
Dans les hauts cieux. »

Mais Freddie n'était pas toujours un bon petit garçon; car, comme beaucoup d'autres enfants, il avait une forte volonté et se mettait parfois dans de violentes colères. Souvent on ne savait comment faire façon de lui.

En revenant de promenade, il avait l'habitude d'apporter une fleur à sa mère, et profitait de l'occasion pour lui demander une « histoire du livre de Dieu. » L'intérêt qu'il manifestait pour la Bible devint même si grand que ses parents durent plutôt le retenir que l'encourager dans ses questions, vu son âge tendre.

Georgie était un enfant plus intelligent et plus amusant que Freddie et d'un caractère infiniment plus facile. Il était doux et timide et ne quittait pas son frère d'une semelle dès qu'il put marcher. Un jour, leur oncle arriva des Indes et raconta aux petits garçons force histoires de nègres, et comment les enfants noirs apprenaient à lire la Bible chez les missionnaires.

« Les Bibles que nous leur envoyons avec les centimes de la tirelire, » dit Freddie tout joyeux. Quelquefois il tenait la main de Georgie, tandis que celui-ci laissait tomber un sou dans la « boîte pour les missions. »

Un jour, quelqu'un revenant de l'église, mentionna le texte du sermon : « Et je vous donnerai un cœur nouveau. » Freddie se dit alors à mi-voix :

« Mon cœur à moi est un vieux cœur, je n'ai pas encore un cœur neuf. »

Le pauvre petit se rendait bien compte de la chose, car il ne parvenait pas à obéir, et chaque jour ramenait la lutte sous une forme ou sous une autre.

Lorsque Freddie eut quatre ans et Georgie un peu plus de deux ans, ils allèrent avec leurs parents faire un séjour en Ecosse. Un jour, leur père les quitta, et la mère des enfants se rappelle distinctement les petits visages pressés contre les vitres pour « voir papa s'en aller, » puis lorsque le dernier signe d'adieu eût été échangé, Freddie se détourna et, s'agenouillant dans un coin, pria le Seigneur que papa fût gardé dans son voyage.

Le pauvre petit Georgie écoutait avec quelque consternation les longues requêtes que faisait Freddie avant chaque repas. Mais il n'en joignait pas moins bien fort ses petites mains et montrait lui aussi un grand intérêt pour les choses de Dieu.

Un jour, la maman demanda à Freddie s'il aime-

rait mieux entendre l'histoire d'Elie ou celle de Moïse. Le petit garçon répondit :

« Maman, n'y a-t-il point d'histoire toute sur Dieu lui-même? J'en voudrais une qui ne parle que de Dieu. »

Une autre fois, il demanda si la Bible parlait jamais de « miel. » On lui lut alors le Psaume 19, v. 7-10. Quel brillant sourire illumina alors le petit visage, et avec quelle joie il fit la remarque :

« Oh! alors, je vois, c'est la Bible qui est plus douce que la crème, que le sucre et que les bonbons! »

Une nuit Freddie se réveilla en sursaut, en disant qu'il y avait des bêtes dans la chambre. Ce fut en vain que sa bonne chercha à le rassurer; l'enfant refusait de se calmer. Enfin, elle lui rappela que Dieu veillait sur lui dans l'obscurité.

« C'est vrai, dit-il, et avec Lui, je ne risquerai rien, même dans une fosse de lions, » et il s'endormit.

(A suivre.)

« Et Jésus marchait devant eux. »

(Marc X, 32.)

Le peuple d'Israël, en traversant les ondes,
Au milieu du sillon par Dieu même tracé,
Ne craignait pas la mort au sein des eaux profondes,

Conduit par l'Éternel qui l'avait délivré.
Car le Dieu d'Israël, le jour, dans la nuée,
La nuit, dans la colonne illuminant les cieux,
Dirigeait sûrement cette nombreuse armée;
Et veillant sur eux tous, Il marchait devant eux.

Jésus, dans son chemin d'entière obéissance
Rencontre sur ses pas des ennemis nombreux.
Seul il doit endurer de la croix la souffrance :
Il le déclare aux siens, en marchant devant eux.
Mais, ne comprenant pas les paroles du Maître,
Ils sont stupéfiés, le suivent abattus.
Leurs yeux, encore obscurs, sont bien loin de
[connaître
La volonté de Dieu qu'accomplissait Jésus.

Mais quand le Fils de Dieu, du divin sanctuaire,
Enfin leur eut donné son Esprit de clarté,
Les disciples alors comprirent le mystère
Du salut éternel par Jésus apporté.
Avec zèle et remplis de sainte hardiesse,
Contemplant par la foi le Seigneur devant eux,
Ils allèrent partout publier la richesse
De l'amour infini descendu des hauts cieux.

Aujourd'hui, comme alors, comme au temps de
[Moïse,
Devant nous, chaque jour, tu veux marcher,
[Seigneur.

Sois toujours notre objet! Que ton amour conduise
 Dans ce monde ennemi, ton faible serviteur!
 Prépare son chemin, et le tiens en ta garde,
 Relève son courage abattu bien souvent;
 Que des yeux de la foi constamment il regarde
 Le chef de son salut, devant lui cheminant.

Fidèle et bon Berger, ta brebis si craintive
 Voudrait suivre, en tout temps, tes traces ici-bas.
 Si de toi je m'éloigne et que pour moi je vive,
 Après toi, cher Sauveur, oh! dirige mes pas!
 Si le jour est obscur, et le chemin pénible,
 Ou si dans la douleur, je sens faiblir ma foi,
 O Jésus, que pour moi toujours tu sois visible
 Et que toujours aussi je triomphe par Toi!

M.

Réponses aux questions du mois de novembre.

1. — 1 Rois XXII, 30, 34-38.
2. — L'Éternel le secourut, (2 Chroniques XVIII, 31.)
3. — Le livre de la loi de l'Éternel. (2 Chroniques XVII, 9.)
4. — Amasia, qui s'était volontairement donné à l'Éternel. (2 Chroniques XVII, 16.)
5. — 2 Chroniques XX, 12.
6. — Il était faible de caractère et ne sut pas

repousser l'alliance avec le monde. (1 Rois XXII, 4; 2 Rois III, 7; 2 Chroniques XVIII, 1; XX, 35.)

Questions pour le mois de décembre.

A lire 2 Rois I à VI, 1-7.

1. -- Quelles furent les deux premières actions d'Elisée après qu'Elie eut été enlevé?

2. -- Elisée s'applique à deux reprises une expression caractéristique d'Elie. Quelle est cette expression? (Relire le premier verset de 1 Rois XVII.)

3. -- Faire une liste des miracles accomplis par le ministère d'Elisée, en distinguant les miracles de bonté de ceux de jugement.

4. -- De combien d'instruments Dieu se servit-il pour amener la guérison de Naaman?

5. -- Combien d'hommes ont été enlevés au ciel sans passer par la mort? Un tel événement doit-il jamais se reproduire?

6. -- Relevez deux épisodes dans votre lecture qui sont rappelés dans l'évangile de Luc.



